

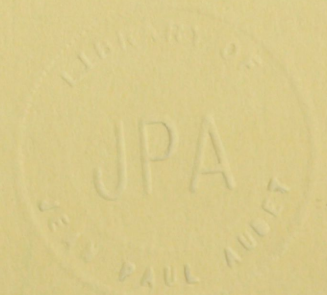
CAHIERS D'ÉTUDES DES RELIGIONS POPULAIRES - XVII

QUELQUES ASPECTS DE LA SOCIALISATION  
RELIGIEUSE ET DE L'ENFANCE  
DANS LES ROMANS QUÉBÉCOIS (1837-1962)

par

Denise LEMIEUX-MICHAUD, M.A.  
en sociologie

CERP  
Institut d'études médiévales  
Université de Montréal  
1973



91  
6  
73



Collection  
Jean-Paul Audet



Université de Montréal

Bibliothèque  
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL  
BIBLIOTHÈQUE  
DES LETTRES  
ET DES SCIENCES HUMAINES





CAHIERS D'ETUDES DES RELIGIONS POPULAIRES - XVII

QUELQUES ASPECTS DE LA SOCIALISATION  
RELIGIEUSE ET DE L'ENFANCE  
DANS LES ROMANS QUEBECOIS (1837-1962)

par

Denise LEMIEUX-MICHAUD, M.A.  
en sociologie

CERP

Institut d'études médiévales

Université de Montréal

1973



PS

8191

ES

L46

1973



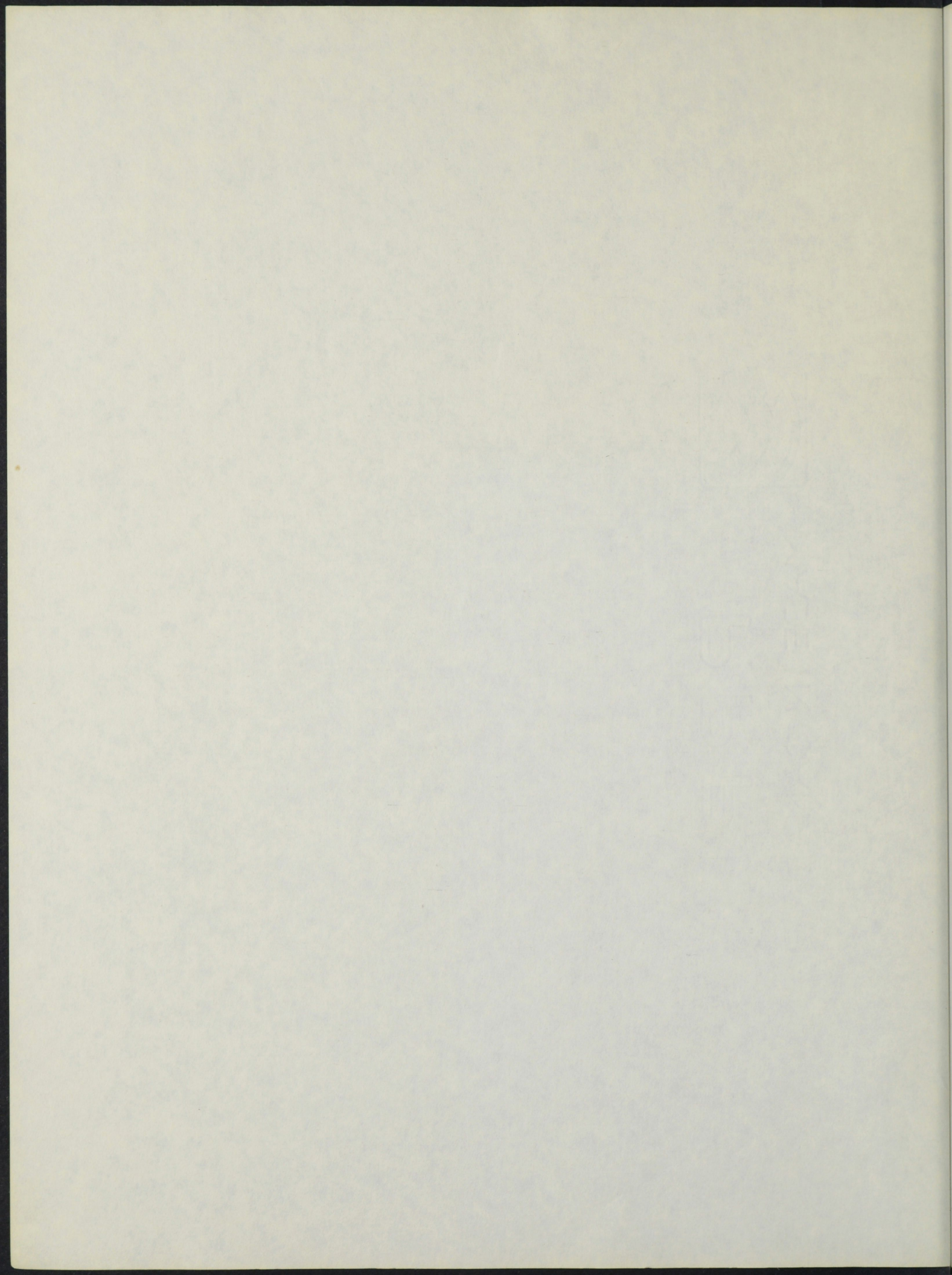
Madame Denise Lemieux-Michaud est sociologue. Elle a déjà publié quelques études dans Recherches sociographiques à l'Université Laval. Au moment où elle termine une thèse doctorale sur l'enfant tel que "raconté" par les romanciers québécois, nous lui avons demandé ce rapport et ces textes sur l'enfance "religieuse" de ses compatriotes. Projections de romanciers? Plutôt récits souvent vécus, souvenirs parfois dramatisés. Reste que la religion "populaire" y trouve large audience. L'étude de Denise Lemieux-Michaud nous dit à sa manière comment, romancé ou dramatisé, le fait religieux conditionne souvent les sensibilités locales sans pourtant les dominer toujours.

Benoît Lacroix.

Avril 1973.

P.S. Notre gratitude à Madame Huguette Dorais qui a préparé et dactylographié la copie finale de cette étude. (B.L.)



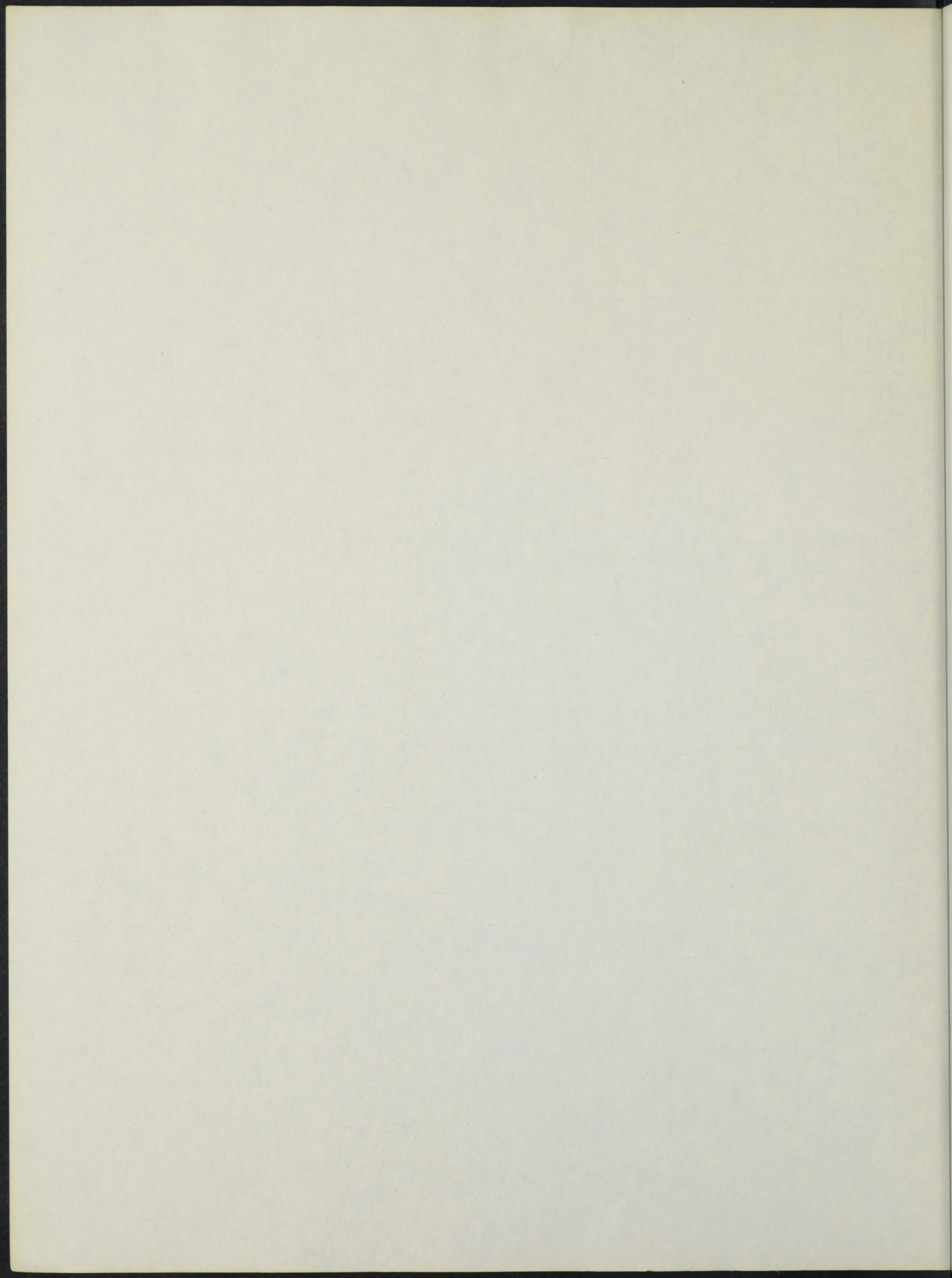




Ce texte fait partie d'une recherche sur l'enfance dans la littérature romanesque canadienne-française, recherche plus vaste qui une fois terminée pourrait nous faire modifier certaines interprétations formulées ici de façon provisoire. En effet, en traitant ici uniquement de l'aspect religieux, nous risquons d'exagérer l'importance de ce facteur dans la socialisation ou de minimiser certains caractères propres à une société qui fut longtemps une société paysanne. Ce texte étant avant tout un document de travail, nous sommes restés aussi près que possible de la documentation et nous invitons le lecteur qui pourrait l'utiliser à le confronter à d'autres études et types de documentation ou à sa propre expérience.

Pour constituer notre documentation, nous avons utilisé la bibliographie du roman canadien-français de M. John E. Hare (1837-1962), publiée par les Archives des lettres canadiennes, de l'Université d'Ottawa, Le roman canadien-français, Ottawa, Fides 1964. Plus de 160 romans ont été lus et utilisés dans notre étude: nous les avons cités dans l'édition qui nous était la plus accessible. Il ne s'agit pas ici d'un échantillon statistique: notre choix fut guidé par le souci d'inclure les auteurs les plus importants tout en incluant des auteurs à peu près inconnus, d'autres moins connus, et tout en représentant suffisamment les périodes les plus anciennes et partant les moins productrices tant en nombre qu'en qualité littéraire.







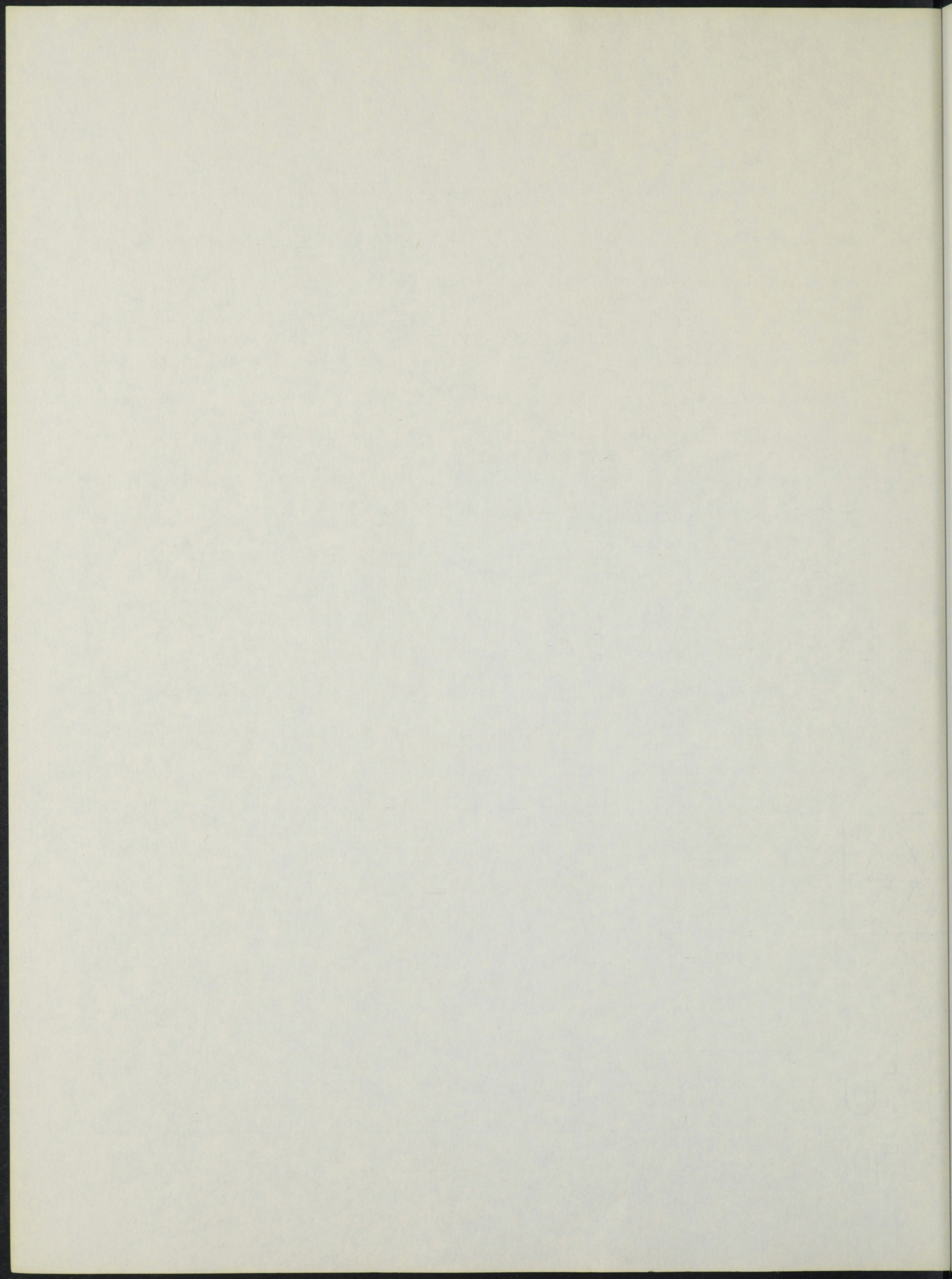
L'éducation religieuse telle que perçue par les romanciers canadiens-français.

L'importance de la religion dans le type d'enseignement donné par les systèmes scolaires du Québec, à différentes périodes de notre histoire, a été bien démontrée par les analyses d'idéologies des manuels de pédagogie (1), ou des revues pédagogiques (2). Certains romans du dix-neuvième ou des débuts du vingtième siècle se font eux-mêmes propagandistes de ces modèles d'enseignement à caractère religieux (A. GERIN-LAJOIE, Jean Rivard économiste, ch. 6, 1864), ou se font fort de démontrer la supériorité de l'enseignement religieux et catholique sur tous les autres (A. GOYETTE, L'Ineffaçable souillure, 1926 où la souillure est une éducation dans les collèges anglais... et H. BERNIER, Au large de l'écueil, 1912).

Le romancier, s'il est quelquefois idéologue, présente des expressions plus complexes des visions du monde et des réalités sociologiques où son oeuvre s'enracine. Dans ce texte, nous utiliserons la documentation tirée des romans pour une reconstitution hypothétique des traits culturels de la religion canadienne-française, en mettant l'accent sur la socialisation religieuse. Des méthodes plus directes d'investigation sont susceptibles de révéler une plus grande variété de rites, de comportements et d'idées religieuses; mais à mi-chemin entre l'idéologie officielle et le vécu, le roman donne accès à ce monde de l'imaginaire, le plus apte peut-être à révéler les sens multiples des modèles culturels, et les mécanismes psycho-sociologiques par lesquels survivent

- 
- (1) Vincent ROSS, "La structure idéologique des manuels de pédagogie québécois", Recherches sociographiques, X, 2-3. P.U.L. 1969, 171-196.  
 (2) Louise DUVAL, "Quelques thèmes idéologiques dans la revue L'enseignement primaire", Recherches sociographiques, IV, 2, 1963, 201-218.  
 Nicole GAGNON, "L'idéologie humaniste dans la revue L'enseignement secondaire", Recherches sociographiques, IV, 2, 1963, 167-200.







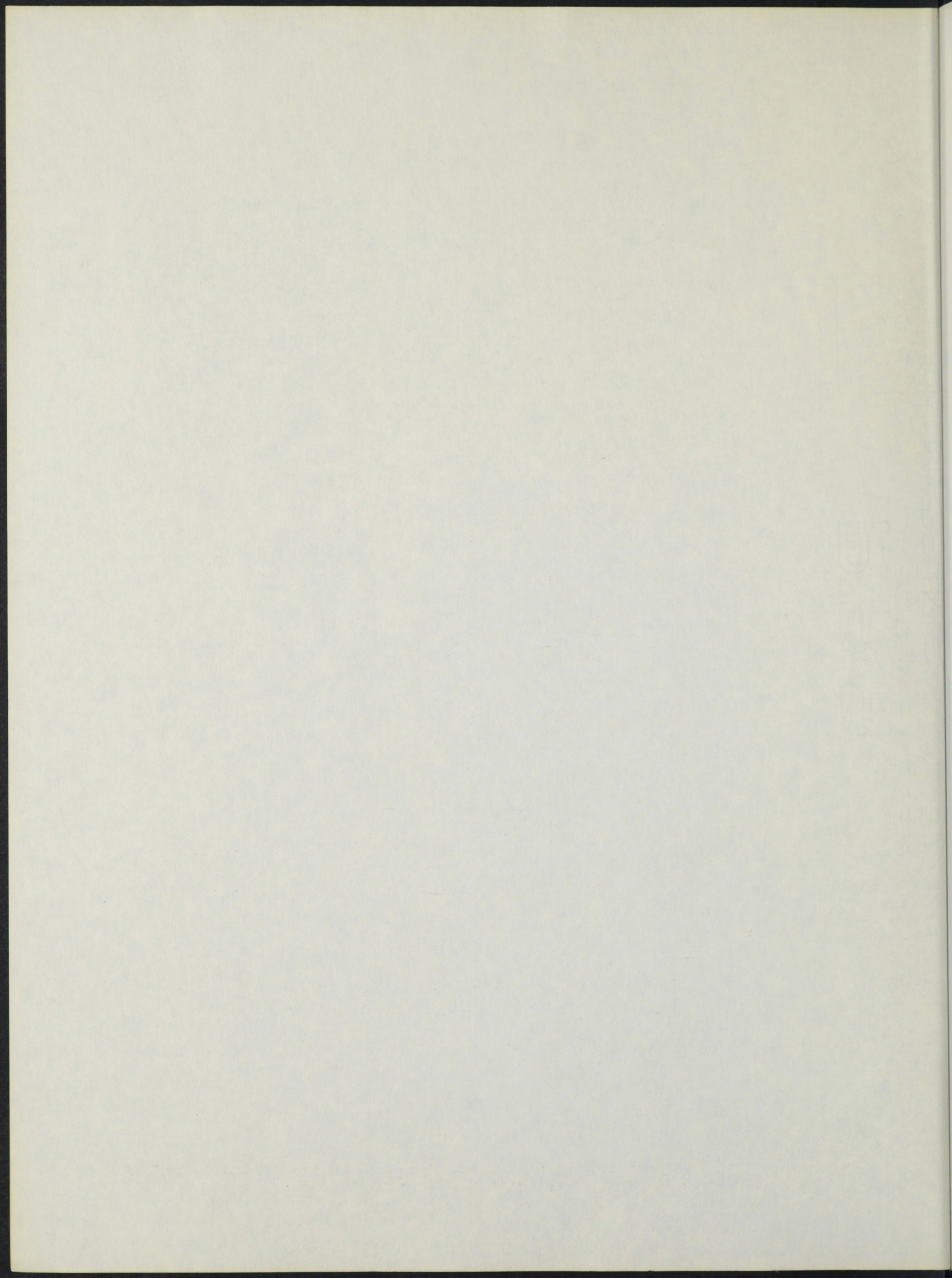
les institutions.

Dans la première partie, nous verrons à quel point la littérature romanesque nous présente l'institution religieuse comme étroitement unie à l'institution familiale.

Dans la seconde partie, nous nous attacherons à montrer comment une vision du monde marquée par le fatalisme et le dualisme, qui se retrouve dans un grand nombre de romans, émerge d'un type de socialisation religieuse assez uniforme d'un auteur à l'autre.

Denise Lemieux-Michaud.







## I

La famille et la religion dans les romans

Les liens idéologiques entre famille et Eglise ne sont pas exclusifs au Canada français. A ce sujet, l'étude de R. Deniel (1) sur l'image de la famille sous la restauration met en relief une idéologie politique et religieuse qui préconise un certain type de famille, la famille patriarcale, tandis que Eglise et Etat sont perçus à travers des images familiales.

La littérature romanesque du Canada français présente l'image d'une religion aux liens multiples avec le familial. L'étude des points de rencontre entre les deux institutions nous permettra de dépasser cette première impression d'une vague identification entre les deux institutions.

A - Confusion entre FAMILLE et RELIGION

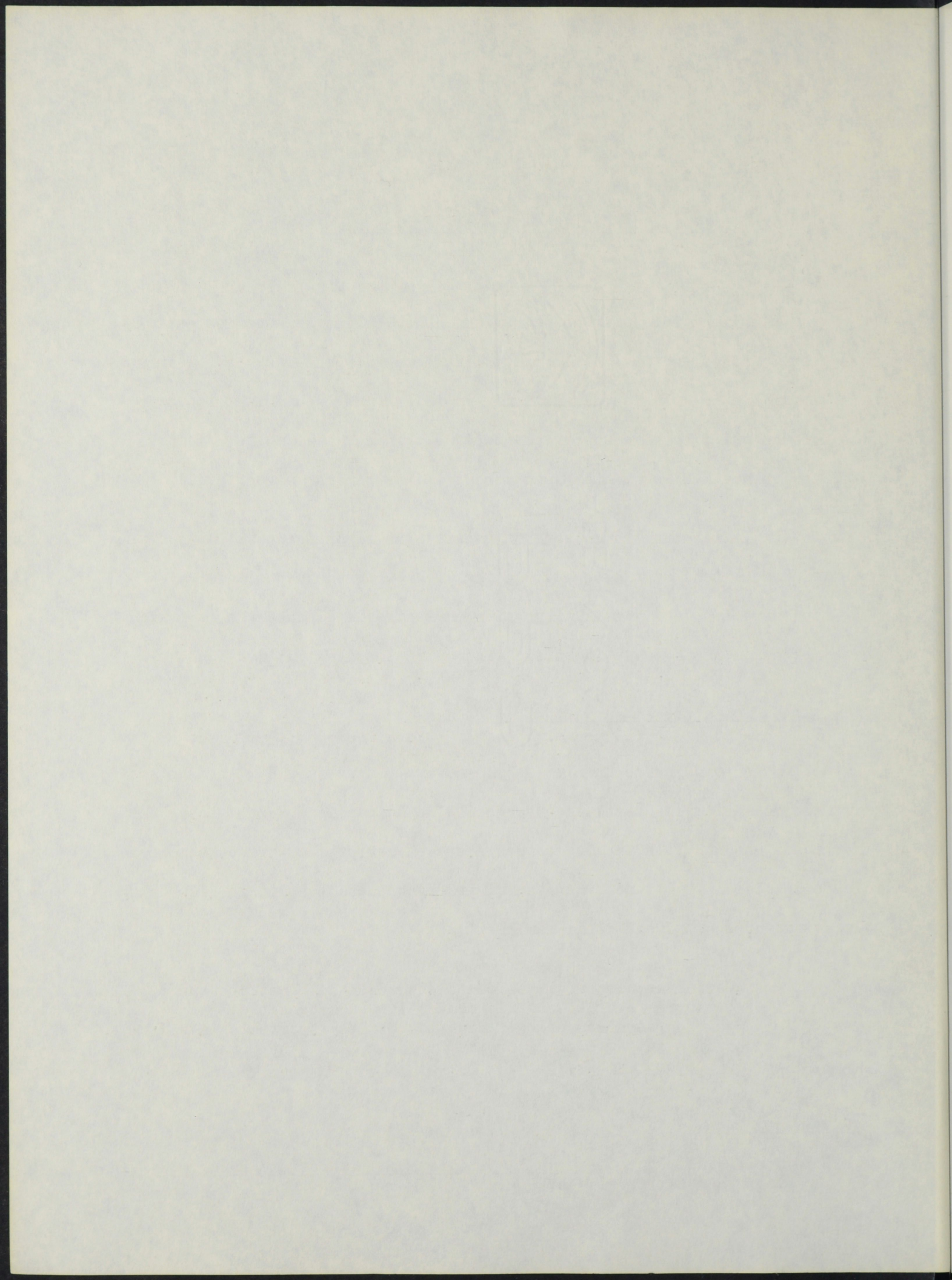
La conclusion de Charles Guérin (P.J.O. Chauveau, 1853) présente l'image de la famille confondue avec celle de la paroisse. En effet, le héros fonde une nouvelle paroisse: son frère en devient le curé et son beau-frère le médecin. L'auteur de Jean Rivard évoque quant à lui le rôle de leader du curé au niveau de la famille.

Car, dans nos paroisses canadiennes, le curé est presque toujours regardé comme le conseiller indispensable, le juge en dernier ressort, dans toutes les importantes affaires de famille. (Antoine GERIN-LAJOIE, Jean Rivard le défricheur, 1862, p. 7)

---

(1) Raymond DENIEL, Une image de la famille et de la société sous la Restauration. Les éd. ouvrières, Paris 1965. Voir ch. V.







Dans plusieurs romans, le prêtre est présenté comme le père des orphelins (P.A. DE GASPE, Les anciens canadiens, 1899; G.I. BARTHE, Drames de la vie réelle, 1896; Roger LEMELIN, Pierre Le Magnifique, 1952; André LANGEVIN Le temps des hommes, 1956). Il prend ou sanctionne les décisions d'ordre patriotique (Ch. GROULX, L'appel de la race, 1922; Rodolphe GIRARD, Florence, 1900). Il influence amours et mariages (Hector BERNIER, Au large de l'écueil, 1912; Harry BERNARD, La Terre vivante, 1925; Roger LEMELIN, Les Plouffe, 1948).

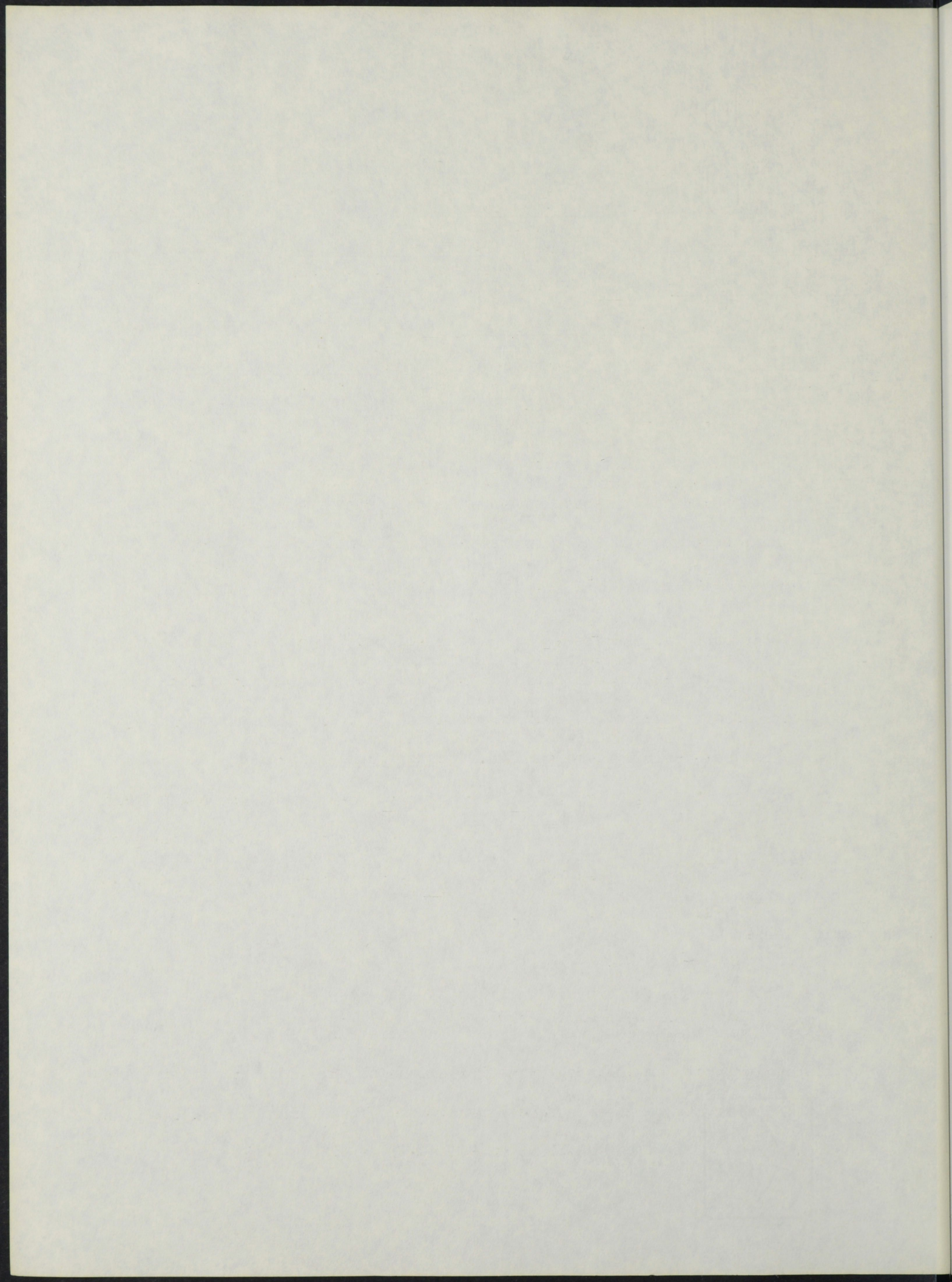
Damase Potvin fait l'éloge de ce rôle de père du curé et pourtant, le héros de son roman ne suit pas les conseils de son curé. (Il sera puni bien sûr!). Dans ce texte, on lui attribue même la survie de la nation par le nombre.

Dans les paroisses canadiennes, le curé, c'est le père de tous les habitants... C'est lui d'abord qui l'a fondée cette belle institution de la paroisse canadienne-française, qui devait être la raison de notre survivance et de notre multiplication, la condition de notre grandeur future, la cellule-mère où se formera une race d'un immense avenir. (Damase POTVIN, Restons chez-nous, 1908)

On pourrait voir dans Marie Calumet de Rodolphe Girard (1904), une fiction caricaturale qui identifie famille et paroisse puisque la ménagère du curé exerce une sorte de matriarcat sur la paroisse et que le presbytère abrite les amours de Marie Calumet et du bedeau.

Citons enfin cet extrait des Plouffe où le thème du livre, le passage tardif à la vie adulte des "enfants" de la famille Plouffe, est repris à l'échelle de la paroisse. Il s'agit des réflexions du curé qui, comme la mère Plouffe, n'aime pas voir ses enfants grandir.







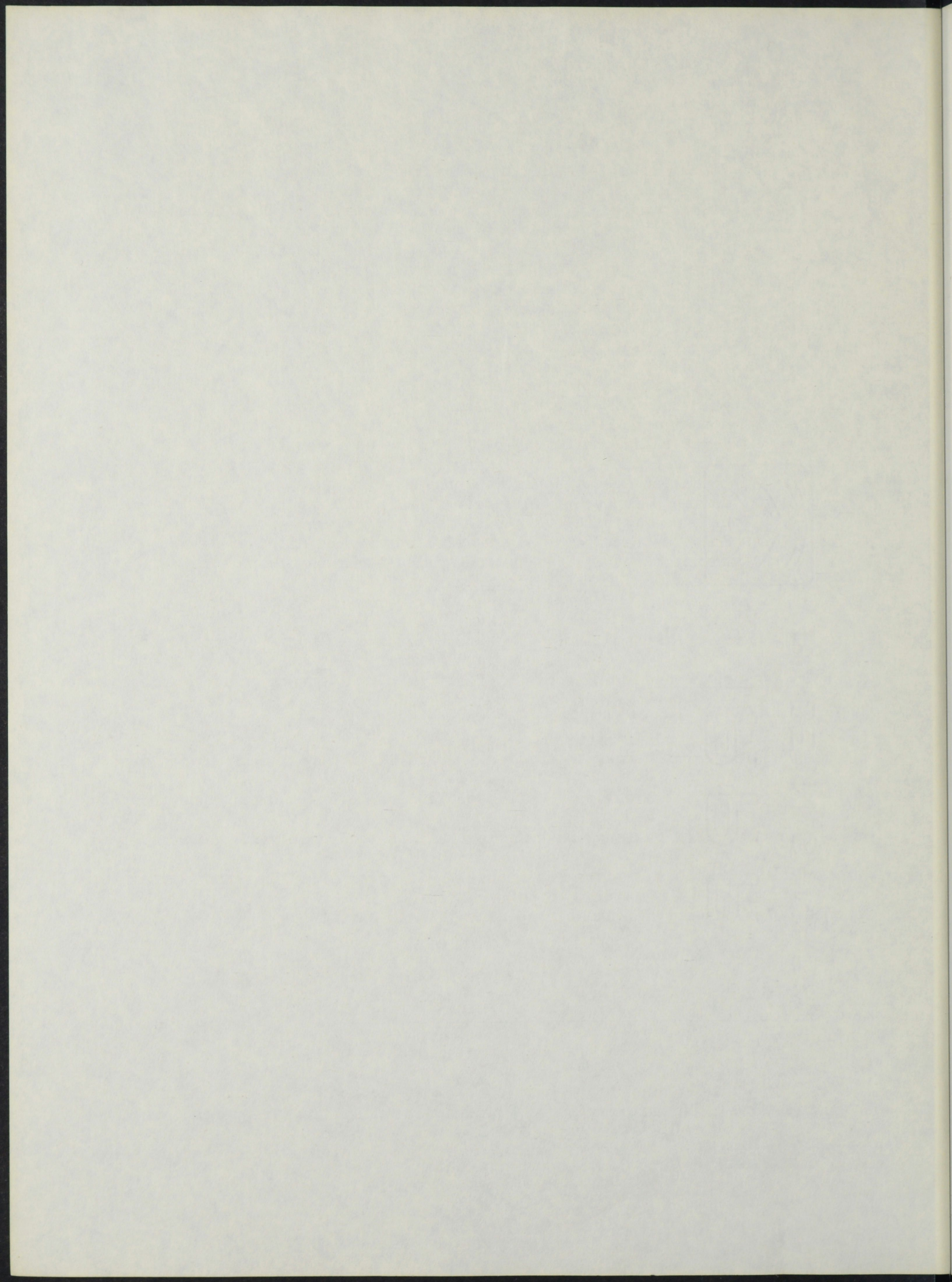
Sa paroisse! C'était une famille de plusieurs milliers d'enfants, à la mesure de son rêve de prêtre, et dont il avait pris charge vingt-cinq ans auparavant. Il lui semblait les avoir adoptés et tenus tous au berceau, même les vieillards. Et il les avait élevés avec la poigne solide d'un vrai père, leur appliquant du haut de la chaire de magistrales fessées et au besoin leur racontant des histoires de croquemitaines pour venir à bout de leurs caprices de gamins, ou pour les punir de n'avoir pas obéi à leur mère la Sainte Eglise. Lentement, la famille s'était formée, unie. L'enfance de sa paroisse, si elle lui avait fait passer bien des nuits blanches avait aussi été bien douce à son amour paternel. Cette durable enfance n'avait pas à son avis, empêcher la famille de prospérer, de se bâtir une belle église, un beau presbytère et de fières écoles. Mais la dangereuse et ingrate période de l'adolescence et de la jeunesse est toujours à craindre. Comment l'empêcher de surgir. La famille ne se rebiffait-elle pas aujourd'hui que le père voulait se reposer? Elle le traitait de vieux démodé et prétendait user de la formation et de l'esprit catholique pour se conduire elle-même... (R. LEMELIN, Les Plouffe, 1948, p. 61.)

L'union de la famille et de la paroisse trouve une expression poétique dans On a mangé la dune d'Antonine Maillet (1962). Dans ce roman acadien, le monde est perçu à travers les yeux d'une petite fille de huit ans et l'on y devine à peine la présence des adultes. Quand les nombreux enfants décident de faire de petits travaux pour remplacer le père devenu chômeur, ces travaux se font autour de l'église. On voit les enfants tondre le gazon du presbytère, nettoyer les lampions, sonner les cloches. S'y prenant à deux pour sonner les cloches, les enfants demeurent suspendus dans le clocher de l'église et mettent l'angelus en panne. (Ch. III)

#### B - Rôle de la mère dans la socialisation religieuse

Les textes précédents expriment la perception d'une institution à travers une autre: la paroisse perçue comme une famille, le curé perçu comme un père, l'union des deux institutions au moins sur le plan symbolique. Le rôle







des parents dans la socialisation religieuse, tel qu'il est présenté dans les romans, permet de préciser l'un des points de rencontre entre famille et religion.

Si le père pose parfois des gestes religieux vis-à-vis les enfants (Laure CONAN, Angeline de Montbrun, 1881; Rex DESMARCHAIS, Le feu intérieur, 1933), c'est la mère qui en général assume ces fonctions. Première initiatrice au domaine du sacré, son image demeurera intimement associée au religieux.

La mère enseigne les prières à l'enfant:

Pourtant, il n'y a pas si longtemps... l'an dernier, lui semble-t-il qu'elle lui enseignait à parler, puis à marcher; qu'il apprenait d'elle à se mettre à genoux et à joindre ses petites mains pour ce Dieu qui le lui prend, qui le lui a pris déjà. (RINGUET, Trente Arpents, 1838, 117-119)

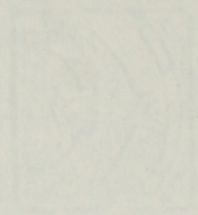
Le souvenir des prières apprises sur les genoux de sa mère change la conduite d'un personnage du roman de Tardivel, Pour la patrie, (J. TARDIVEL, Pour la patrie, 1895, p. 220)

La mauvaise mère se reconnaît à ce signe que son enfant ignore ses prières.

Un jour qu'il interrogeait le petit, Etienne s'était aperçu avec stupeur qu'il ne savait pas faire le signe de la croix. Il grandissait comme un petit animal. (H. BERNARD, L'homme tombé, 1924, p. 120.)

Lemelin parle avec humour de ces mères qui montrent à leurs petits "Give me five cents please", en même temps que "Je vous aime, mon Jésus". Et l'on trouve dans Les vendeurs du temple d'Yves Thériault le passage suivant:







Elle l'adopta et l'éleva si bien qu'à huit ans, l'enfant ne savait pas compter ou presque, se moquait de l'orthographe, mais connaissait cent trois prières, exécutait avec une incroyable maîtrise de très touchantes processions à la sainte Vierge et à l'Enfant Jésus de Prague qui connaissait auprès des nonnes du couvent une belle popularité. (Y. THERIAULT, Les vendeurs du temple, 1951, p. 148.)

C'est souvent la mère qui veille à la pratique religieuse, telle la mère d'Emmanuel qui à la fin d'une fête s'étirant jusqu'au matin, disparut "puis revînt dans le salon, gantée et tout habillée pour sortir":

- C'est dimanche, dit-elle, autant aller à la messe maintenant et se coucher après. (G. ROY, Bonheur d'occasion, 1945, p. 123.)

Ou encore:

J'étais abonné aux pratiques, car notre organisme familial était accordé au rythme des observances rigoureuses. Tout cela était marqué au calendrier. Chaque date rituelle observée, chaque geste accompli. Les quarante heures étaient un événement aussi important que l'inventaire annuel dans les entrepôts de mon père. Je crois même qu'ils avaient des significations extrêmement reliées. Les Pâques et Pâques. La retraite annuelle. Les premiers vendredis, la messe du dimanche et la messe du carême.... Si Marcelle, ma soeur, exprimait par exemple le désir de ne pas aller communier un certain dimanche matin, ma mère avait la réplique prête.

- Jamais je croirai que tu n'es pas en état de grâce, Marcelle!

Et elle ajoutait toujours, point final:

- Qu'est-ce que le monde dirait de te voir rester dans ton banc alors que nous irons tous à la Sainte Table?

Le "monde", il avait cette puissance de nous ramener illi-co dans la procession. (Y. THERIAULT, Cul-de-sac, 1961, p. 20.)

L'intervention de la mère n'est pas nécessairement réelle; seule son évocation suffit à maintenir l'observance des rites.







Je suis ici comme un enfant qui arrive chez un parent qu'il n'aime pas. Je vas encore à la messe le dimanche, par habitude, à cause d'un pli que ma mère m'a donné quand j'étais jeune... (R. OUVRARD, La veuve, 1955, p. 185.)

Ici l'habitude prévaut, ailleurs c'est une contrainte d'ordre émotif.

Noël s'en vient. Il va falloir aller communier, à la messe de minuit, avec le reste de la famille. Ça ferait de la peine à ma mère si je m'abstenais. Elle me croit bon, malgré tout. Quel drôle de catholique je suis! Pour ma mère. Et je crois pourtant. Le bon Dieu. L'enfer surtout. J'ai des remords... (F. HERTEL, Le beau risque, 1939, p. 51.)

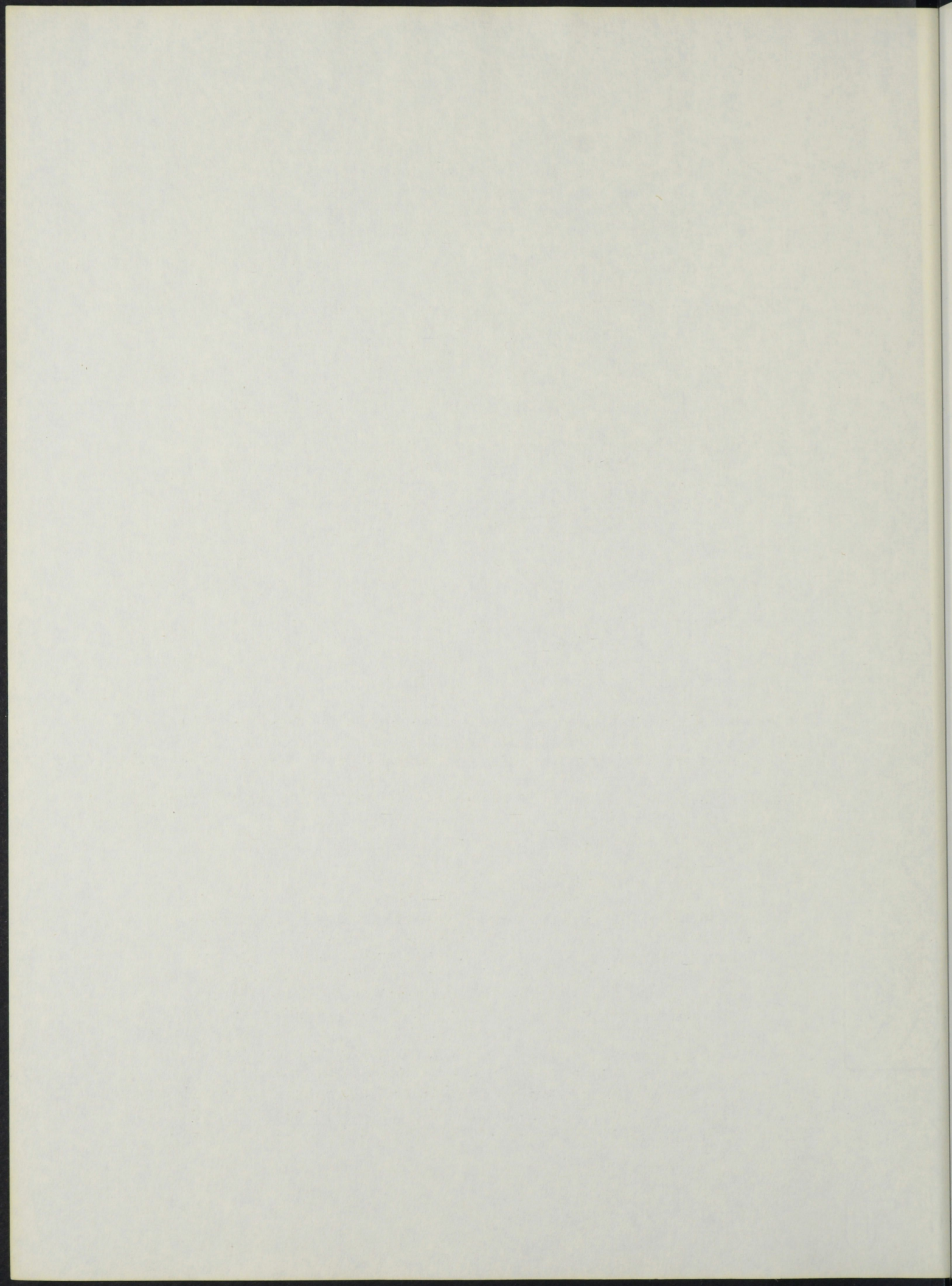
Il arrive parfois que prier Dieu et prier sa mère surgissent aux mêmes moments ou se confondent.

Parfois la nuit, aux pires moments, quand il devait se mettre sur son séant pour pouvoir respirer, il priait, mais il ne priait pas Dieu, ni aucun de ses saints, ni même quelqu'un de mort. Il priait sa mère avec la confiance d'un enfant. Quand son coeur battait trop vite, qu'il étouffait, il murmurait: "Maman, aide-moi. Maman, aide-moi." Et le rythme sans cesse répété l'endormait. Depuis l'enfance, il avait peur ainsi et il se sublimait dans l'angoisse. (A. LANGEVIN, Le temps des hommes, 1956, p. 83.)

Ceci ressemble fort à la prière d'Alexandre Chenevert, commis de banque routinier et malheureux.

Alexandre se mit à prier. Il priait volontiers quand il reconnaissait sa chétive condition. Cela était aussi instinctif chez lui que l'espèce de cri désolé qu'il lançait parfois dans le vide vers sa mère morte depuis des années. "Maman!" implorait cet homme déjà âgé, au hasard de ses rêveries, seul, la nuit. (G. ROY, Alexandre Chenevert, 1954, p. 15.)







Les personnages des Canadiens errants de Jean Vaillancourt, affrontent la mort au cours d'une attaque:

Hurtubise revit la figure douce et infiniment tendre de sa mère penchée sur lui pour l'introduire au royaume bienheureux du sommeil, quand il avait quatre ans. Il revécut dans tout son être l'immense sentiment de sécurité et de paix qu'avait été son univers à cette époque de sa vie. Puis il ne vit plus que son âme, détachée d'un corps qu'il ne sentait plus et qu'il lui semblait avoir quitté. Et son âme, illuminée par la foi religieuse et l'amour mystique de son Dieu confondu avec celui de sa mère, franchissait par grands bonds pour aller rejoindre, des plaines, des rivières, des forêts et des montagnes en chantant des cantiques d'allégresse. Loué soit le Très Haut! chantait Laurent Hurtubise du fond de son âme illuminée. Sa figure qu'il ne sentait plus était inondée de larmes.

(p. 135)

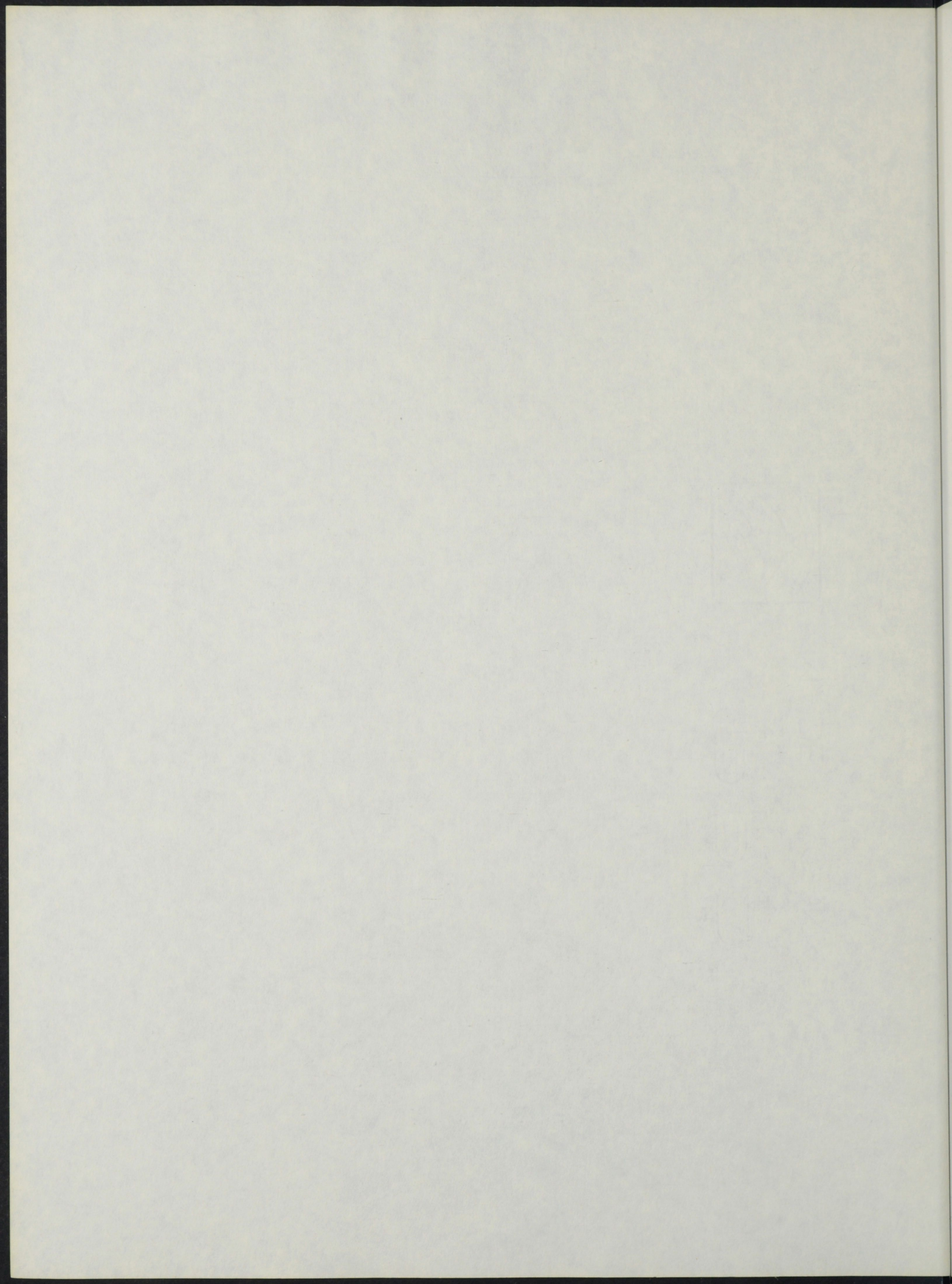
(Dubuc) Il se rua par terre et se recroquevilla sur un tapis de mousse, enfouissant sa tête dans ses deux bras; puis il attendit la mort en pensant à sa mère, à la Sainte Vierge qu'il avait depuis longtemps cessé de prier, et à sa force dont il n'avait jamais vraiment connu la limite...

(p. 138)

Quant à Richard Lanoue, le héros principal du roman, l'orphelin, il n'a aucune image maternelle à évoquer et c'est l'image d'un Dieu cruel qui naît dans sa pensée tandis que l'image de la Nature, substitut maternel, lui permet de retrouver le goût de vivre:

Il se crut à jamais délivré du mal de penser. Il se crut tombé au fond des enfers. La boue froide dans laquelle il avait enfoncé sa joue, calma peu à peu sa fièvre, ses nerfs tordus se détendirent, son esprit sombra dans une euphorie indicible. Il rêva qu'il ne se relèverait plus, qu'il ferait le mort, qu'il resterait ainsi jusqu'à la fin de la guerre. Qu'il était "shell-shocked" comme certains de ses camarades qu'il avait vus l'être autrefois. Il ne l'avait jamais été lui parce qu'il n'avait jamais permis à sa volonté d'abdiquer. Mais, il n'était pas de la trempe physique de Lanthier et de Dubuc et n'avait jamais eu d'autre orgueil que de les égaler dans le courage. Maintenant il était vaincu. Tout le courage avait







été inutile. Que pensait Dieu, si Dieu voyait les malheureuses créatures qu'il soumettait à cette épreuve surhumaine? Dieu s'était moqué cruellement du courage des hommes qui était la meilleure chose en eux, leur dignité unique. Il l'avait ironiquement écrasé sous une montagne pour le détruire. Maintenant, Richard était brisé, sa vie n'avait plus de sens. Il était un tout petit homme écrasé sous une montagne et il avait la certitude que s'il essayait encore de se lever, il serait écrasé sous deux montagnes. Les pauvres Allemands disaient tragiquement: "C'est la guerre!..." C'était peut-être simplement la vie...

... Il s'enfonça, sans plus de révolte dans l'euphorie de sa délivrance. Il voulut y abîmer tout l'édifice de sa force morale. Il sombra dans un océan d'abdication, de non-résistance, d'abolition du vouloir-vivre. Il entrevit un abîme de bonheur négatif, comme un homme qui aurait fini de payer sa dette à la Vie et continuerait étrangement de vivre, ne se reconnaissant pas. Il était aux limbes.

Sa conscience sombra d'un degré de plus. Il rêva qu'il allait peu à peu se confondre avec ce sol à la paix bienheureuse, au point de lui appartenir.

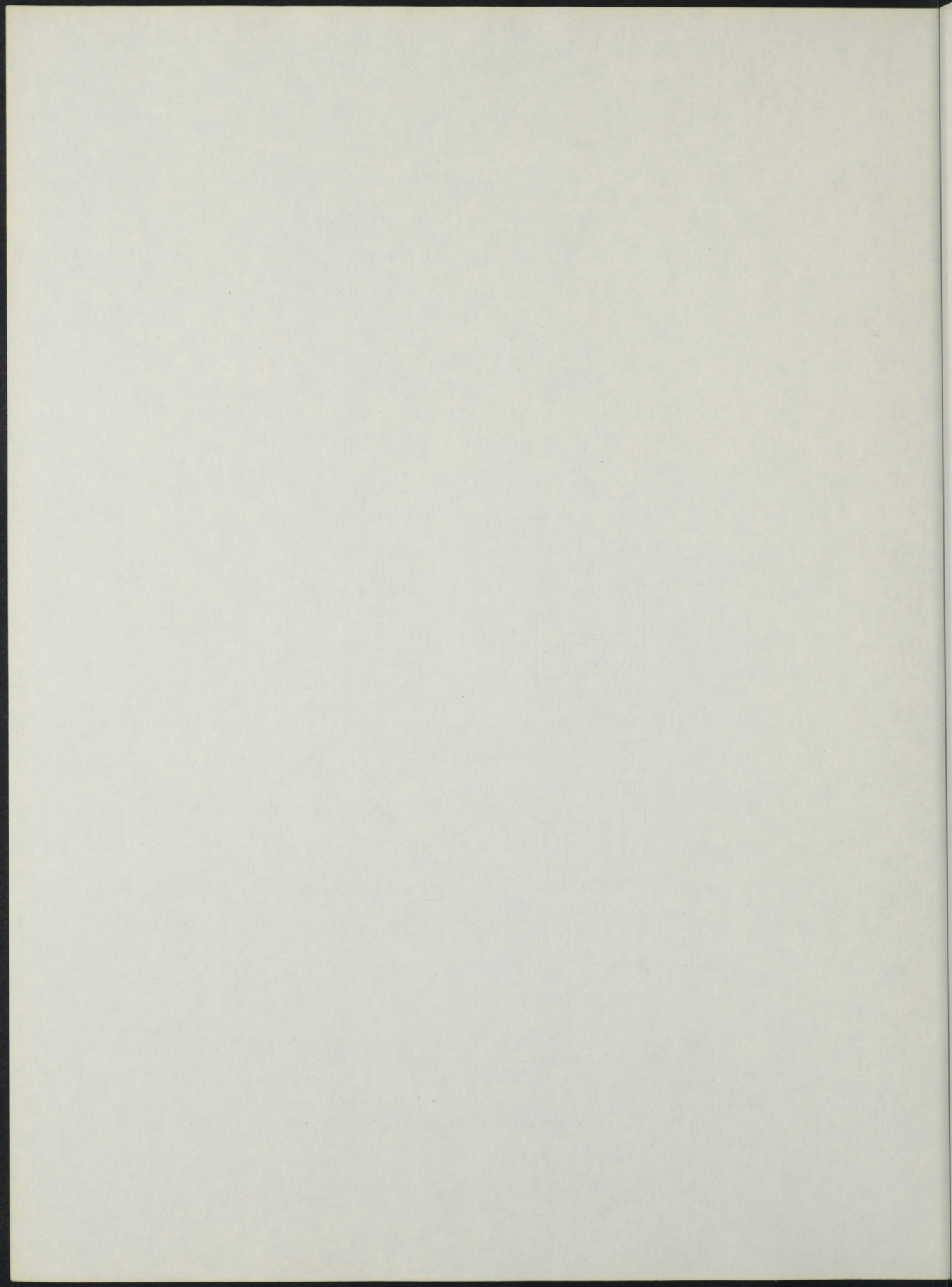
On serait bientôt à l'été. L'herbe verte pousserait autour de lui. Elle grandirait, l'encerclerait, finirait par le recouvrir. Il se déshumaniserait dans la douceur végétale du monde vert, où seulement était la paix. N'avait-il pas rêvé, tout au long de son enfance de s'enfuir dans la Nature qu'il comprenait mieux que la Société, de s'incorporer à elle...

Son esprit remonta de l'abîme. Il était jeune, et la source de la vie était intarissable. (p. 139)

Dans ses interventions à caractères religieux ou moral, la mère apparaît comme une alliée du prêtre. C'est la mère Plouffe chassant le pasteur protestant de sa maison tel que le lui a ordonné le curé; c'est la mère, par ailleurs timide et effacée dans Le poids de Dieu, qui soutient les religieux de l'école contre l'intervention du père.

Un jour, son père avait voulu s'en prendre à un frère qui avait fait preuve de brutalité à son endroit. Pour la première fois, Claude avait entendu sa mère élever la voix; elle ne permettait pas qu'on traitât d'égal à égal avec un religieux. Claude, en secret, avait approuvé sa mère. Il avait une terreur folle d'affronter les Puissances,







fût-ce par personne interposée. (G. MARCOTTE, Le Poids de Dieu, 1962, p. 153.)

Alliance réelle, comme dans de nombreux cas de vocations religieuses, thème dont nous parlerons plus loin. Alliance symbolique, telle cette mère, vêtue d'une robe de bure (tiers ordre) que l'auteur du Feu dans l'amiante appelle "Il", et qui vient fouetter sa fille, coupable d'avoir suivi l'homme qu'elle aime. (Jean-Jules RICHARD, Le Feu dans l'amiante, 1956, p. 42.)

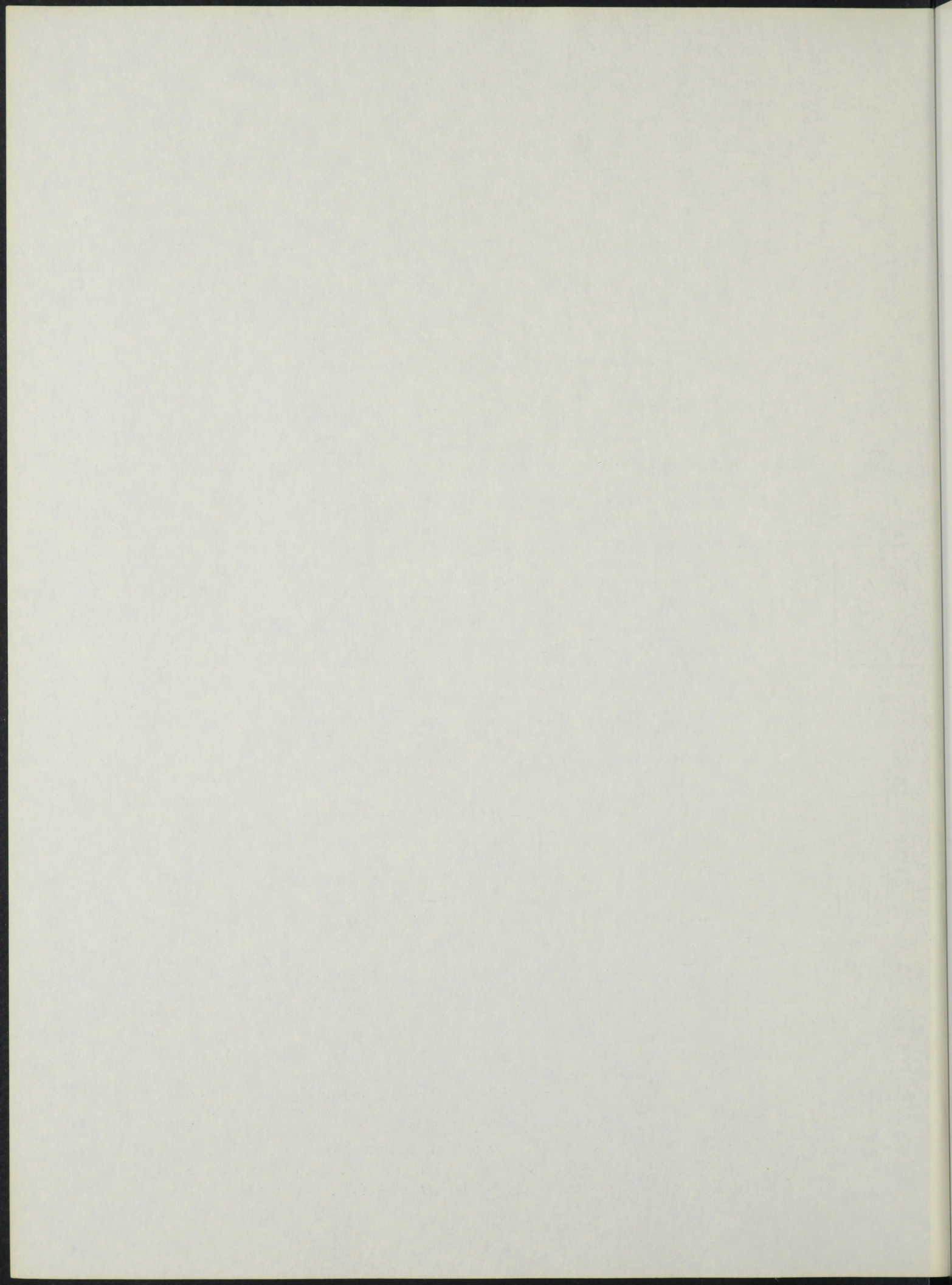
Les vocations religieuses réalisées ou ratées sont un des thèmes religieux les plus importants des romans canadiens-français. C'est l'un des thèmes évoqué avec le plus de continuité par les écrivains, qui ont très tôt insisté sur l'aspect déterministe des vocations religieuses. (Thème présent dans Charles Guérin, 1846; Marie-Calumet, 1904; Le débutant, 1914.)

La décision d'une vocation par les parents, la prédiction d'une vocation, et enfin l'enrôlement systématique des enfants dans un système qui conduisait à la formation de religieux, tels sont les aspects qui reviennent. Le rejet de la vocation s'accompagne d'une culpabilité qui s'exprime de diverses façons. Nous nous attacherons à souligner l'un des éléments de ce phénomène, le rôle de la mère dans les vocations religieuses. Et c'est pourquoi nous traitons ici d'un sujet qui nécessiterait une étude à lui seul.

Devenir la mère d'un prêtre; tel est le rêve exprimé par plusieurs:

Quant à la perspective toujours possible d'une vocation religieuse, je pense bien qu'il n'aurait pas déplu à madame Navarin de posséder, comme tant d'autres mères, son "petit prêtre" et l'assurance du salut éternel. (J. SIMARD, Mon fils pourtant heureux, 1956, p. 76.)







D'autres mères, s'occuperont de façon active de réaliser ce rêve. Dans Pieds nus dans l'aube (1947), on voit la mère emmener son fils au missionnaire qu'elle a entendu le matin à l'église. Celui-ci l'interroge sur ses projets d'avenir, lui montre une photo de lui-même conduisant un attelage de chiens esquimaux et par allusions, lui propose de devenir missionnaire. L'enfant pleure. Le missionnaire dit "S'il veut, il viendra". L'enfant part pour le collège. (F. LECLERC, Pieds nus dans l'aube, p. 237.)

Citons cette remarque de la mère Plouffe à Ovide qui vient de dire que son frère, à trente-deux ans, ne semble pas avoir remarqué qu'il y a des femmes dans le monde:

- Dieu merci! Ils sont bien mieux avec leur mère. Quant à toi, Vide, je sens que tu vas nous laisser un jour ou l'autre pour la religion. Mais comme t'as la vocation, c'est pas moi qui va t'empêcher. (R. LEMELIN, La famille Plouffe, 1968, p. 17.)

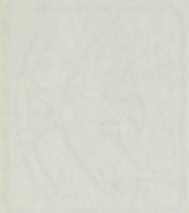
Les motivations de ces mères sont de deux ordres:

1° Recherche de sécurité matérielle. "Finir ses jours au presbytère", c'est ce que souhaitait la mère du héros de Les beaux jours viendront (Charles BEAUPRE, 1941, p. 47). C'est aussi ce qu'exprime le titre même de la nouvelle de Berthelot Brunet, Le bâton de vieillesse (Le mariage blanc d'Armandine, 1943), et un souvenir du héros de J.-C. Harvey, Les demi-civilisés (1934).

2° A travers son fils, la mère recherche une forme de salut personnel.

Elle était douce, pieuse et discrète, gardant en son coeur, comme le plus précieux des trésors, le regret menu d'une vocation religieuse manquée. Parfois le dimanche matin, quand le père s'était attardé au restaurant du coin avec des amis, elle chantait des cantiques en s'accompagnant au piano. Sa voix prenait alors des intonations sensuelles et







Claude en était profondément troublé. Il se sentait exclu de ce paysage enivrant où sa mère entraît avec une étrange impudeur. Les anges au ciel, devaient chanter ainsi, et c'est pourquoi Claude ne pourrait jamais les invoquer sans malaise. Le chant s'interrompait aussitôt que le père ouvrait la porte. Mme Savoie redevenait l'épouse, la mère, l'ordonnatrice des cérémonies familiales. Mais son âme était restée là-bas, au salon, près du piano, abandonnée... (G. MARCOTTE, Le poids de Dieu, 1962, p. 153.)

En plus de l'allusion à une vocation manquée, ce texte exprime une perception de la mère comme liée au monde des anges, au monde du religieux par son âme. Il y a séparation nette avec le monde matériel car, son âme était restée près du piano. (1)

C'est une faute reliée à sa vie sexuelle que la mère de la nouvelle d'Anne Hébert, Le Torrent (2), veut racheter par la vocation de son fils. Exprimée de façon beaucoup moins forte mais non moins significative, c'est la même motivation qui a incité madame Le Marchand jeune à se dévouer à l'éducation religieuse de son fils.

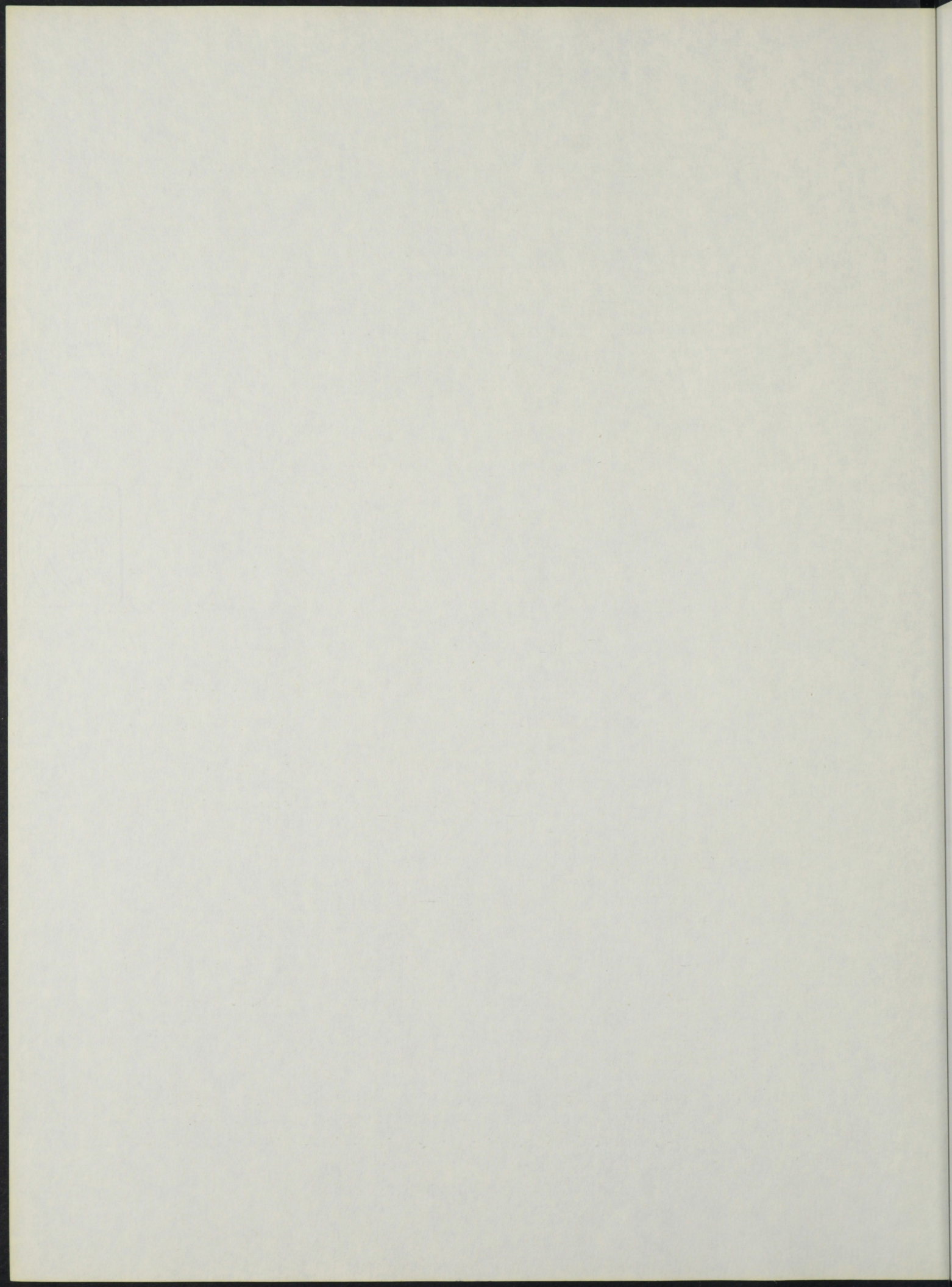
Elle s'était reprochée son bonheur conjugal presque comme un péché. A cause de cet homme qu'elle avait adoré, n'avait-elle pas oublié Dieu et ce qui lui est dû? N'avait-il pas été l'obstacle entre Dieu et elle? Et n'était-ce pas Dieu même qui venait marquer sa volonté par la sanglante fin de cet époux de chair à qui elle s'était vouée exclusivement? (R. de ROQUEBRUNE, Les dames Le Marchand, 1925, p. 131.)

---

(1) Dans plusieurs romans, la mère semble jouer un rôle identique par rapport à l'art. J. FILIATRAULT, Chaines, 1955; S. PARADIS, Les hauts cris, 1960.

(2) Nouvelle non incluse dans la documentation. Cette nouvelle exprime tous les aspects de la religion analysés dans ce texte.







Par son rôle dans la socialisation religieuse, la mère acquiert une association au monde spirituel. Son image conduit à l'évocation de certaines images divines tandis que les liens affectifs mère-enfant renforcent la pratique religieuse. Dans le contexte d'une religion dualiste, la vie sexuelle de la mère devient une anomalie qu'il faut supprimer ou racheter. Le père est souvent exclu de ce monde spirituel comme il est presque toujours exclu d'ailleurs de tous les autres domaines de la vie affective: expression des sentiments et parfois appréciation de l'art. En plus des rôles respectifs joués par le père et la mère dans le contexte d'une religion dualiste, ceci renvoie à ce subtil équilibre de pouvoirs que constitue une famille. On a beaucoup discuté des caractéristiques patriarcales ou matriarcales de la famille canadienne-française. Par delà les images diverses (et sans doute déformées) qu'en projettent les romans, la permanence du règne de la mère sur la vie affective de ses enfants semble une constante qui déborde les types de famille, comme les personnalités des personnages. L'image négative des pères dans ces familles imaginaires s'éclaire singulièrement en regard d'une vision du monde qui exaltait notre rôle spirituel en tant que peuple.

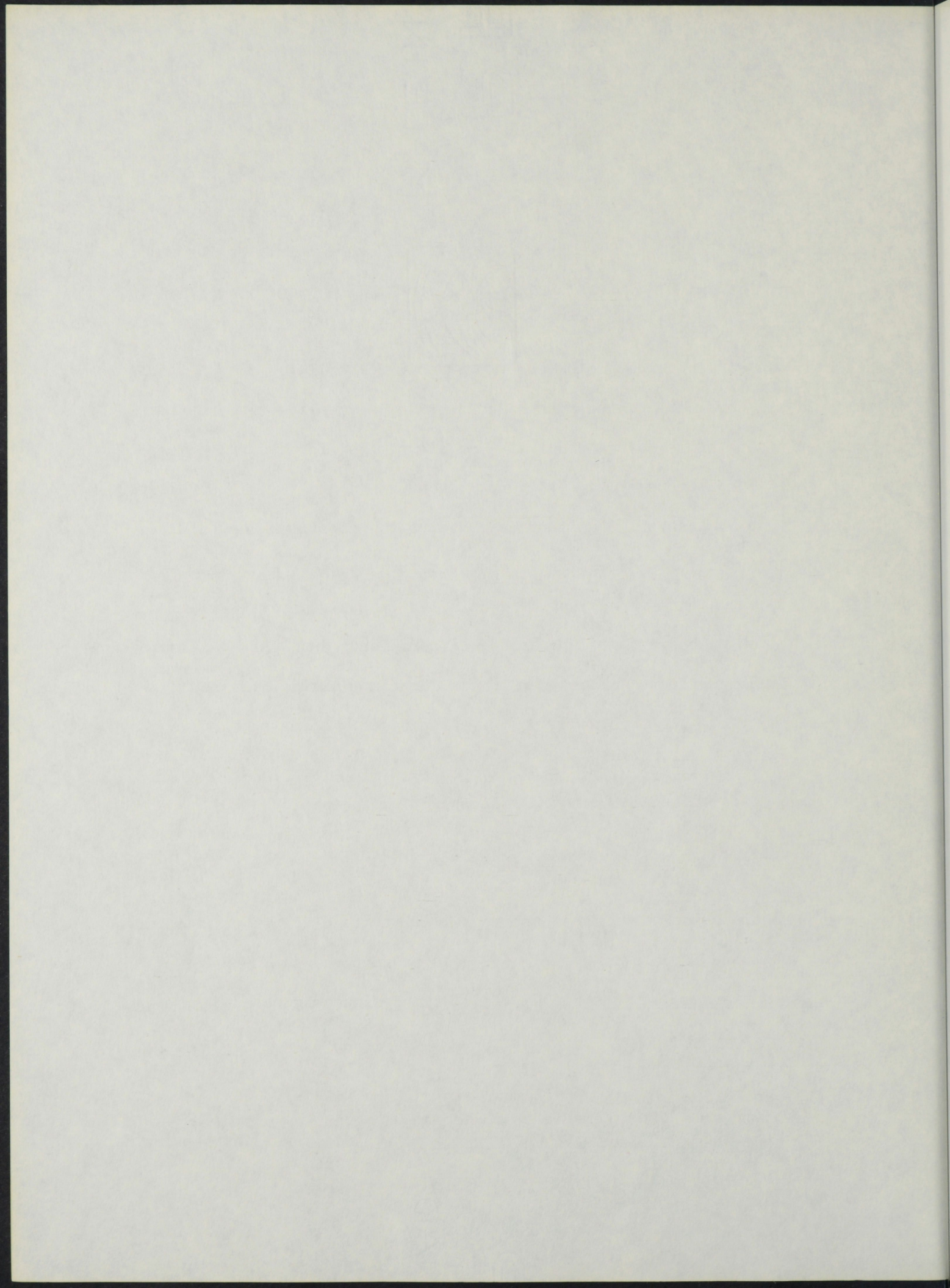
#### C - Une structure familiale symbolique

Plusieurs de nos romans expriment l'existence d'une structure familiale symbolique d'où le père réel est exclu et remplacé par le prêtre. (1) Dans Les sentiers de la nuit (1959), Jean Simard situe son roman dans le

---

(1) Ce phénomène a été d'abord analysé par Jean-Charles Falardeau à partir des oeuvres de Roger Lemelin et de Robert Charbonneau. Voir Jean-Charles FALARDEAU, Notre Société et son roman, seconde partie en particulier, pp. 225-232.







milieu anglo-saxon de Montréal, ce qui lui permet de faire du père de son héros un prêtre. La religion est cause d'échec dans sa vie amoureuse et professionnelle pour ce héros qui se nomme significativement "Godley" tandis que sa femme se nomme "Théodora".

Rappelons la dernière scène des Plouffe où le père est mort mais le curé est présent.

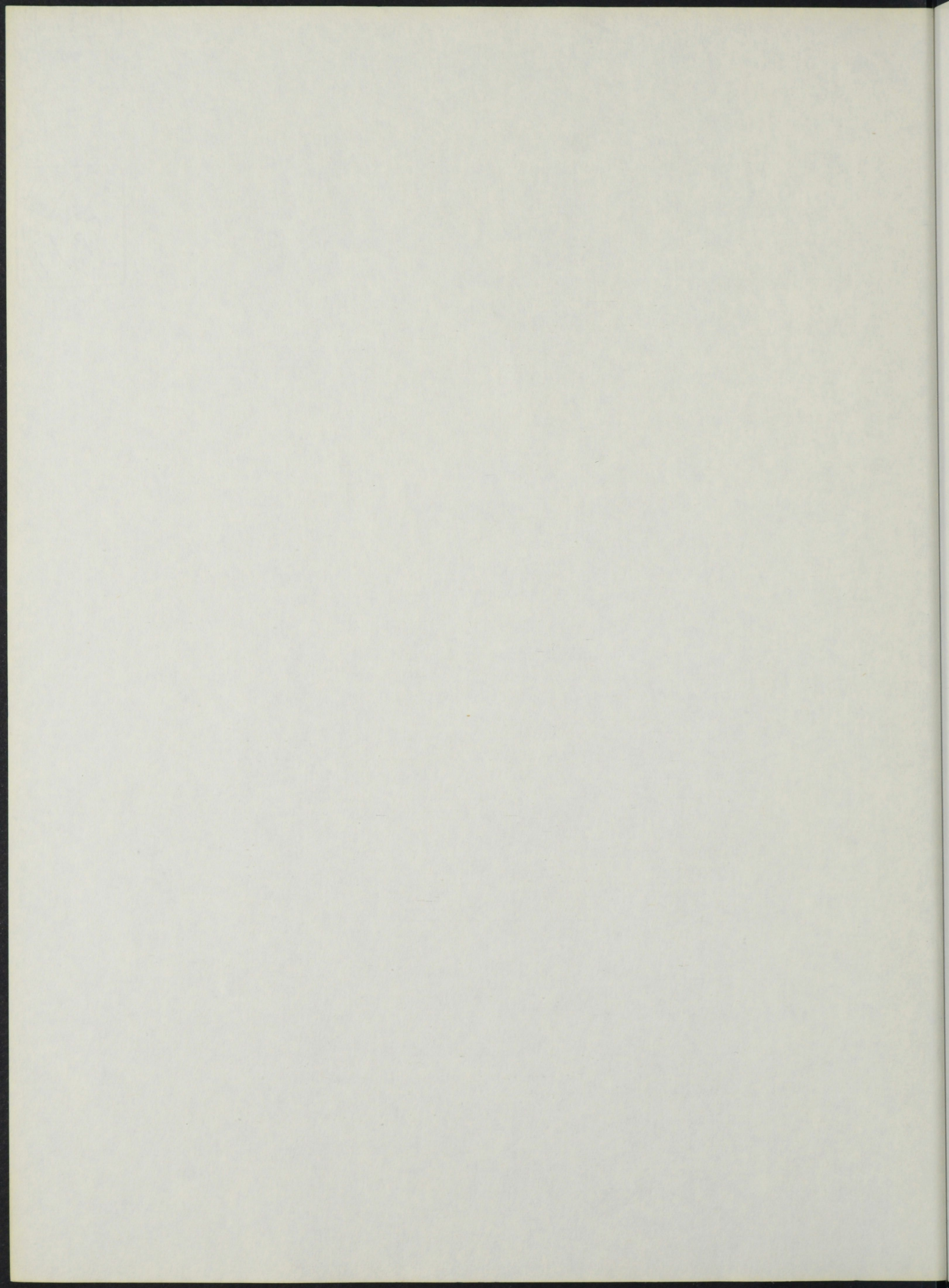
Si le héros est orphelin, le prêtre peut jouer complètement le rôle du père:

Fils unique, Dupas avait perdu son père à l'âge de deux ans. Sa mère l'avait élevé à force d'expédients, avec l'aide du curé. Elle-même était disparue dix ans plus tard. L'abbé Pottier s'était alors chargé de son éducation. Il l'avait envoyé au petit puis au grand séminaire. Pendant dix ans, à même un maigre casuel il avait payé sa pension, ses vêtements, ses livres... C'était à ses côtés que Pierre avait appris à aimer son état, de la même façon qu'un enfant se laisse séduire par la médecine en admirant un vieux praticien. Il n'avait connu du monde que le petit presbytère sans grâce et les salles communes du collège et du séminaire. Depuis toujours il avait été entendu qu'il serait prêtre. L'abbé Pottier lui avait parlé à tout propos de son futur ministère. "Quand tu iras aux malades...". "Les confessions t'ennuieront". C'était le père, assuré que le fils le remplacerait devant l'établi... (A. LANGEVIN, Le temps des hommes, 1956, p. 63.)

La petite poule d'eau, de Gabrielle Roy (1950) qui constitue une sorte de mythe de la famille canadienne-française, exprime sur deux plans cette structure familiale symbolique qui vient se superposer à la structure familiale réelle.

Le capucin de Toutes-aides, présenté comme une sorte de héros, se







nomme le père Joseph-Marie (allusion à la sainte famille). Quand il arrive dans la famille de la petite poule d'eau, le père lui cède sa place:

Il devait courber la tête pour entrer dans la maison. Il se dirigeait droit à la berceuse qu'Hyppolyte lui céda sur-le-champ. A peine y était-il installé que les enfants l'entouraient. (p. 231)

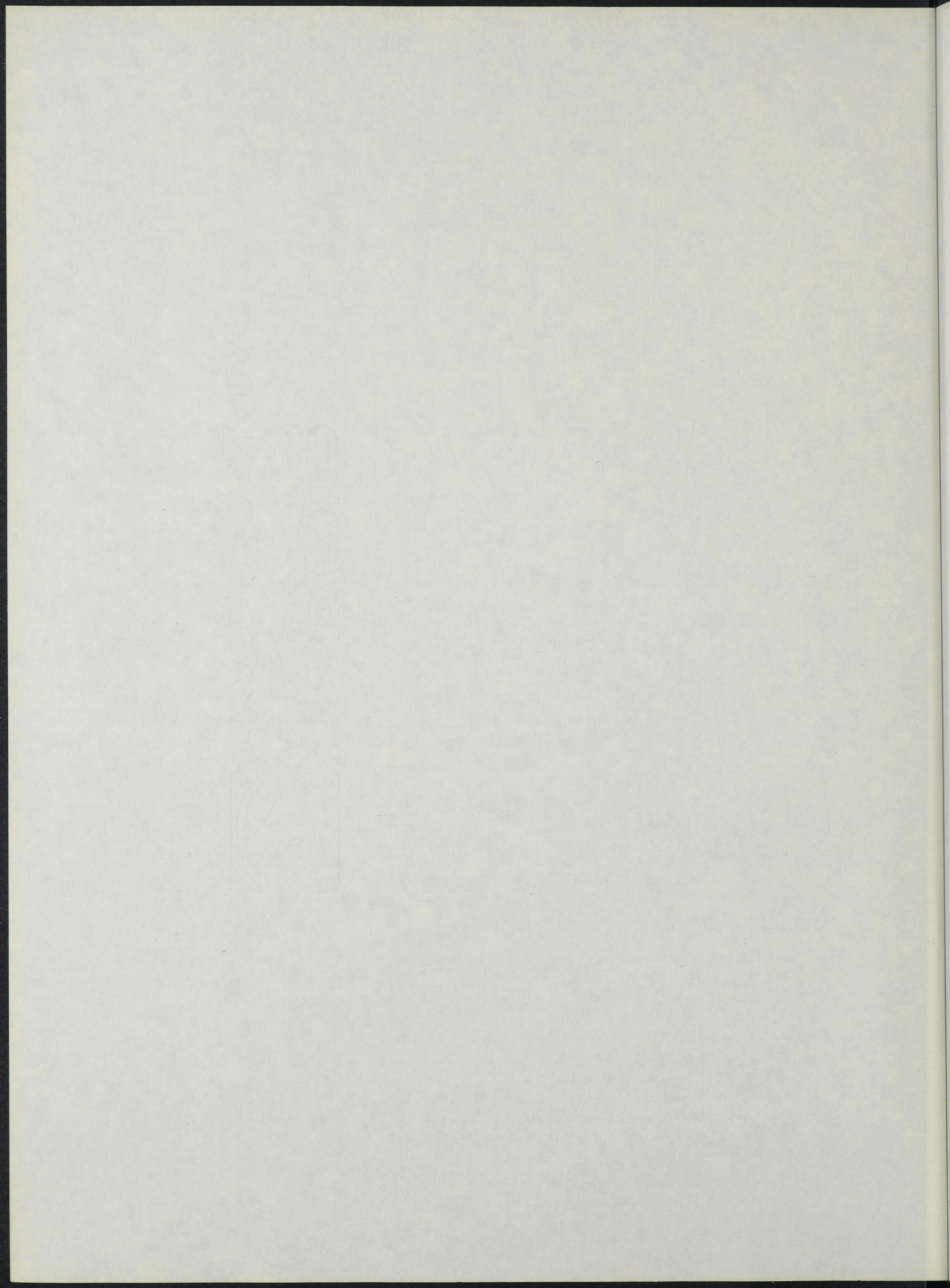
Il amuse les enfants, distribue des bonbons et raconte des aventures. La confession de Luzina qui s'accuse de ne plus vouloir d'enfant, entraîne le missionnaire à se rappeler une expérience "bien étrange", de sa vie. S'étant réfugié pendant une tempête dans une maison isolée, il reste avec la jeune femme à la veille d'accoucher tandis que le mari va chercher le médecin. C'est lui qui aide "Christiana" à accoucher, se reprochant d'avoir laissé partir le père.

Quand Pietr était revenu, accompagné de la sage-femme, le père Joseph-Marie debout sur le seuil, leur avait fait signe de ne pas déranger Christiana. Elle dormait. La maison était propre. Il avait eu le temps de balayer, de refaire le feu et de mettre d'autre café à bouillir. Il était tranquille en son âme depuis le moment où il avait porté auprès de Christiane, le petit enfant qu'il avait contraint à respirer, réchauffé, puis emmaillotté. La douleur du monde restait pour lui intacte, indéchiffrable; mais de même la joie et l'amour. (p. 243)

Enfin, au père qui se confesse lui aussi, le missionnaire trace le modèle du bon époux. Il évoque d'abord Saint Joseph:

Le bon époux prenait en considération la santé de sa femme, les difficultés de la vie. Le capucin cita Saint Joseph, le chaste époux de Marie. Il cita Joachim, époux de Sainte Anne et qui, d'après les é-



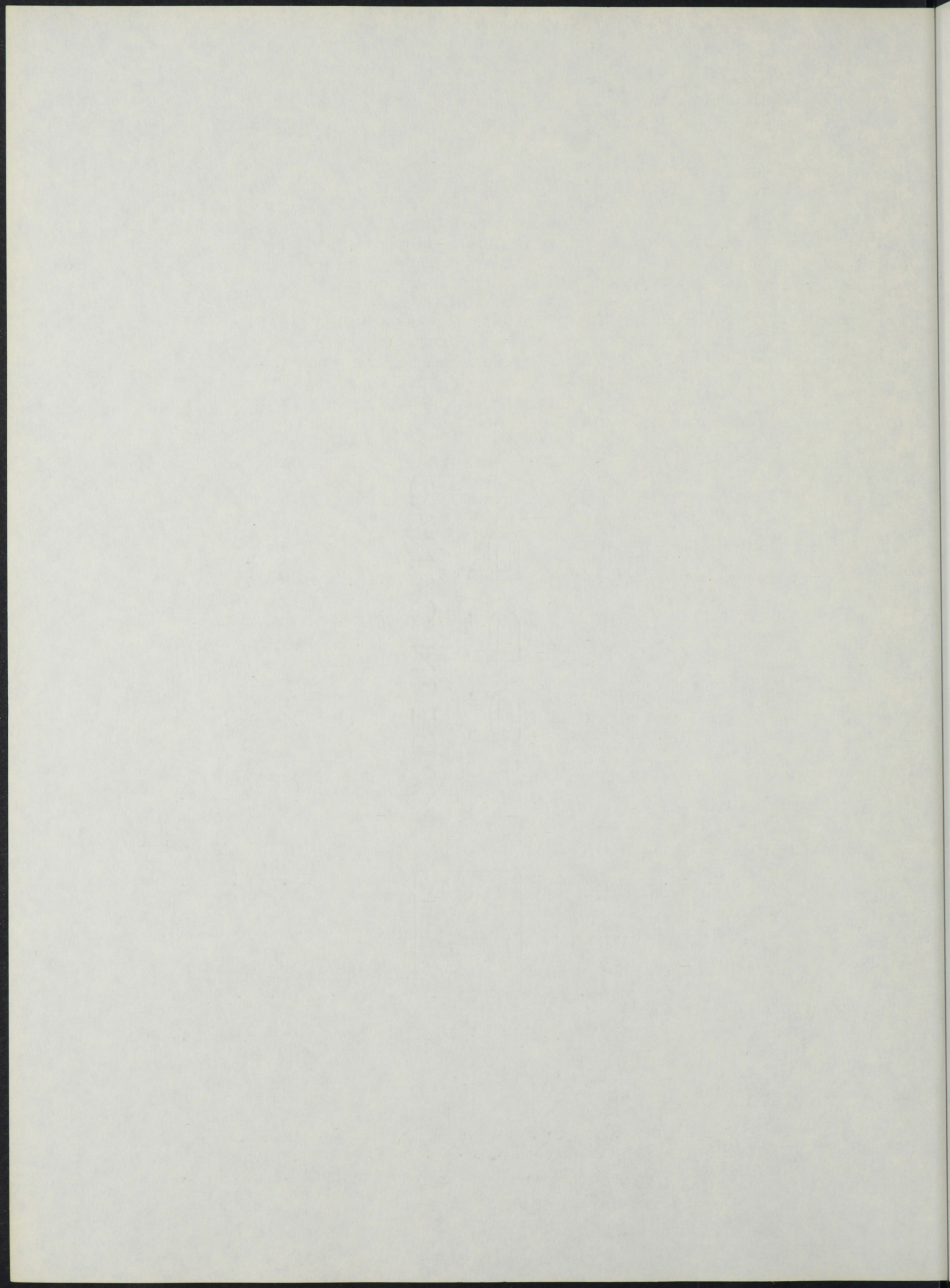




crits, ne semblait avoir eu d'elle que la Vierge. Il cita de nombreux célibataires canonisés par l'Eglise. Il fut étonné du petit nombre de pères de familles nombreuses que l'on pouvait trouver parmi les saints. Il resta quelque peu interdit. Il avait beau chercher, il n'en connaissait pour ainsi dire aucun. Tout cela au fond, restait d'ailleurs assez bizarre. Après avoir inspiré l'amour de la chair indispensable à ses desseins, Dieu n'en paraissait pas moins préférer ceux qui s'en absteaient. De la sorte, si tout le monde eut voulu être parfait, la terre depuis longtemps serait dépeuplée. (p. 244)

La sainte famille proposée comme la famille idéale (voir Les semaines sociales du Canada, 1925, p. 335; 1950, p. 40), pourrait bien être l'une des racines de cette présence du prêtre dans la structure familiale d'un certain nombre de romans. L'identification de la mère à la Vierge mère est un sujet fréquent de la littérature romanesque. Cette explication s'ajoute à celle du rôle réel joué par la mère dans la socialisation religieuse, rôle qui en fait l'alliée du prêtre. Signalons enfin la nature oedipienne du lien mère-fils dans plusieurs des romans où la mère suscite une vocation religieuse. Sur un autre plan, il s'agit encore de manifester cette alliance mère-prêtre qui consacre l'aspect spirituel du rôle de la mère et sa participation au domaine du sacré. Le père est le coupable du récit, enraciné dans la vie matérielle, ivrogne plus souvent qu'à son tour, vénal s'il est bourgeois, chômeur s'il est ouvrier, fermé aux valeurs spirituelles.







D - Noël, fête religieuse et familiale

La fête religieuse la plus fréquemment évoquée par les romanciers est en même temps celle qui se présente comme une fête familiale: Noël. Sur un certain plan, on pourrait y voir une autre expression symbolique des liens multiples entre ces deux institutions, la famille et la religion.

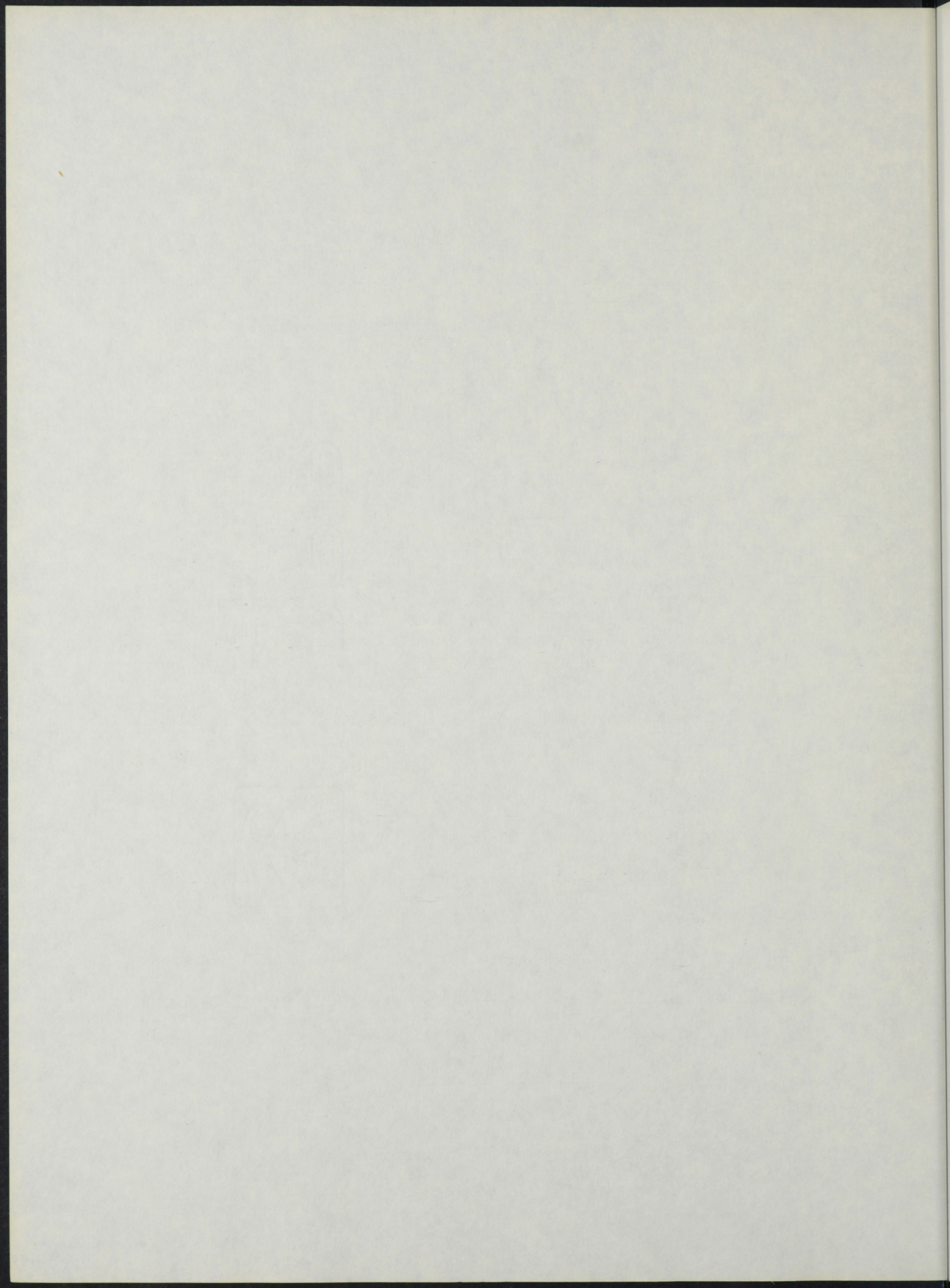
Comme fête religieuse, Noël exprime ce culte du "petit Jésus" et de la sainte famille dont Louis Hémon avait bien perçu l'importance dans notre religion traditionnelle.

Pour les enfants, Jésus de Nazareth était toujours "le petit Jésus", l'enfantelet bouclé des images pieuses; et en vérité pour les parents aussi, c'était cela que son nom représentait le plus souvent. Non pas le Christ douloureux et profond du protestantisme, mais quelqu'un de plus familier et de moins grand: un nouveau-né dans les bras de sa mère, ou tout au plus un très petit enfant qu'on pouvait aimer sans grand effort d'esprit et même sans songer à son sacrifice futur. (L. HÉMON, Maria Chapdelaine, 1924, éd. scol. Fides, p. 114.)

Ces images pieuses, on les retrouve dans les décors romanesques: Vierge à l'enfant, déjà présente à l'arrière-plan de cette famille modèle décrite dans Jean Rivard économiste (A. GERIN-LAJOIE, 1864, p. 11), cadre de la sainte famille, partie signifiante mais seulement nommée de cette scène familiale pénible qui constitue une critique de la famille nombreuse, dans L'Argent est odeur de nuit (J. FILIATRAULT, L'Argent est odeur de nuit, CLF 1961, CLF poche p. 21), l'image pieuse est un symbole médiateur entre le présent et le passé dans Bonheur d'occasion (G. ROY, 1945):

L'image naïve, reproduite en série, représentait un Enfant Jésus à demi drapé dans une étoffe écarlate et dont les bras potelés entouraient une Madone, vêtue d'un bleu profond... (p. 177)







De nouveau, il fixa la Madone et l'Enfant Jésus au-dessus du buffet. Et il comprit pourquoi cette image l'attirait et le troublait. C'était tout son passé qu'elle évoquait, toute son enfance malheureuse et son adolescence inquiète ..... C'était d'abord l'image sainte de l'orphelinat qui ressuscitait; et puis mêlée à ce souvenir, Jean retrouvait confusément comme une impression de sommeil; des silhouettes noires passaient et repassaient devant son petit lit de dortoir. L'image faisait aussi partie des aubes froides dans la chapelle; elle était liée d'une façon étrange et mystérieuse jusqu'au son grêle de sa voix d'enfant-de-choeur qu'il lui semblait entendre, lointaine, au fond de sa mémoire.

L'image s'associait à une infinité d'autres souvenirs. D'elle se détachait le tablier gris des orphelins, ce tablier de gros coutil qui était comme la couleur même de leurs journées sans tendresse. Il se revoyait déchirant un jour l'étoffe grise... puis l'image écarlate et bleue changeait de dimensions. Elle devenait un tout petit souvenir que les soeurs glissaient dans son livre le jour où une dame était venue le chercher à l'orphelinat. C'était une femme silencieuse et aigrie, qui avait fait le voeu d'adopter un enfant si la sienne, une fille unique, retrouvait la santé. Ainsi, il avait servi de marchandage avec les saints, mais l'autre était morte quand même, un peu plus tard..... (G. ROY, Bonheur d'occasion, 1945, pp. 177 et suiv.)

Certains auteurs ont évoqué le culte à l'Enfant-Jésus de Prague

(Y. THERIAULT, Les vendeurs du temple, 1951, pp. 143-148; ROBERT CHARBONNEAU, Ils posséderont la terre, 1941, p. 58). Michelle Le Normand, dans ses souvenirs d'enfance s'attarde sur des manifestations enfantines de ce culte de l'enfant Jésus; préparation d'un trousseau pour l'enfant Jésus, visite à la crèche, description des différents Jésus de son village, etc. (Autour de la maison, 1936, 1ère éd. 1916.) (1)

Pour les romanciers cependant, il semble que Noël ait été surtout

---

(1) Il ne s'agit pas d'un roman, mais de petits articles réunis sous forme de souvenirs d'enfance.







perçu et exploité au plan littéraire comme une fête porteuse de nostalgie: fête traditionnelle, elle signifie l'écroulement des traditions, fête familiale, elle manifeste l'absence du bonheur familial, fête religieuse, elle souligne l'absence des valeurs religieuses.

Dans La Scouine d'Albert Laberge (1918), le chapitre sur Noël montre les paysans repus après le réveillon qui suit la messe de minuit; puis, la Scouine exploite un vieux pauvre que l'on compare à un mage pour qui l'Etoile mystérieuse ne luira jamais.

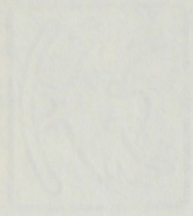
Restons chez-nous de Damase Potvin (1909), constitue un plaidoyer contre l'émigration aux Etats-Unis. Damase Potvin fait de Noël un temps fort de la vie familiale: c'est à Noël que la nostalgie du foyer se fait sentir. Alors qu'il vit seul à New-York, déjà à cette époque, l'auteur fait une petite envolée sur les Noëls ruraux qu'il oppose aux Noëls urbains.

Le culte du passé s'exprime à l'occasion de Noël dans le roman de Robert de Roquebrune, Les dames Le Marchand.

Noël arriva et la gaieté de cette délicieuse période de l'hiver... La nuit de Noël, le vieux cheval, traînant la carriole montée sur patins emmena les Dames Le Marchand à la messe du village ... Les maisons du village étaient toutes éclairées à cause de la veillée de Noël. A l'église, les cloches se mirent à sonner. On vit des gens tenant des lanternes sortir de partout. Dans la campagne, sur toutes les routes, des traîneaux accouraient avec leur bruit léger de sonnettes et de grelots. L'air était imprégné de sonneries. Les vitraux de la petite église flambaient et, dès le parvis, on entendait le son des orgues...

L'auteur évoque ensuite la vieille église du XVIIe siècle canadien, les vieux Noëls que l'on écoute, le retour au manoir où les dames grignotent







des beignes saupoudrés de sucre, "gâteau de Noël dans tout le Canada français". (p. 110)

Ce Noël, vécu au passé, marque un temps fort du livre dont il termine la première des deux parties. La fête et ses symboles mis en place, il s'ensuit une conversation entre les deux dames Le Marchand où l'on apprend que la famille est ruinée. L'évocation du passé que Noël permet, en signifie surtout la disparition. C'est aussi la famille qui est menacée comme le laisse voir la conversation des dames Le Marchand.

Dans Le beau risque de François Hertel (1939), le héros adolescent passe un Noël à la campagne chez son grand-père malade. Même occasion d'évoquer les vieux Noëls, les carrioles, le Noël de son enfance, la foi simple des ruraux qui s'oppose à la fête urbaine et profane de sa famille.

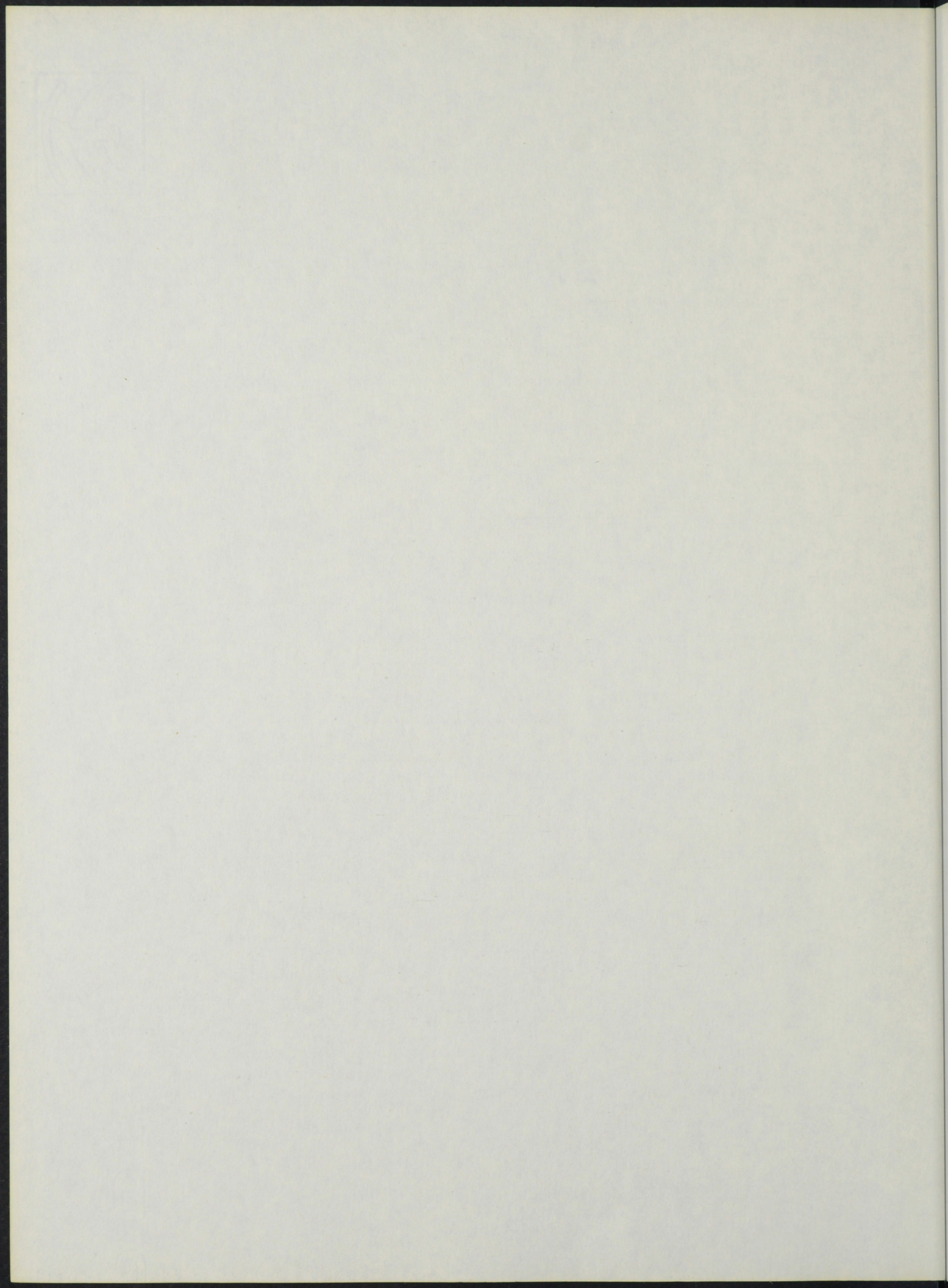
Pierre se penche maintenant sur le présent. Vers l'ouest, à l'horizon confus, des milliers de lumières percent le nuage de brume: c'est Montréal. On danse, on s'amuse dans la grande ville cosmopolite. Ici même, tout près, chez Jeanne on veille bruyamment. Dans la demeure de ses parents, à Outremont, les blues défilent sous les lustres. Et lui, dans la cuisine de la vieille maison de grand-père, seul avec la bonne à tout faire, qui trottine frileusement dans la pièce, il se sent heureux, infiniment. (p. 106)

Culte d'un passé rural disparu ou en train de disparaître, Noël sert aussi à mettre en relief l'absence du bonheur familial.

Le chapitre V de Poussière sur la ville se passe à Noël et chaque élément symbolique de la fête accentue le tragique de l'absence de l'être aimé, puis permet un moment de rencontre pour ce couple désuni (A. LANGEVIN, 1953).

Dans Vous qui passez de Léo-Paul Desrosiers, il y a une scène, moins







importante cependant, qui a beaucoup de similarité avec ce chapitre. La vie conjugale de Romain Heurfiles est menacée de destruction; Noël est l'occasion du rappel d'un autre Noël imprégné de bonheur familial.

En descendant dans la pièce de séjour, Romain avait eu conscience d'un souvenir se levant, se détachant quelque part de sa mémoire; c'était comme en une maison sombre une pièce remplie de lumière. Pour l'éviter, Romain avait saisi un livre et lu gloutonnement....

Son esprit libéré travailla sur le souvenir du matin. Et c'était comme s'approcher à pas furtifs, étouffés, dans le noir, en reprenant son haleine, le long d'un corridor sombre sur lequel s'ouvrait la porte lumineuse interdite; il hésita un bon moment, puis il regarda. Et ce fut au-dedans de lui-même comme un cri et il se couvrit les yeux de ses mains. L'enfant en bleu. De quel repli secret de sa mémoire surgissait intact, cet hallucinant Noël des premières années de son mariage? Oui, il avait plu la veille et l'eau dégoulinait de la toiture enneigée pendant que Romain ornait le sapin de boules de mousse et de papier d'argent. Ce Noël avait été terne lui aussi, venteux, nuageux, avec la même glace sur l'asphalte, la même neige à la surface croûtée, semblable à..... Maintenant Romain ne pouvait plus détacher ses regards. Cet enfant était leur aîné, en pleine lumière, dans ses courtes culottes bleu marine, son chandail de même couleur dont le col roulé lui enveloppait le cou, avec sa courte chevelure blonde drue, et ses yeux noirs; son corps était svelte, bien campé. Il avait six ou sept ans peut-être. Absorbé, silencieux, il jouait avec des cadeaux: grues, locomotives, petits trains aux couleurs vives; il était maintenant à quatre pattes sur le tapis, il se relevait, cambré, et il regardait. Mais qui? Qui venait vers lui?

Cette personne se retourna et regarda Romain en face. Cette vue fut plus douloureuse à Romain que celle de l'enfant. C'était Nicole-la-pathétique, la Nicole jeune maman, qu'il avait si curieusement aimée..... Pourtant où était le bonheur de Romain? Qu'est-ce que Romain avait fait de son bonheur? Et l'enfant en bleu, cette jeune femme et cette scène de Noël persistait devant ses yeux comme une image en quelque sorte classique de la félicité de la terre. (Léo-Paul DESROSIERS, Les angoisses et les tourments, 1959, p. 158.)

Les réflexions sur la commercialisation du temps des fêtes accompagnent les tristes pensées d'Alexandre Chenevert alors qu'il se rend avec sa







femme à l'hôpital (G. ROY, Alexandre Chenevert, 1954, p. 290).

Enfin, dans Délivrez-nous du mal de Claude Jasmin (1962), André tue son ami en l'envoyant défaire l'arbre de Noël sur le balcon dont il a scié une partie; ce dernier tombe et avec lui l'arbre. Hors, les motivations du meurtre sont à la fois la jalousie et le désir de détruire sa propre famille.

Nous avons vu que l'image de la Vierge à l'enfant rappelle à Jean Lévesque son enfance malheureuse à l'orphelinat. Pour les orphelins, Noël est l'expression de ce bonheur familial dont ils sont exclus (1). En rêvant d'un impossible amour pour l'adolescente choyée Luce, Vézine, marqué par son enfance à l'orphelinat, tente de s'inventer une vie familiale; il tente de refaire son enfance. A Noël, il essaie de revoir Luce à la messe de minuit. Vézine est un simple spectateur de ce Noël où les enfants vont visiter la crèche avec leurs mamans.

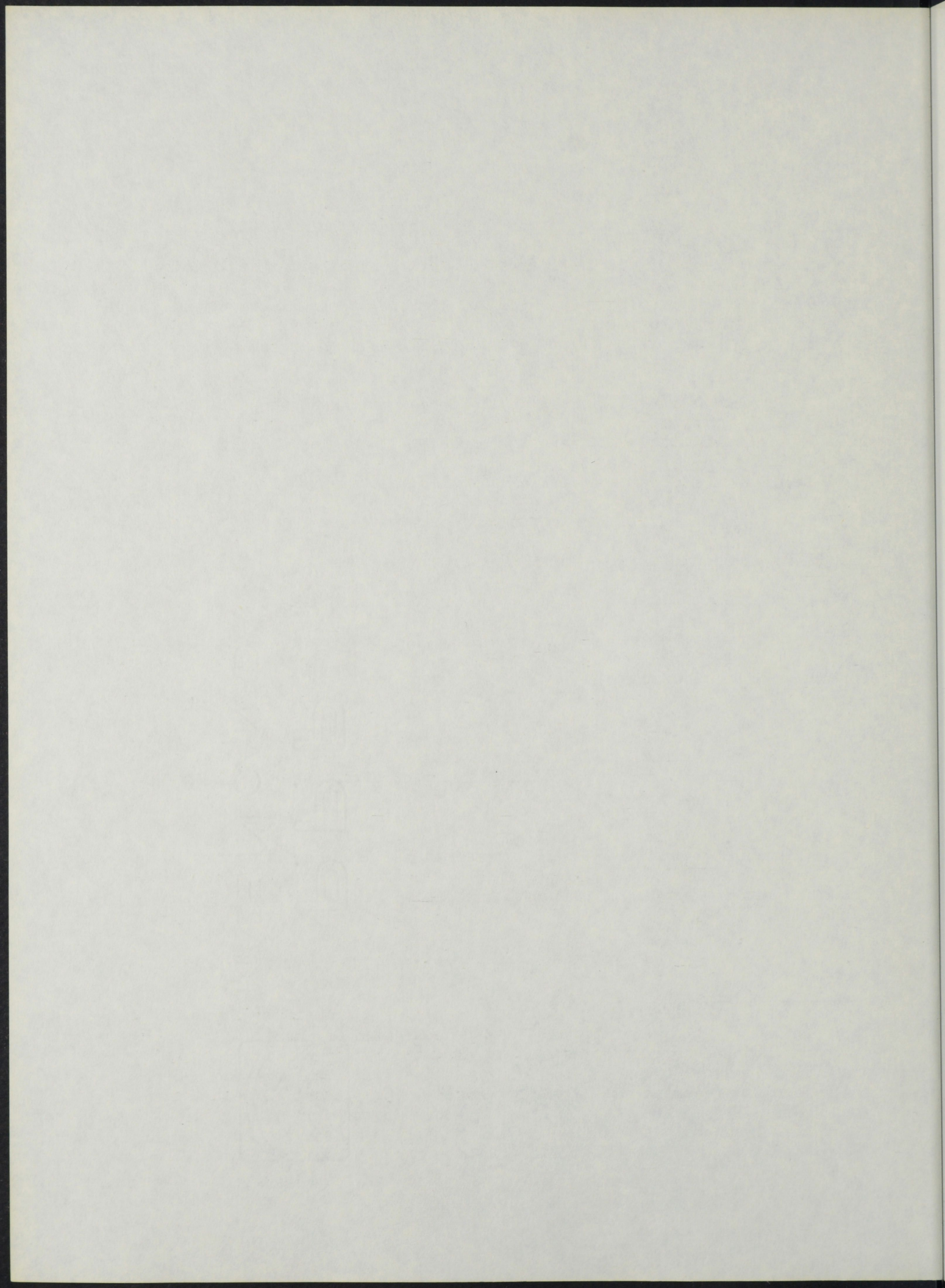
Cette messe de minuit où s'accomplissait l'événement le plus grandiose de l'enfance et son plus pur souvenir allait se graver dans leur mémoire comme l'image d'un coin de paradis. (M. TRUDEL, 1946, pp. 203-209.)

La célébration de Noël à l'orphelinat est l'un des souvenirs les plus atroces de l'enfance de Jean Cherteffe (A. LANGEVIN, Evadé de la nuit, 1951, pp. 16-18).

---

(1) De même dans un article sur Tit-Coq de Gratien Gélinas, J.-C. Godin parle de ce héros qui "se définit essentiellement par sa solitude, sa naissance et son enfance à l'orphelinat". Ce que Tit-Coq désire le plus ardemment est la vie de famille. Hors c'est à Noël que se passe le premier acte alors que Tit-Coq "découvre la vie joyeuse et chaleureuse d'une famille et s'éprend de la jeune Marie-Ange". Voir J.-C. GODIN et L. MAILHOT, Le théâtre québécois, H.M.H. 1971, p. 35.







..... la religieuse, celle qui tous les matins montre aux enfants un bras rongé par une plaie sèche et exalte la grâce du martyr sur la terre, donne le signal du réveil. Jean qui pas une seconde n'a cessé de prévoir sa joie, s'étonne à neuf, comme s'il avait douté de la réalité possible des images qui accéléreraient le rythme de son sang. Il s'abandonne au bonheur qui a éclaté d'un coup, qui imprègne l'air et qui pourrait être saisi à deux mains.

..... Jean ne dépense son plaisir qu'à faibles doses, retenant longtemps son regard sur des ors faux, des fleurs en papier et des lampes nues avant de le saouler devant la crèche, image en relief. L'enfant, et à ses côtés, un père et une mère. Le sourire peint de la Vierge reçoit l'hommage de cent sourires charnels d'enfants vivants qui ouvrent la bouche comme pour avaler un peu de la douceur, du calme, de la beauté de cette femme qui ne ressemble pas à celles qu'ils connaissent, dont ils aimeraient toucher le visage, les mains, la robe.

La naissance sur la paille d'un enfant entre un père et une mère blesse ces enfants sans parents comme l'événement le plus triste qui puisse...

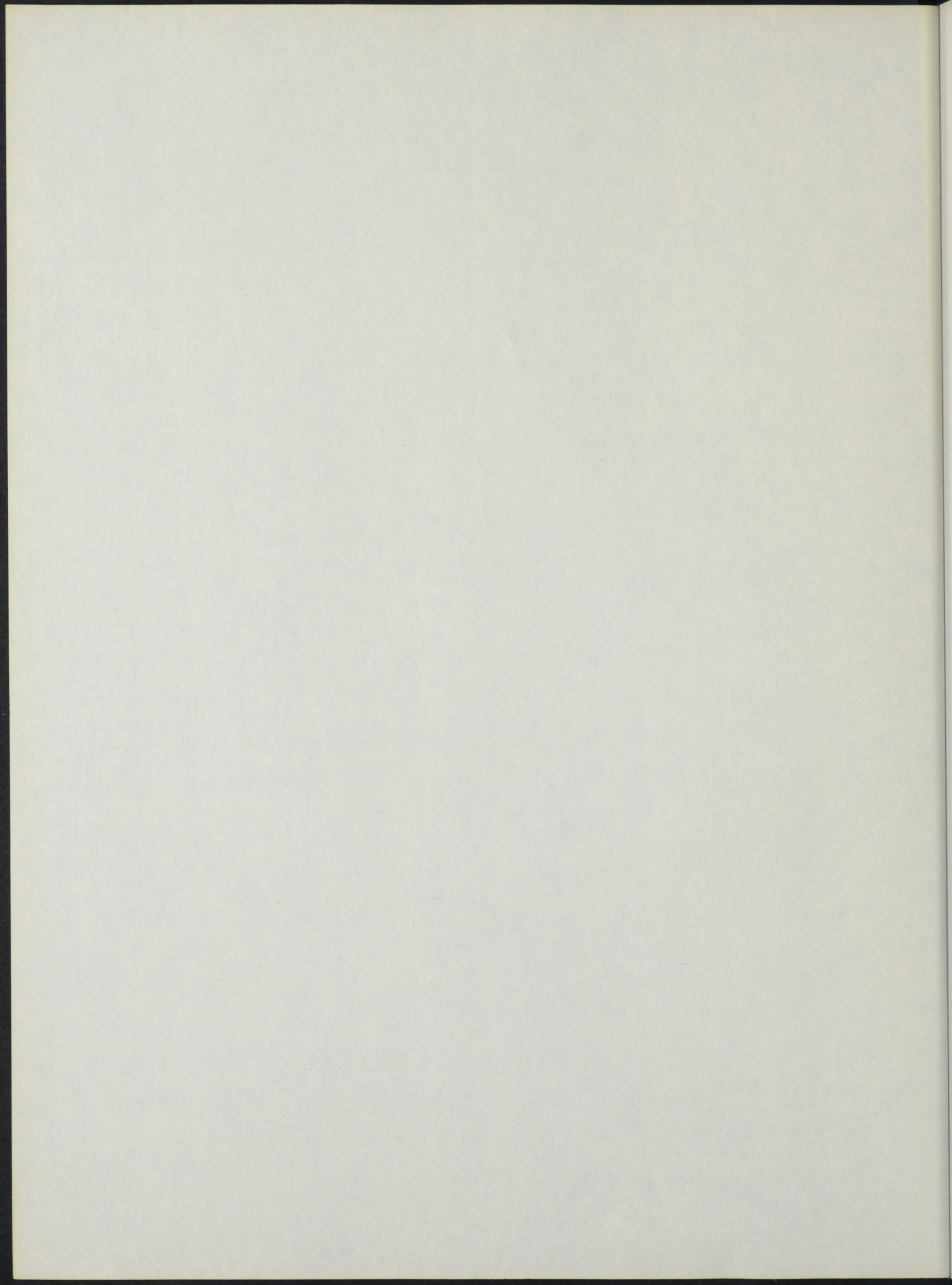
- Que ceux d'entre vous qui ont un père prient Joseph et Marie de le leur conserver, avait dit l'aumonier. (pp. 16-18)

Ces romans évoquent donc Noël pour dire l'absence des valeurs (bonheur familial, valeurs religieuses et passé rural) qui lui sont rattachées. Il y a là sans doute un trait inhérent à cette fête; mais sauf dans le roman de Claude Jasmin, plusieurs de ces textes manifestent également une aspiration à ces valeurs dont on montre la disparition ou l'absence.

Deux romanciers ont fait du symbolisme de Noël, non plus une scène de leur récit mais le noyau de l'oeuvre. Félix-Antoine Savard, La minuit, 1948-49, et Suzanne Paradis, Les hauts cris, 1960.

L'intention religieuse des deux auteurs est mise en évidence par les textes en exergue des différentes parties de ces romans. Dans La minuit, il s'agit d'extraits de l'évangile; dans Les hauts cris, il s'agit de parties de psaumes.







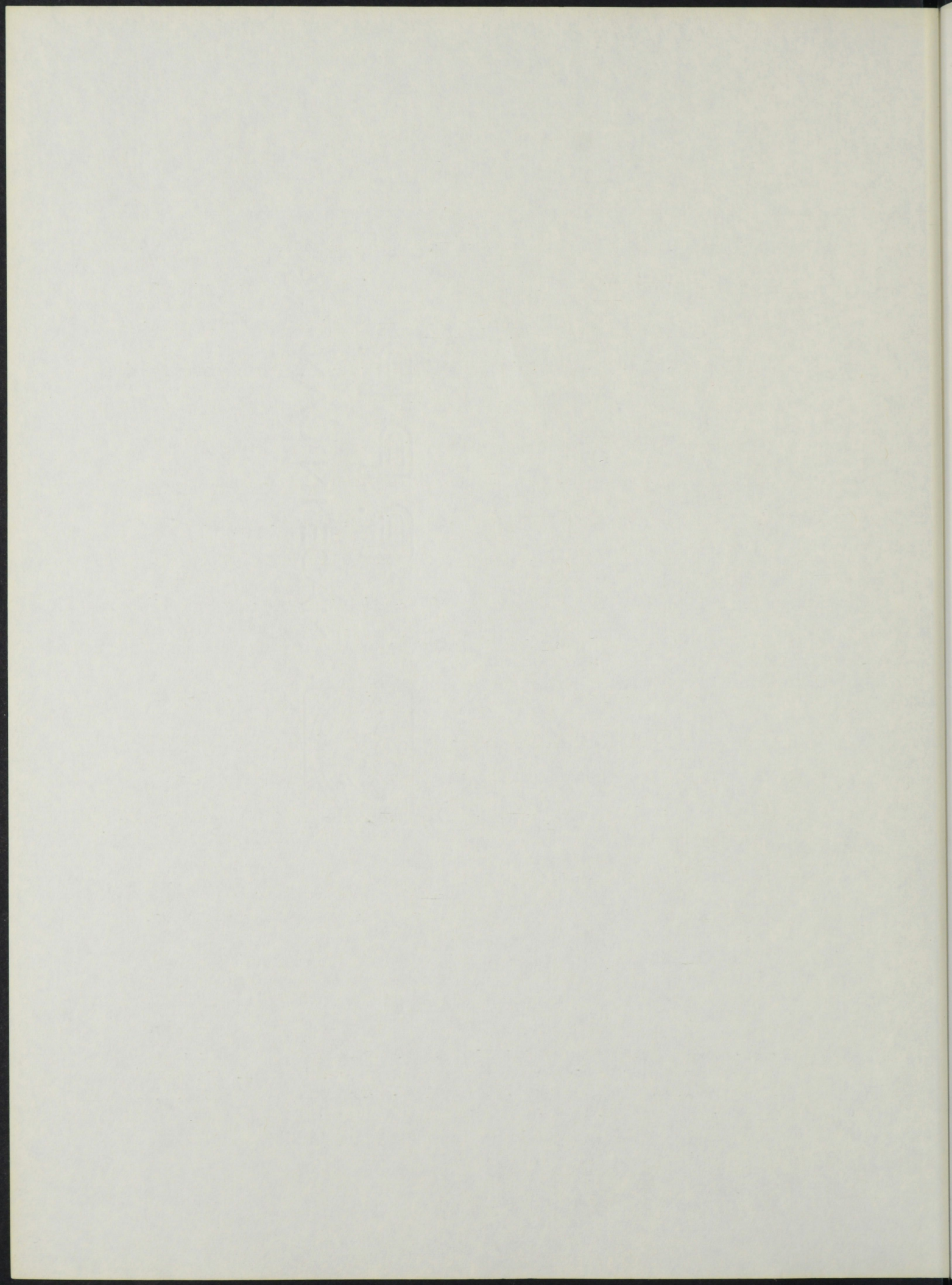
L'auteur de La minuit cite des passages de la tentation de Jésus au désert. Le roman présente une famille vivant dans un petit village pauvre; Geneviève est la mère et la guérisseuse du village; elle soigne ses enfants, les malades et célèbre les beautés de l'univers. Survient Cornaud, l'étranger, qui raconte la richesse des villes et propose aux paysans de s'unir pour demander justice et le partage des richesses. Geneviève laisse s'exprimer ses sentiments de révolte. Quand son mari revient de la forêt pour le temps des fêtes, il est gravement malade; il meurt à Noël. Sa mort prend une dimension religieuse puisqu'il est identifié au Christ dans le texte. De plus, dans le cadre du récit, sa mort apparaît comme une punition pour ce qui s'est passé au village. Ce roman est donc l'une des nombreuses variantes de l'idéologie qui préconisait notre mission spirituelle et rejetait la richesse matérielle. On peut s'étonner cependant que la fête de Noël, fête de la naissance, devienne dans ce livre une occasion de mort.

Les hauts cris est un roman plus difficile à interpréter. Citons les trois passages de la bible, mis par l'auteur au début des trois parties:

- 1) Vous avez agrandi la nation et vous n'avez pas augmenté sa joie. Car un enfant nous est né et un Fils nous a été donné. (Isaï)
- 2) C'est une herbe qui passe un matin: elle fleurit à l'aube, puis elle se fane: le soir elle est fauchée et se dessèche. (Psaume 89)
- 3) J'ai fait un pacte avec ceux que j'ai choisis; j'ai juré à David, mon serviteur, que je conserverais éternellement sa race. (Psaume 88)

Dans ce roman où l'art a une signification religieuse, il semble y avoir un conflit entre l'art et la vie qui se nourrissent l'un de l'autre et se détruisent mutuellement. Le thème de l'enfant-sauveur et le symbo-







lisme de Noël y sont importants.

L'enfant Damien sculptait des personnages de Noël lorsque l'artiste Doris le vit à l'orphelinat. Elle l'adopte et l'initie à l'art tout en essayant de le garder loin de la vie: elle lui dit qu'il est stérile et accepte son mariage avec Marie-Andrée à condition qu'il ne fasse que la peindre. Doris quitte Damien lorsque Marie-Andrée attend un enfant: David. Cet enfant naît et meurt. Marie-Andrée est malade; c'est à Noël qu'elle fête sa guérison. Elle adopte l'enfant de sa soeur, lui aussi nommé David. Le jour où le père vient reprendre son enfant, Marie-Andrée perd la raison. Damien vit à la montagne, comme un ermite. Un jour qu'il est affamé et malade, c'est un enfant qui le sauve et lui apporte à manger. Damien lui enseigne à sculpter les personnages de la crèche.

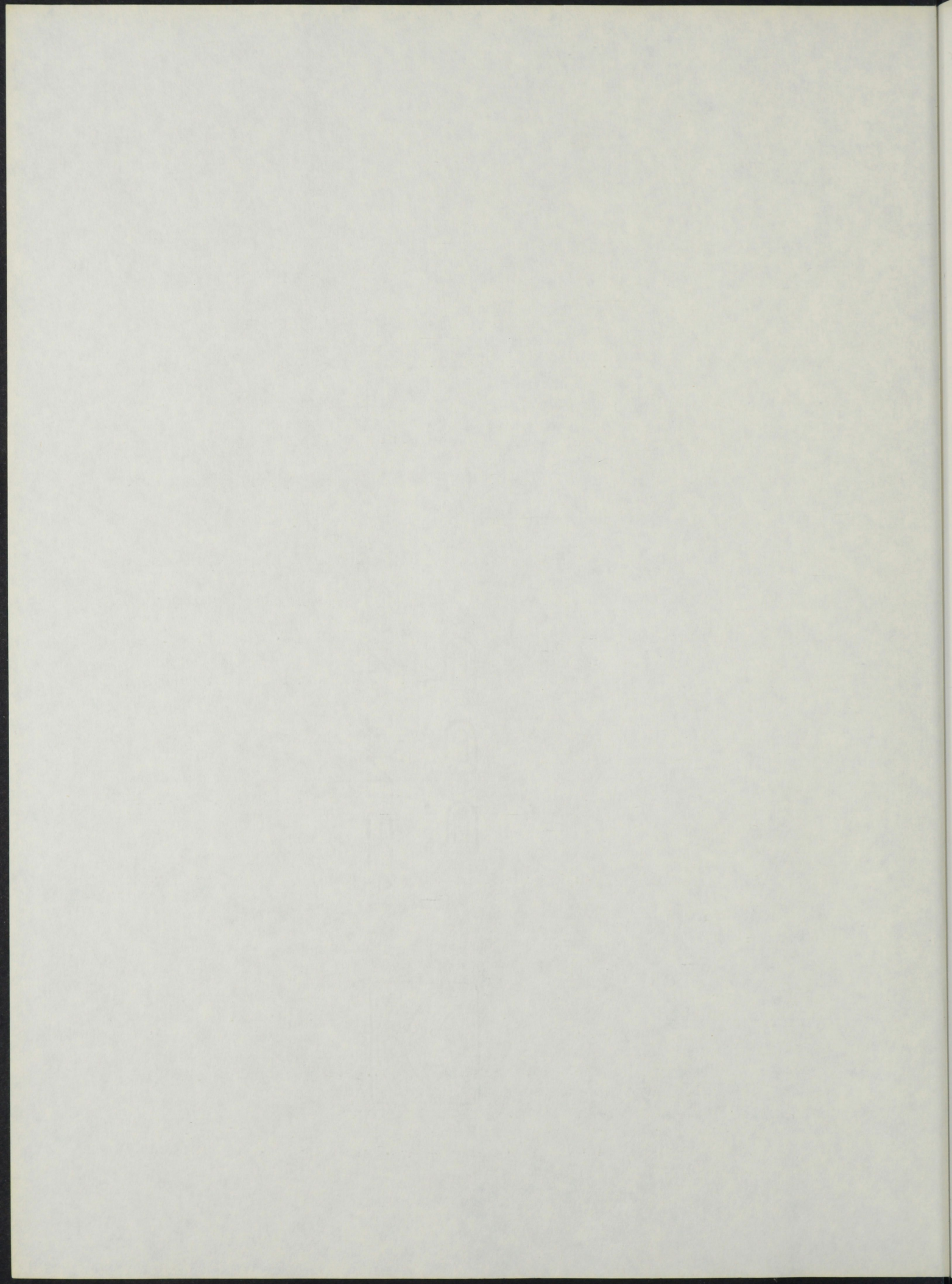
Un roman poétique peut certes conduire à différentes interprétations. Comme dans le roman précédent, la naissance est ici rapprochée de la mort (1). Il y a également un certain dualisme, conflit entre vie et art, mais ce dualisme n'est pas proposé comme modèle: il est problématique.

Le message spirituel est centré sur le mythe de l'enfant-sauveur: l'enfant meurt et renaît (1).

---

(1) L'enfant-mort est un thème important de nos romans et nous l'avons étudié ailleurs. Notons que dans ces deux romans de Noël, l'enfant-Dieu naît et meurt presque aussitôt. C'est aussi le cas dans Le jour est noir de Marie-Claire Blais (1962).







## II

Un type de socialisation orienté vers le spirituel

Certains romans canadiens-français sont des versions romancées et souvent critiques de cette idéologie qui valorisait le monde spirituel au détriment du monde matériel, ce dernier inaccessible et entouré d'interdits, alors que le premier était voulu par la Providence. La soumission à son destin (fatalisme) et l'orientation vers un monde spirituel sont des attitudes transmises par la culture, en accord avec cette vision du monde. Certains traits de la religion traditionnelle décrite par les romanciers apparaissent propres à engendrer ces attitudes. Si les romanciers nous laissent entrevoir les sources lointaines, apprises dans l'enfance, du comportement de leurs héros, ils donnent accès du même coup à l'aspect vécu des univers religieux.

A - Nos actes nous échappent

Louis Hémon, dans Maria Chapdelaine, a créé une famille canadienne-française, après avoir vécu au Québec et observé la culture un peu comme un ethnologue en pays étranger. Hors, le passage suivant est extrêmement révélateur:

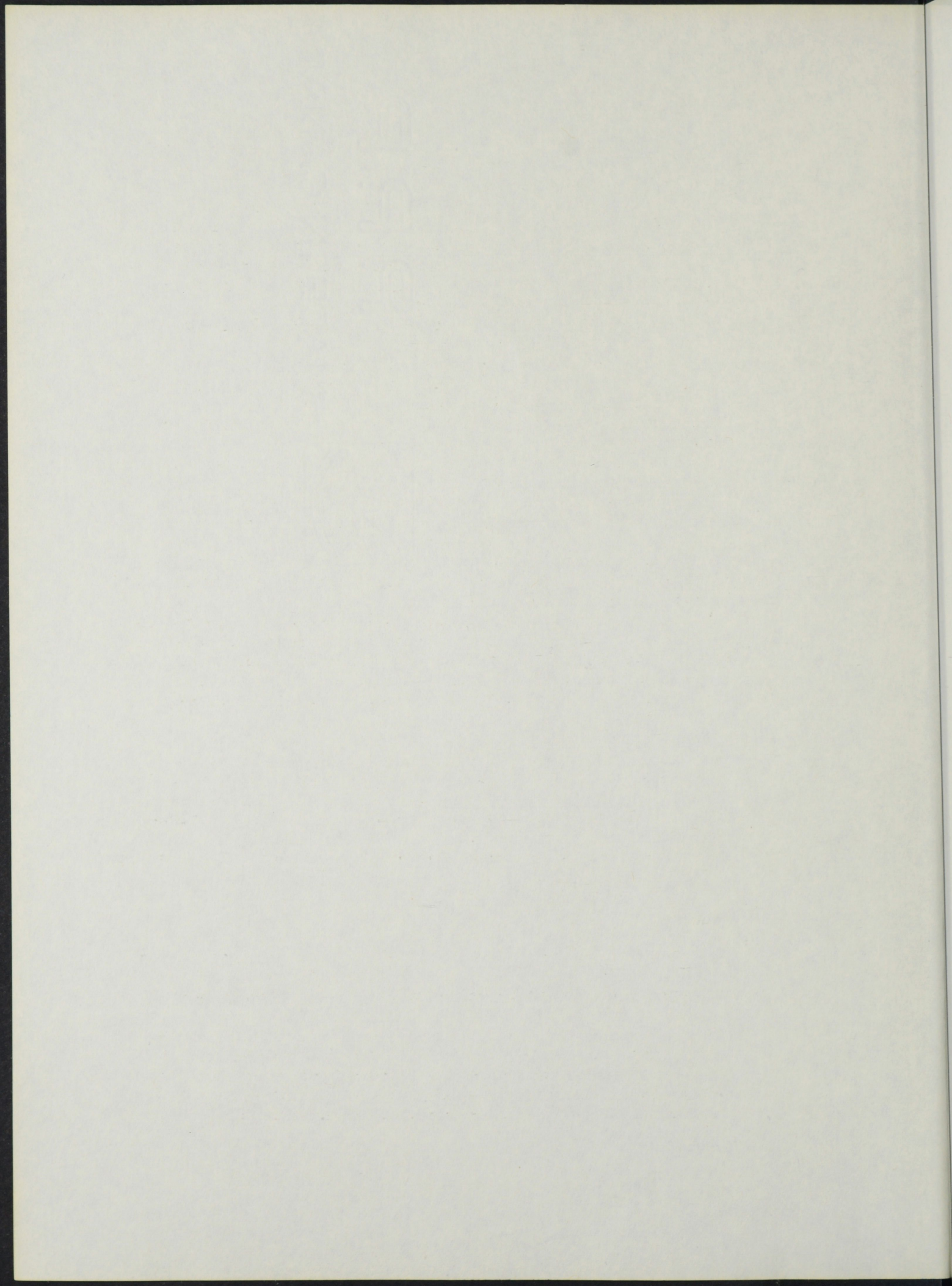
Ce fut la mère Chapdelaine qui répondit:

- Alma-Rose n'a pas été trop haïssable; mais Téléspore m'a donné du tourment. Ce n'est pas qu'il fasse bien du mal; mais les choses qu'il dit! On dirait que cet enfant-là n'a pas tout son génie.

Téléspore s'affairait avec l'attelage du chien et prétendait ne pas entendre.

Les errements du jeune Téléspore constituaient le seul drame domestique que connut la maison. Pour s'expliquer à elle-même et pour lui faire comprendre à lui ses péchés







perpétuels, la mère Chapdelaine s'était façonnée une sorte de polythéisme compliqué, tout un monde surnaturel où des génies néfastes ou bienveillants le poussaient tour à tour à la faute ou au repentir. L'enfant avait fini par ne se considérer lui-même que comme un simple champ clos où des démons assurément malins et des anges bons mais un peu simples se livraient sans fin un combat inégal.

Devant le pot de confiture vide il murmurait d'un air sombre:

- C'est le démon de la gourmandise qui m'a tenté.

Rentrant d'une escapade avec des vêtements déchirés et salis, il expliquait, sans attendre des reproches:

- Le démon de la désobéissance m'a fait ça. C'est lui certain!

Et presque aussitôt il affirmait son indignation et ses bonnes intentions.

- Mais il ne faut pas qu'il revienne, eh, "sa" mère! Il ne faut pas qu'il revienne ce méchant démon. Je prendrai le fusil à "son" père et je le tuerai...

- On ne tue pas les démons avec un fusil, prononçait la mère Chapdelaine. Quand tu sens la tentation qui vient, prend ton chapelet et dis des prières.

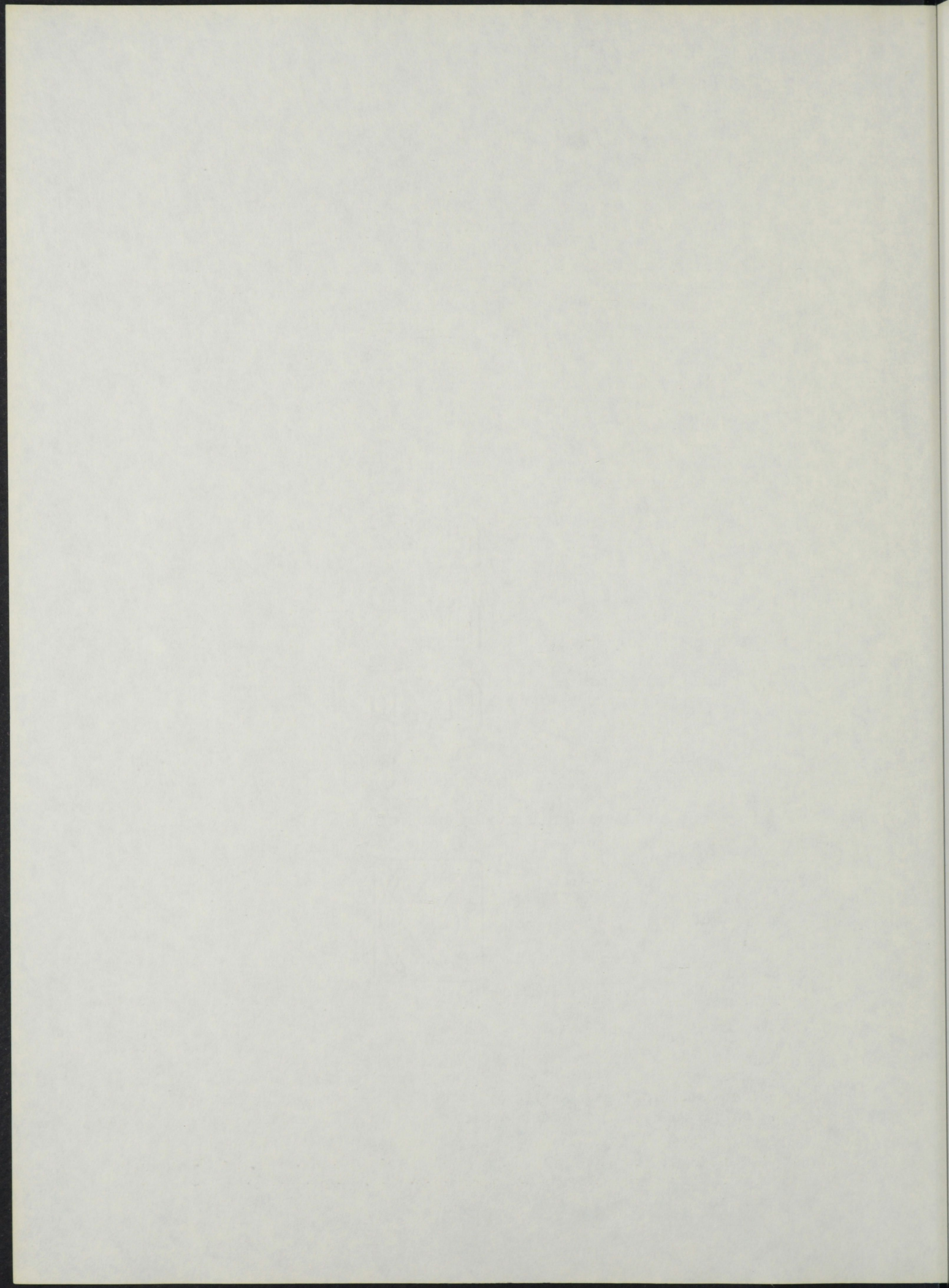
Télesphore n'osait répondre; mais il secouait la tête d'un air de doute. Le fusil lui paraissait à la fois plus plaisant et plus sûr et il rêvait d'un combat héroïque, d'une longue tuerie dont il sortirait parfait et pur, délivré à jamais des embûches du Malin. (1924, éd. scolaire Fides, 1968, p. 34.)

Ce texte dépasse le simple humour pour illustrer une conception du péché en même temps qu'une technique d'éducation qui laisse peu de place à l'autonomie. Le jeune Télesphore n'est pas unique dans notre littérature. Le désir interdit fait naître l'image du démon.

Ainsi Ovide Plouffe, devant la poitrine et les épaules nues de son amie Rita, est d'abord attiré puis il repousse la "vision démoniaque".

Ovide se mit à grelotter de tous ses membres. Ses yeux embués créaient des spectres aux dents pourries qui ricanaient dans les failles du mur, se préparaient à le saisir pour l'entraîner en enfer et le plonger dans la







mare d'huile bouillante des luxurieux. Il ne pouvait s'enfuir, ses jambes se dérobaient sous lui, comme en rêve, quand il était poursuivi. Langoureuse et suppliante, Rita Toulouse revenait à la charge:

- Voyons Ovide, soyez chic. Un bec, encore, juste un! Il se sentit soudain envahi par l'intransigeance d'un Savonarole, comme si un châtement contre le péché qu'il venait de commettre eut pu transformer les spectres grimaçants du mur en des anges souriants de miséricorde.  
- Habillez-vous, petit démon! glapit-il. (p. 315)

De même l'adolescent du roman de Ringuet, Le poids du jour, dont le père s'est suicidé, se sent coupable de cette mort qu'il a souhaitée. Le démon est l'intermédiaire qui a réalisé l'acte c'est-à-dire une cause qui est indépendante de la volonté du personnage.

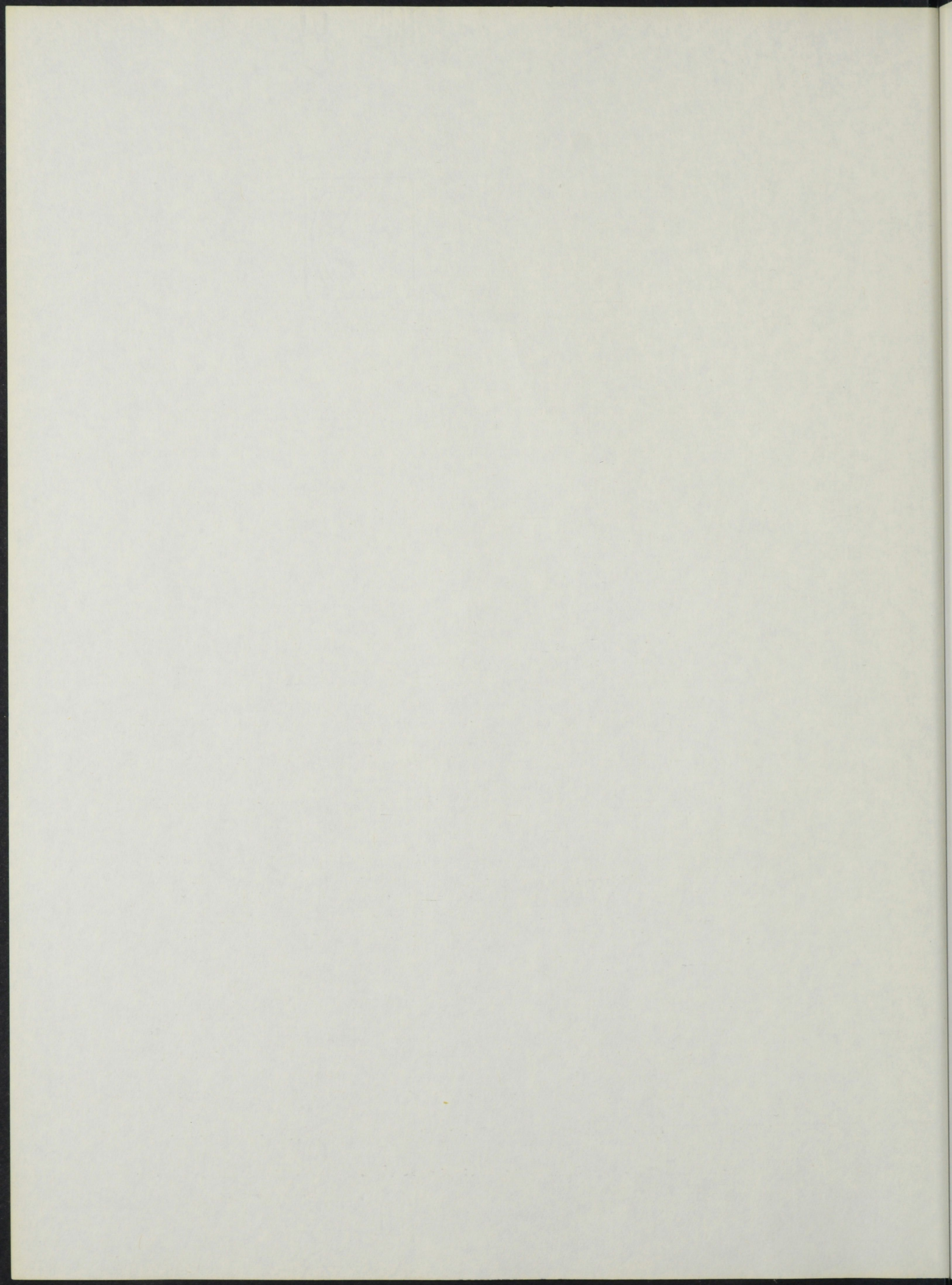
Ce n'était pas du chagrin que ressentait Michel: la mort d'un voisin ne lui eut pas été moins douloureuse. Et cela déjà lui paraissait honteux: "Père et mère, honoreras, afin de vivre longuement". Pourtant, et quoi qu'il fit, il se sentait incapable de regretter cet homme qui, lui semblait-il, n'avait été son père que nourricier. Mais chaque fois qu'il y pensait, lui revenait comme en un haut-le-coeur le souvenir de cette scène effroyable où, il s'en accusait avec épouvante, il avait si violemment désiré, voulu sa mort, et une mort aussi cruelle que celle-là. C'est cette mémoire qui terrifiait le fils. Le sort, le Démon plutôt, qui guette les hommes et connaît au passage leurs désirs criminels les plus secrets, avait entendu son appel maléfique. C'est le bras mauvais de sa haine filiale qui avait poussé son père sous les roues et cela férocement, lentement, suivant son vœu, assez lentement pour qu'il se sentit mourir. (RINGUET, Le poids du jour, 1949, p. 46.)

Les deux textes cités plus haut (1) révèlent des structures du comportement analogues à celles de l'enfant décrit par Louis Hémon. Interdits associés au démon, fatalisme de ses actes, peur du châtement. Ces textes

---

(1) Voir aussi la présence du chat, symbole du démon et de la femme dans Le Torrent d'Anne Hébert, au moment où le héros perd conscience de ses actes.







ne réfèrent cependant pas à la mise en place de ces structures, comme le fait le texte de Louis Hémon.

Le roman d'Yves Thériault, Cul-de-sac, traduit le vertige et l'impuissance d'un homme dont la vie n'est qu'une lente chute vers la mort. Tombé dans une crevasse où sa jambe blessée l'immobilise, entre les attaques d'un oiseau de proie qui le dévore vivant, Victor Debreux se remémore son enfance avec aigreur. Citons ce passage sur la liberté:

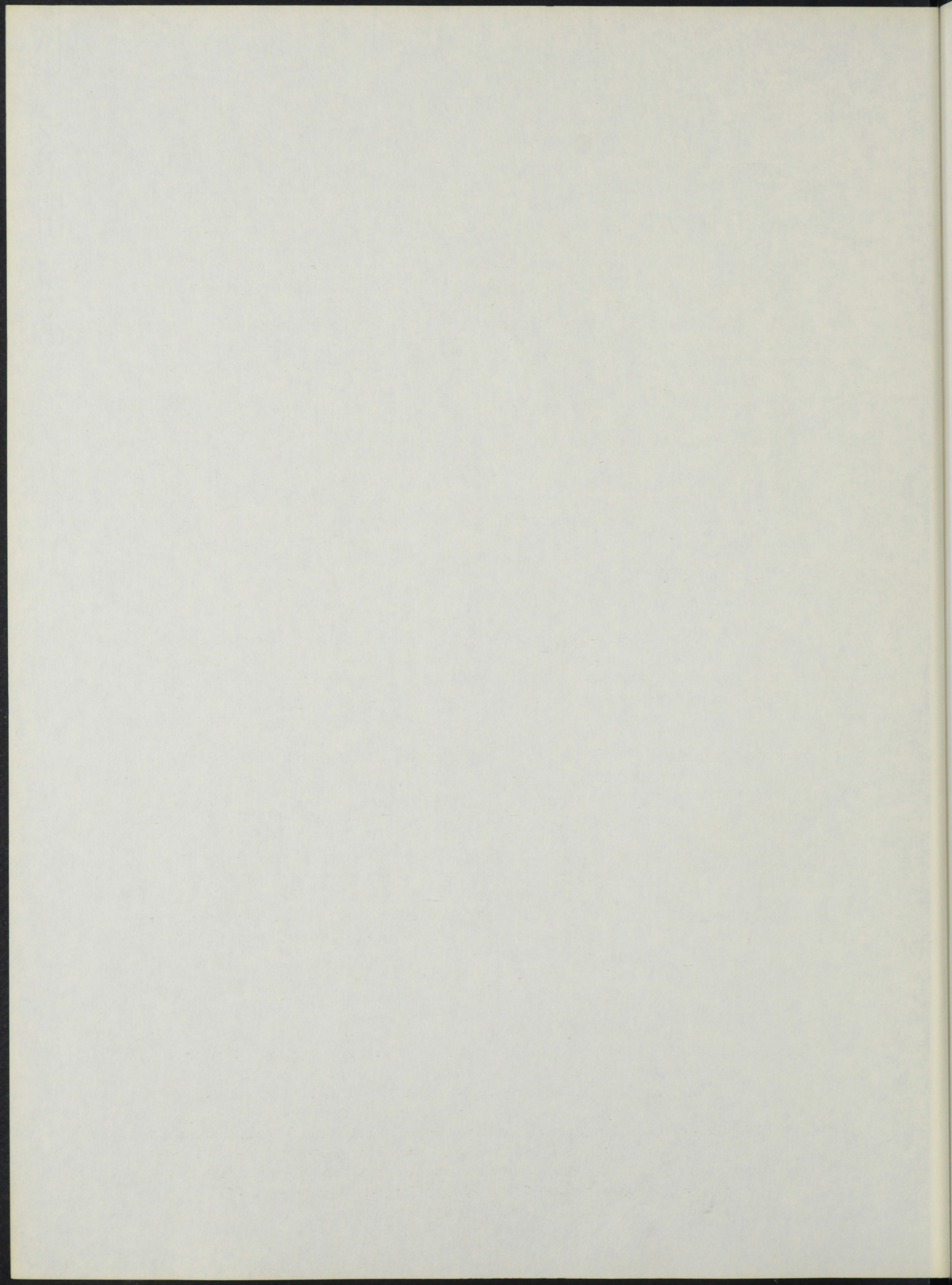
Si j'avais parlé de liberté à mon père et à ma mère, ils eussent compris, dans le contexte de leur langage à eux, la liberté de faire le mal. Or il y avait pour eux deux sortes d'actes, les actes purs, les actes impurs...  
(1961, éd. 1968, p. 28.)

Quant au combat entre ange et démon, il est reporté dans le symbolisme entier du livre, avec cet oiseau noir qui transmet avec une intensité hallucinante le sentiment d'une mort prochaine. Hors, cet oiseau, il semble inspiré de l'image d'un livre d'enfants, image qui correspond assez bien au monde psychologique du jeune Téléphore de Louis Hémon ou du Michel de Ringuet.

Mourir? Je battis de mon seul bras désormais valide, comme pour me défendre. Je revoyais la scène des livres d'enfants, l'Ange Noir voletant au-dessus de ma couche, le démon tentant de franchir les murailles protectrices érigées par mon Ange Gardien (supposément) blanc par voie de déduction logique.  
(Cul-de-sac, p. 31.)

Le sentiment d'être la proie d'un monde du bien et d'un monde du mal en lutte l'un contre l'autre est fortement exprimé par ce rêve qui hante les nuits du héros des Demi-civilisés de Jean-Charles Harvey. Cet enfant de douze ans à qui une vieille femme a prédit une vocation religieuse (souhaitée par sa mère) se rebelle inconsciemment contre ce destin peu en accord avec une







sensualité qui s'éveille.

Certains soirs, pendant mon sommeil, mille fantômes peuplaient mon imagination et prenaient les apparences de la réalité. De grandes processions, bannières en tête, en longues files de chantres et d'enfants de chœur, marchaient au rythme des psaumes, précédant un immense ostensor d'or tenu par un prêtre tout jeune. Ce prêtre finissait par s'identifier avec moi-même, et je sentais, si lourd, si lourd, le fardeau que je portais, que je craignais de le lâcher dans la poussière du chemin. A mesure que j'avancais, la tentation devenait plus forte, plus impérieuse. Alors paraissait près de moi le sourire du père Maxime: "Mais, jette le donc par terre, imbécile!" Mes mains s'ouvraient et, tout à coup les enfants de chœur en surplis blanc se changeaient en démons à surplis rouges. Les chantres se mettaient à danser une ronde infernale, à hurler des imprécations sacrilèges. Un diable, plus grand que tous les autres, s'emparait de l'ostensor et le jetait au loin avec un éclat de rire. Je m'éveillais en poussant un cri de terreur. Ma mère tirée de son sommeil, me demandait si j'étais souffrant. Elle ne sut jamais la cause de cette frayeur nocturne.

Ces faits sont sans importance dans la vie d'un homme. Dans la vie d'un enfant c'est autre chose. L'être vierge agrandit démesurément toutes les idées, toutes les émotions, toutes les sensations...(J.-C. HARVEY, Les demi-civilisés, 1934, p. 15.)

Enfin, Pierre Baillargeon fait une analyse pénétrante et pleine d'humour de cette forme traditionnelle d'éducation religieuse et de l'absence de la liberté qui l'accompagne.

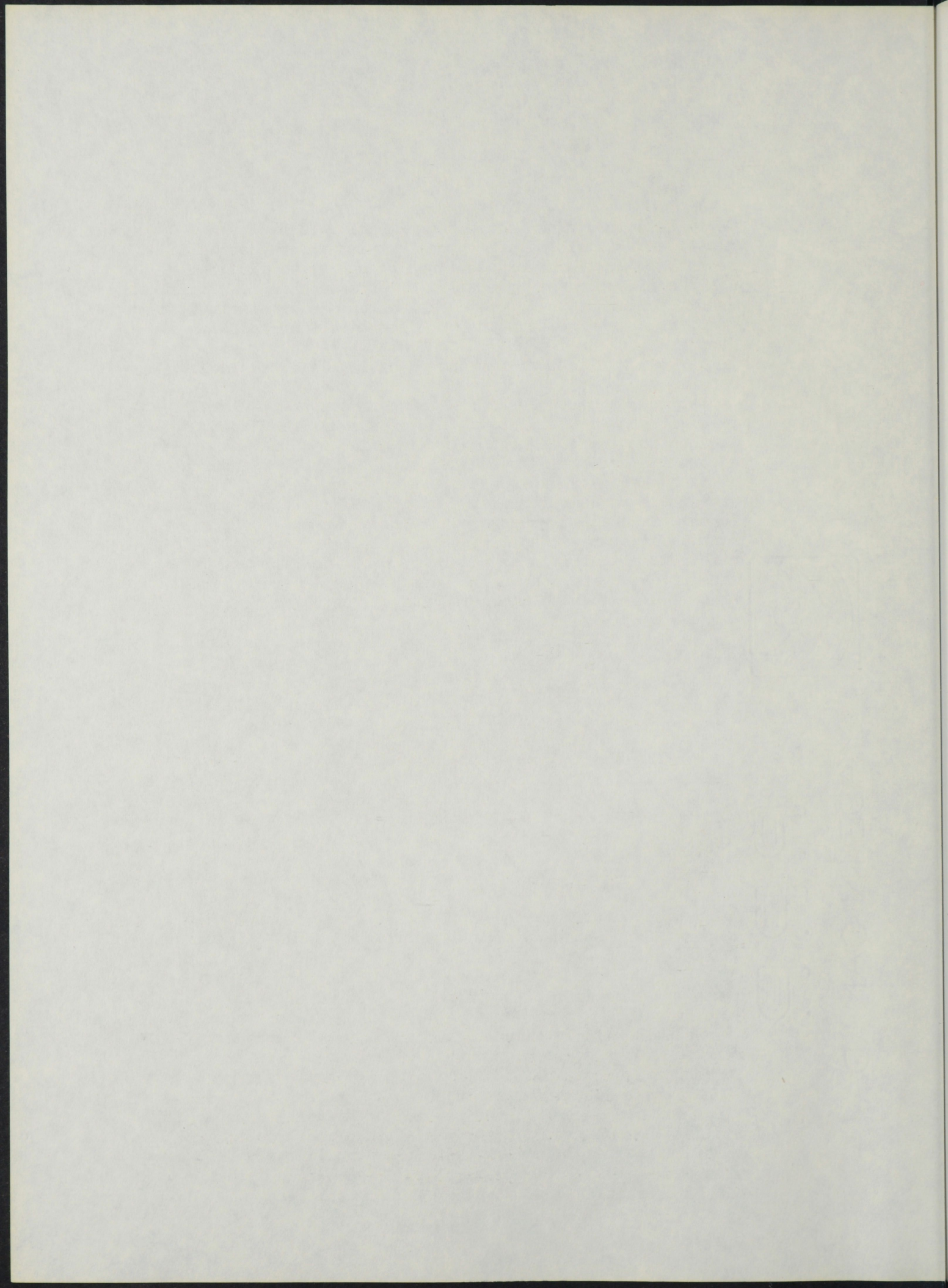
Au curé, avec qui Claude Perrin converse et à qui il déclare ne pas s'être confessé depuis trente ans, celui-ci réplique:

- Vous avez dû être mal dirigé.
- Mal formé plutôt. Dès que j'eus sept ans, on me défendit l'usage de ma raison. On me défendit de me tromper.
- Comment ça?
- On considérait la raison comme une source d'erreurs. On la remplaçait par des commandements. Il ne s'agissait plus d'observer, mais d'obéir.

Le curé s'appuie sur le chambranle, croise ses bras.

Et moi d'ajouter: "C'est une longue histoire d'enseignement inadapté à l'enfant. On s'adressait non pas à celui qu'il était, mais à celui qu'il devait être et qu'il ne serait peut-être pas. Tous les jours, à ce qu'il me semblait, mon devoir d'état entraînait en conflit avec celui de mon être..."







- Aujourd'hui, interrompt le curé, les méthodes ne sont plus ce qu'elles étaient.

- N'enseigne-t-on pas encore que faire volontiers une chose est suivre son penchant et, partant manquer de volonté, vouloir étant obéir plutôt que d'agir à son gré. Tout ce que je voulais, selon mes maîtres, je ne le voulais pas vraiment: on ne veut pas le mal; on succombe à la tentation. Heureusement il y avait le diable!

- Vous blasphémez!

- Le diable était l'excuse de ma mauvaise conscience. Grâce à lui, je me sentais plus faible, de guerre las, vaincu.

- Vaincu surtout.

- J'ai usé mes forces à me contrarier.

- Ainsi vous avez pu amasser beaucoup de mérite.

- Je n'ai pas eu cette avarice.

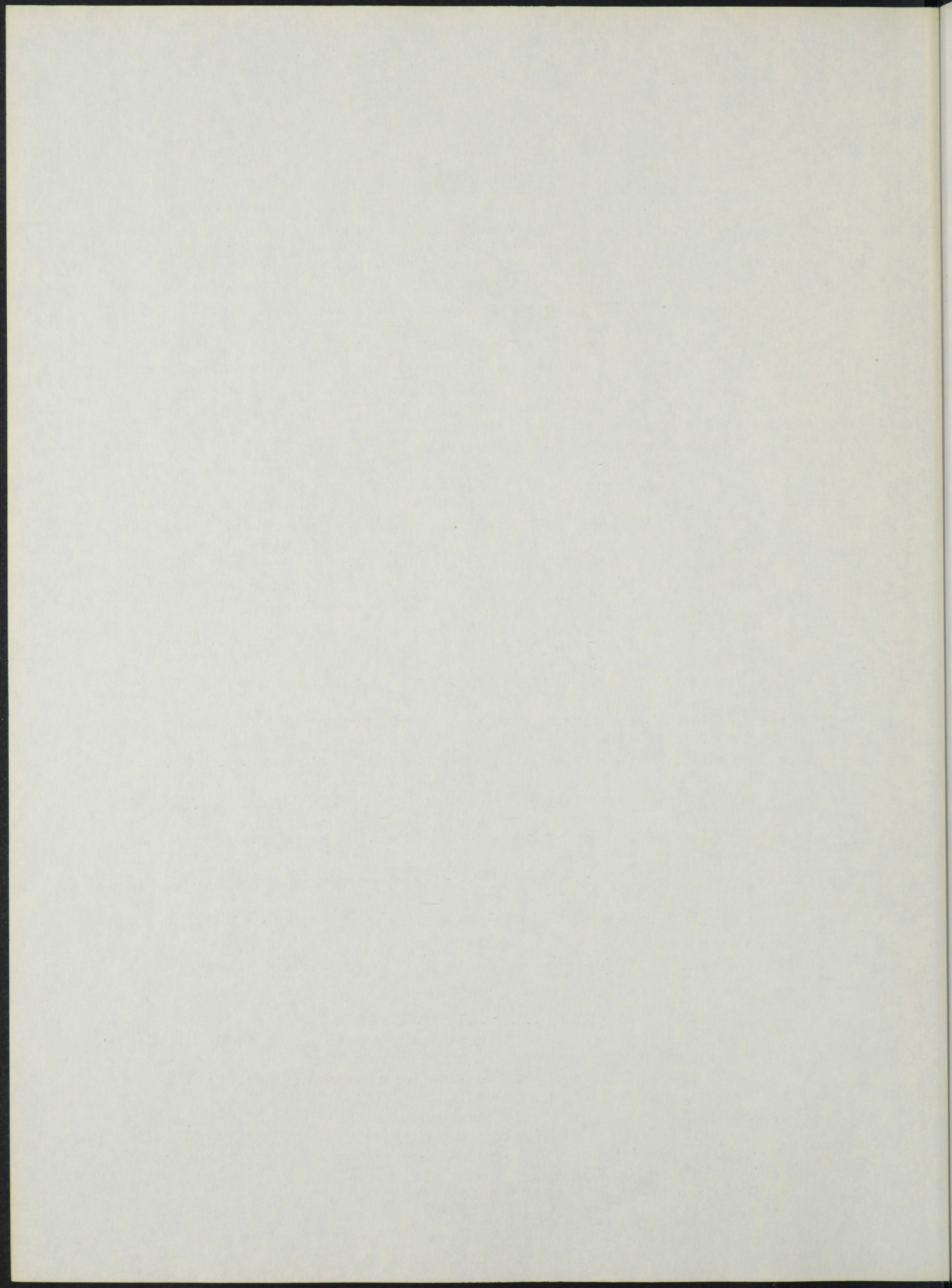
- Cette avarice? Quelle avarice y voyez-vous?

- Pour renoncer à toutes choses, on croit amasser beaucoup. Mais premièrement, il faudrait renoncer à la passion d'amasser. Le Christ, en chassant les vendeurs du temple, en a voulu chasser à la fois toutes sortes de trafics, et le plus subtil de tous, qui consiste à troquer le bonheur terrestre contre le bonheur céleste... (P. BAILLARGEON, Les médisances de Claude Perrin, 1945, p. 51.)

On trouverait des variantes profanes de comportements vis-à-vis l'enfant susceptible d'engendrer une vision du monde fataliste. Le souvenir de ce héros de Jean Filiatrault en constitue un exemple, mais notons qu'il s'entremêle à la culpabilité de n'avoir pas suivi la vocation pour laquelle le curé lui payait ses études: le collégien de douze ans rêvait d'avoir un habit neuf "aussi beau que celui de Claude, le fils du ministre". Son père, chômeur, lui soutire l'argent épargné à cette fin, sous prétexte d'acheter l'habit..

Il pensa à nouveau à ce beau costume bleu qu'il n'a jamais porté, à la peine que son père a dû ressentir en lui extorquant sa petite épargne. Était-il parfaitement conscient que cette épreuve fût la première de sa vie d'homme, qu'il en est resté blessé? Aujourd'hui elle ne retient pas une grande place dans sa mémoire, mais il soupçonne quand même qu'elle a joué un rôle important dans sa vie. Maintenant qu'il lui est possible d'analyser cet événement avec recul, il lui semble bien que jamais plus après cela, il ne fût







capable de ténacité. Voilà bien ce qui expliquerait sa réaction habituelle: celle de n'en pas avoir, de s'abandonner au hasard, de ne jamais choisir ce qui paraît le plus avantageux, de craindre que le destin en décide autrement. Il ne croit plus à la liberté: tout est fixé à l'avance de ce qui doit arriver. La preuve en a été faite naguère. A douze ans, il était certain de porter très bientôt un habit neuf. Sur quoi reposait cette certitude? (J. FILIATRAULT, Le refuge impossible, 1957, p. 132.)

Dans ce texte, comme dans Le poids de Dieu de Gilles Marcotte (1962, p. 112), l'absence de choix dans le domaine religieux est implicitement liée à la situation économique de la famille.

D'ailleurs, l'absence de choix vis-à-vis de son destin se manifeste particulièrement bien lorsqu'il s'agit du choix d'un métier (1). (RINGUET, Le poids du jour, 1949, p. 41). Décisions arbitraires des parents entre eux, fréquentes prédictions sur l'avenir de l'enfant, ses succès, ses échecs, malédictions, attribution d'un surnom qui souligne un défaut physique, tels sont les mécanismes qui font naître eux-aussi le fatalisme. Le héros de roman qui rejette le destin qu'on lui a imposé, rejette du même coup son enfance (RINGUET, Le poids du jour, 1949; L.-P. DESROSIERS, Les angoisses et les tourments, 1959, voir les trois tomes de ce roman), tue sa mère (A. HEBERT, Le Torrent, 1950), sa grand-mère (R. de ROQUEBRUNE, Les dames Le Marchand, 1925). Rejeter la vocation religieuse étant particulièrement difficile, ce sujet cristallisera les revendications de liberté.

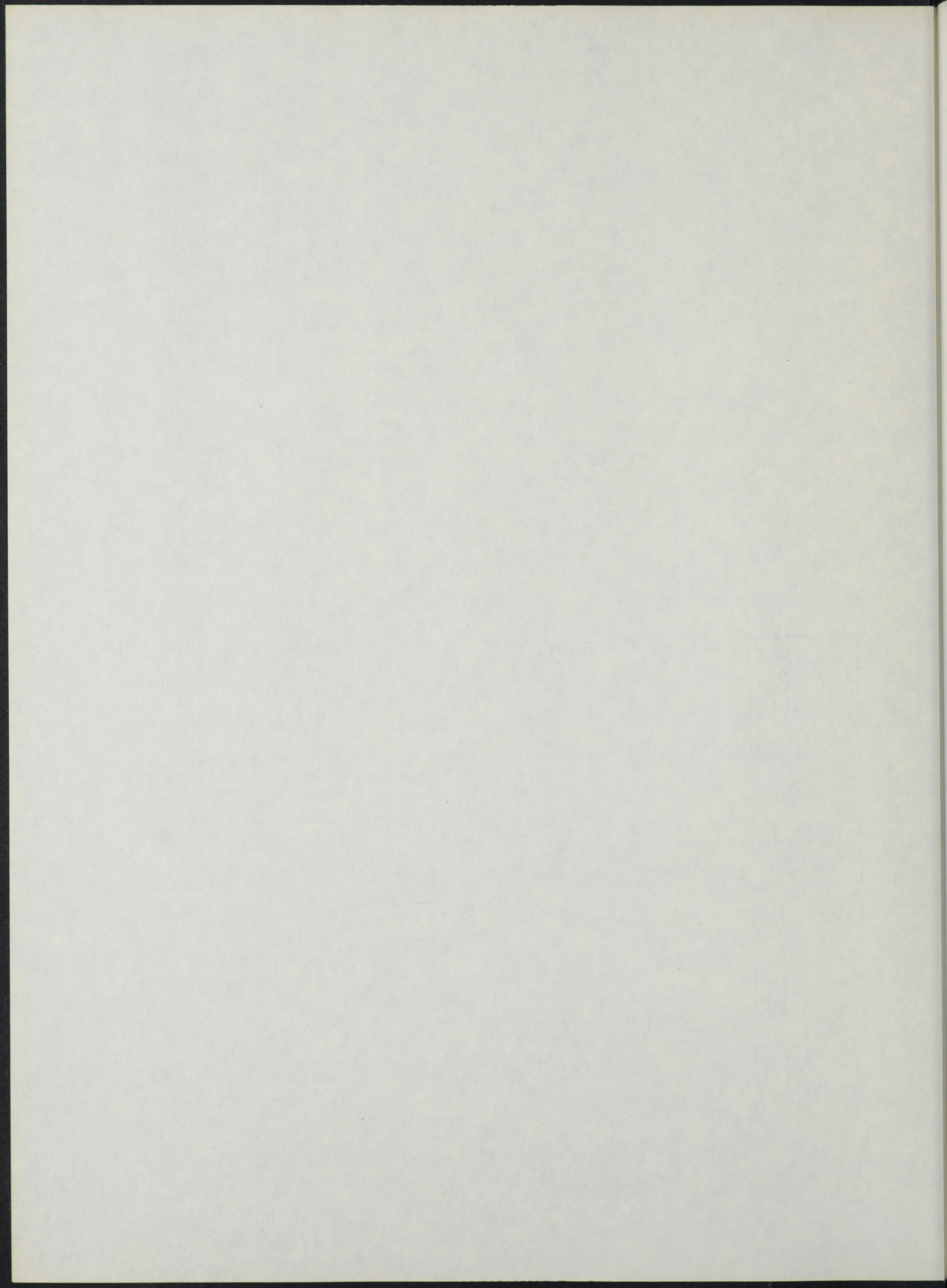
#### B - La peur dans l'apprentissage de la religion

Dans les textes cités plus haut, les actes apparaissent comme une

---

(1) Voir le lien de cette attitude des parents avec la structure de la famille rurale. H. MINER.







obéissance à des normes codifiées et réparties entre un monde du bien et un monde du mal. La peur imprègne cet univers dualiste, peur du diable, peur de Dieu, peur de ses représentants, parents ou prêtres, peur de soi-même et du monde.

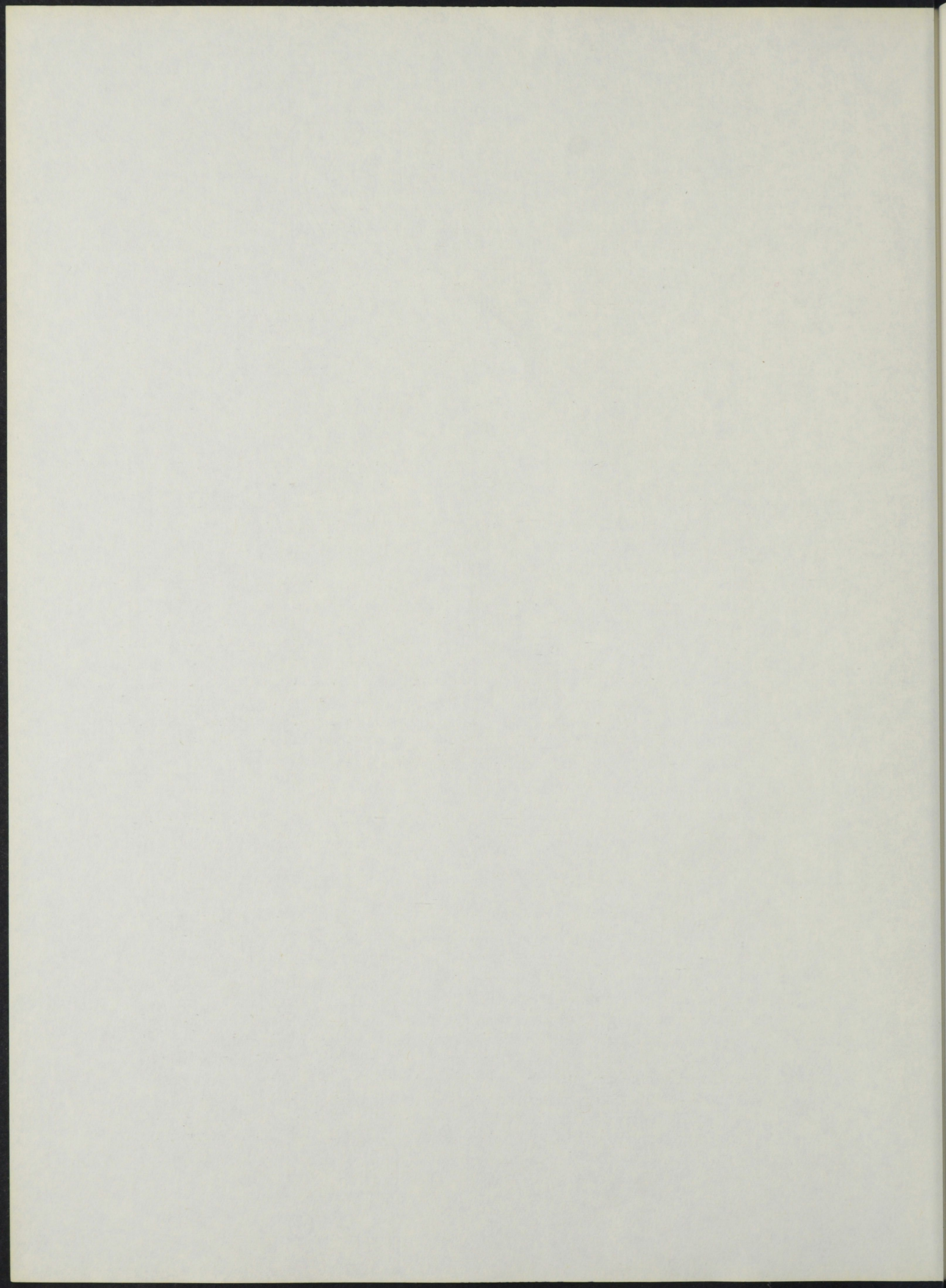
A six ans, Claude était livré aux robes noires. Ces robes noires, religieux-prêtres, qui durant toutes ses études n'ont cessé de tourbillonner autour de lui, l'étourdissant de conseils qu'il ne pouvait pas suivre, de remontrances qui l'enfonçaient plus avant dans la peur du monde et le dégoût de lui-même. Tout leur était soumis; ils détenaient la balance du bien et du mal. Un jour son père avait voulu s'en prendre à un frère qui avait fait preuve de brutalité à son endroit. Pour la première fois, Claude avait entendu sa mère élever la voix; elle ne permettait pas qu'on traitât d'égal à égal avec un religieux. Claude en secret, avait approuvé sa mère. Il avait une terreur folle d'affronter les Puissances, fût-ce par personne interposée. Il était solidement accroché. Le petit catéchisme avait codifié sa honte. Il possédait maintenant toute la science des robes noires. Les prêtres savaient tout et ne savaient qu'une chose: qu'il faut condamner le monde et le fuir. Claude était peu touché par les paroles et les gestes qui, chez ses maîtres, démentaient la pure doctrine du salut. Il se confirmait dans le sentiment que la vie est impossible, sinon grâce à d'infinies précautions, sinon en des lieux bien particuliers. On lui parlait de plus en plus souvent de sa vocation. (G. MARCOTTE, Le poids de Dieu, 1962, p. 154.)

Certains auteurs peindront les images d'Epinal représentant l'enfer, ou un Dieu le Père menaçant, comme source de ces sentiments de peur.

Il n'est pas rare que l'automatisme du songe éveillé ne le replongeât dans le climat bourbeux de l'enfance: époque où des cauchemars le visitaient, l'éveillaient au milieu de la nuit, le coeur battant, la poitrine pleine de sanglots et de cris. Ces rêves terrifiants l'assaillaient principalement après qu'il eût feuilleté, chez Théodora ou quelque petit camarade catholique, le Catéchisme en images (en italique dans le texte), gros volume farci de gravures consternantes et constituant, pour un jeune protestant, le type même du "livre défendu" qu'on n'entreuve que dévoré de convoitise et de remords.

Dans un interstice ménagé dans les nuages, on y voyait l'oeil de Dieu, une Génèse tumultueuse, inspirée de celle de Michel-Ange à la Sixtine mais revue et corrigée par Gustave Doré!







Adam et Eve, effrayés d'eux-mêmes, se dissimulant dans les buissons afin de dérober au regard de Yahvé leur nudité à jamais souillée par la faute. Le Déluge, les scènes atroces de noyades et d'inondations. L'ivresse de Noé, la colère de Moïse, la cruauté d'Abraham. Le plat de lentilles et l'échelle de Jacob. Le fils fugeur au milieu des pourceaux. Le saint homme Job, sur son tas d'ordures. Lazare ressuscité, poudreux, empêtré de bandelettes rituelles. Sodome et Gomorrhe, villes pécheresses, détruites par le feu du ciel. La Passion et toutes les incidences du reniement et de la torture. Une résurrection des morts et un jugement dernier du tonnerre. Un Paradis plutôt morne. Un Enfer à glacer le sang. L'enfant rentrait chez lui atterré, dévasté, consterné par ces visions d'Apocalypse. Le Révérend l'attendait, son catéchisme à lui sous le bras.

- En quoi consiste votre nature corrompue et désertée par la grâce?  
 - Ma nature corrompue et désertée par la grâce est habitée par le péché, vouée au feu éternel, pour les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (J. SIMARD, Les sentiers de la nuit, 1959.)

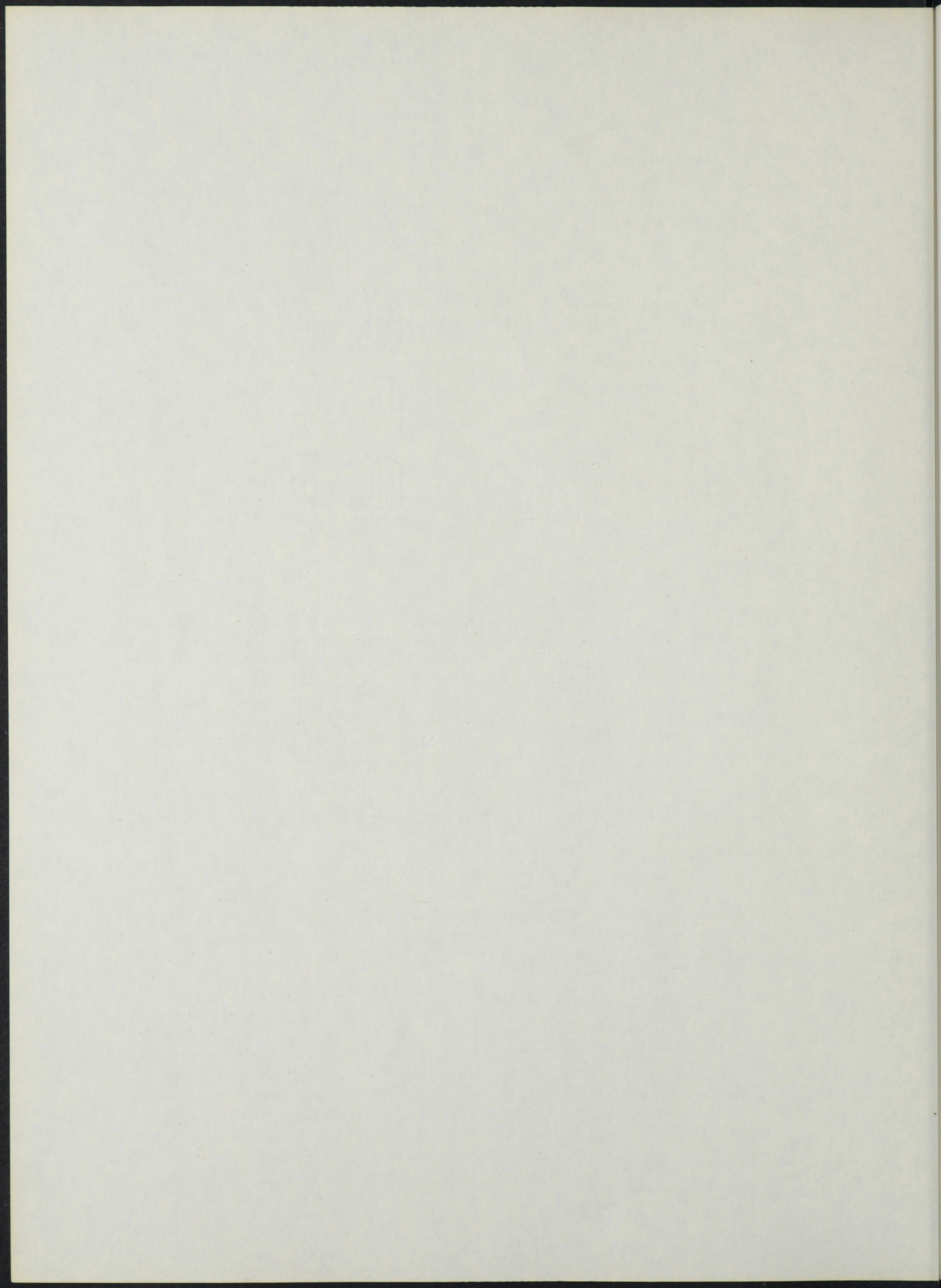
D'immenses cadres - qu'il n'a jamais vus ailleurs - incrustés de coquillages entourent des scènes bizarres. L'une d'elles a toujours retenu particulièrement son attention. On y voit le Ciel, le Purgatoire et l'Enfer, sur trois plans superposés, avec un luxe extraordinaire d'allégories et de légendes. Est-ce une toile, est-ce une reproduction sur papier? Pierre ne l'a jamais su, tellement la surface lisse, jaunie, patinée par les ans, échappe à l'analyse. Dans son enfance, il ne pouvait la regarder sans frémir. Maintenant, elle n'est plus qu'une antiquité curieuse. (F. HERTEL, Le beau risque, 1939, p. 108.)

La peur demeure cependant associée aux actes religieux de ce héros, comme le laisse deviner ce texte:

Après une confession sincère, il revivait allégé du poids mort de ses fautes. Mais il n'avait de la contrition des grands repentis que l'écorce: la peur. (p. 47)

Cet enfant qui a grandi à l'ombre des églises ne garde que le souvenir d'une totale profanation... "Si Dieu existe...".  
 "Ai-je jamais rejoint le Christ dans ce décor obscène? Ai-je vraiment entendu sa parole dans cette prédication impudente? Le ciel! L'enfer! images d'Epinal qui ne résistent pas à la vie. Que peut bien me faire le ciel et l'enfer quand j'ai connu la douleur humaine, quand je me souviens de rares moments de







joie humaine.

On a habitué l'enfant à scruter sa conscience et on n'hésitait pas à se pencher sur les secrets de son âme et à les interpréter pour lui s'il se montrait trop timide. Tout lui paraissait obscur en lui-même et parce que l'inconnu le terrorisait, il préférait s'en remettre à des formules claires et dresser une liste de péchés plus ou moins sordides. L'habitude est venue, le sentiment a pâli, et, dans ce coeur obscur, la vérité n'est plus qu'un vague regret... (R. ELIE, La fin des songes, 1950, p. 174.)

Deux autres textes associent la peur provoquée par un objet religieux à la pratique d'un rite:

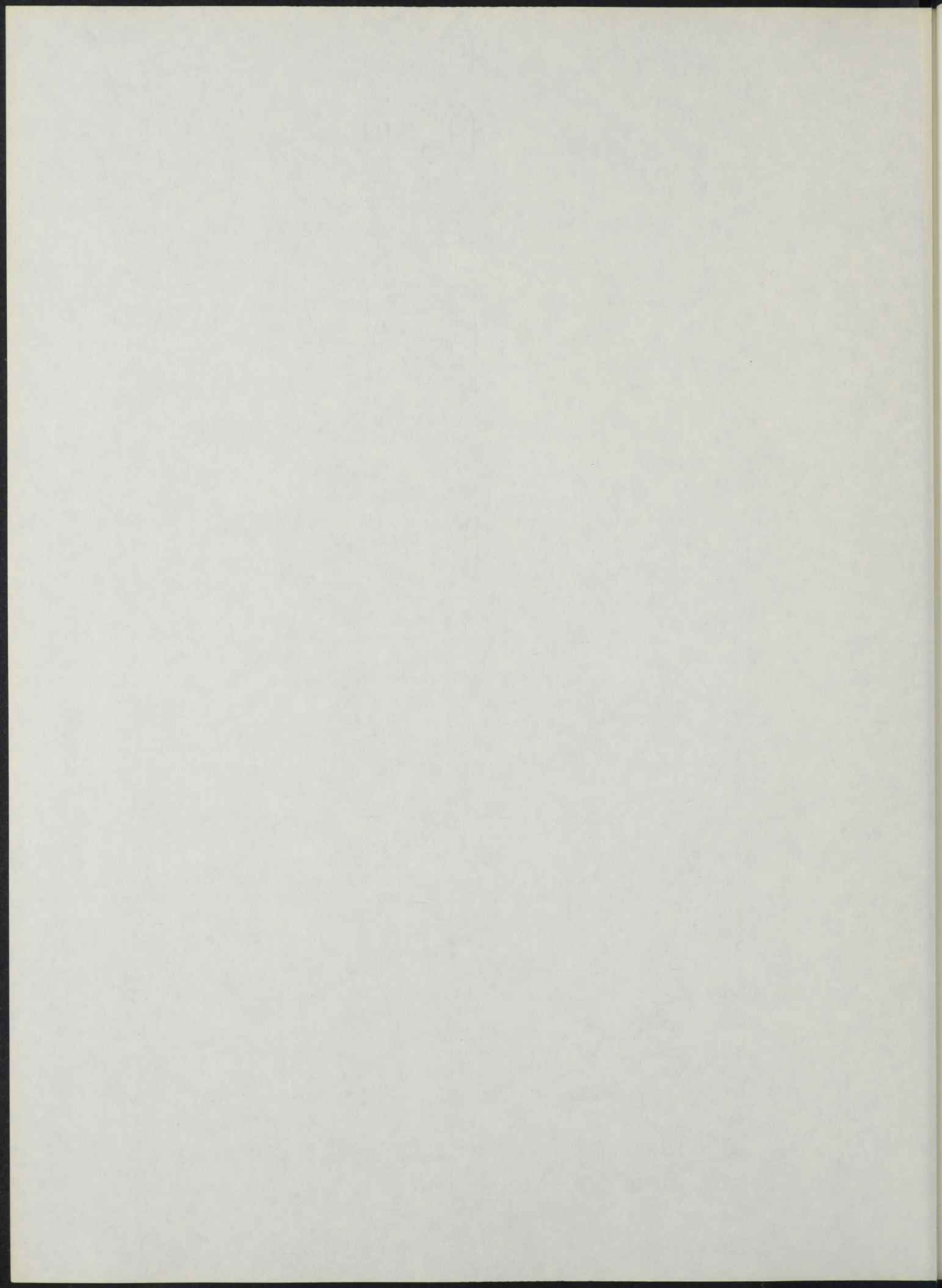
Ma vie était toute de replis et de retraits. Tout un arrière-fonds de scrupules m'empêchaient de me développer complètement. La confession, qui se faisait les soirs après la classe, prenait à mes yeux un aspect de véritable cauchemar. Dans la nef à peine éclairée, je devais faire un détour pour éviter le rétable, où l'on conservait sous verre, une hideuse statue de cire, habillée et souillée de sang, représentant Saint Tarcisius. Le confessionnal, situé près de la sacristie était éclairé par le jour blafard qui tombait d'un vitrail décoloré. Le chuchotement des pénitents et les grognements courroucés du confesseur ne tardait pas à me prendre aux entrailles. Enfin, le rideau de popeline retombait derrière moi et je restais seul, écrasé au pied du crucifix. (R. CHARBONNEAU, Fontile, 1945, p. 38.)

Dans Bonheur d'occasion, il y a cette petite fille qui s'obstine à se rendre à la messe tous les matins malgré le froid.

Puis un jour qu'on avait voulu employer la force pour l'empêcher de partir, elle s'était mise à pleurer, expliquant à travers ses sanglots qu'elle laisserait souffrir Notre-Seigneur si elle manquait une messe. Rose-Anna avait compris la naïve histoire: au couvent dans la classe d'Yvonne, il y avait un coeur percé, et chaque fille qui assistait à la messe avait le droit en entrant dans la classe d'aller enlever une de ces épines du coeur transpercé. Yvonne avait dit, des larmes coulant sur ses joues trop blanches: "Oh maman, il y a tant de méchants qui, tous les jours, plantent des épines dans le coeur de Jésus. Laissez-moi aller à la messe." (G. ROY, 1945, p. 82.)

La peur de l'enfer (P. BAILLARGEON, La neige et le feu, 1948, p. 46),







la peur d'être damné (R. LEMELIN, *Les Plouffe*, 1948, p. 315; A. GIROUX, *Le gouffre a toujours soif*, 1953; C. MARTIN, *Quand j'aurai payé ton visage*, 1962, p. 36), la certitude d'être damné (R. CHARBONNEAU, *Ils posséderont la terre*, 1941, p. 91; C. JASMIN, *Délivrez-nous du mal*, 1961, p. 102), sont également évoquées. Mais la peur de Dieu est aussi un thème fréquent et nous renvoie à l'image d'un Dieu cruel, versant négatif d'une providence qui tient compte de tout.

Cette image divine sévère a sa correspondante dans une image parentale également sévère.

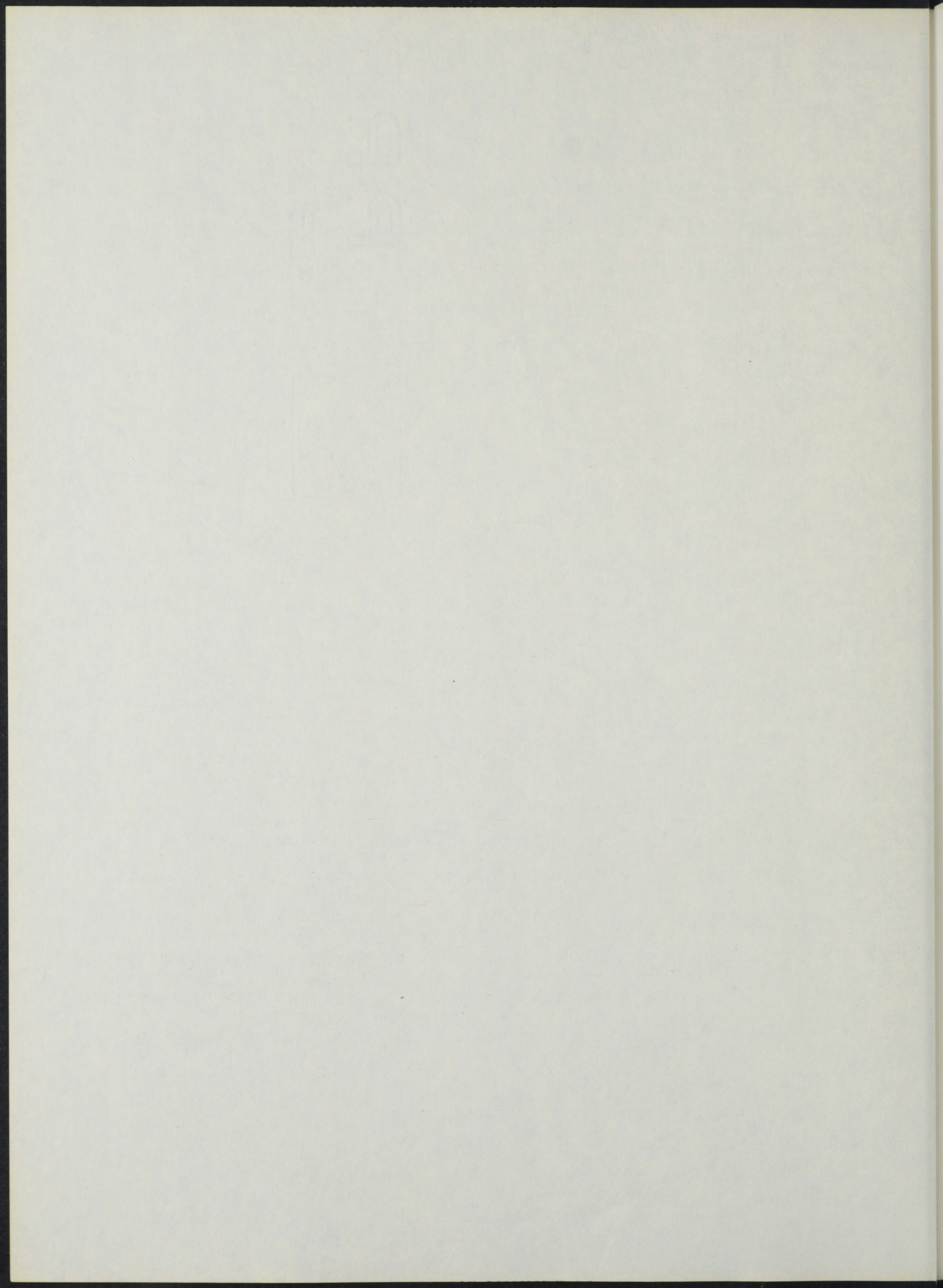
Même après tant d'années, il ne pouvait évoquer sans tristesse le visage de sa mère, quand pour une incartade, elle l'excluait de son amitié. Le Dieu des parents était comme eux-mêmes inexorable... (R. CHARBONNEAU, *Aucune créature*, 1961, p. 38.)

Cette mère est évoquée ailleurs dans le récit comme une femme austère vivant sous l'emprise de son enfance terrifiée.

De même dans l'*Ampoule d'or* de Léo-Paul Desrosiers (1951), le Dieu qui punit correspond au père qui a chassé sa fille de la maison. C'est cette image de Dieu que Julienne retrouve dans les textes de la Bible, des textes qui exaltent ses sentiments mystiques et l'acheminement vers une soumission qui précédera son retour à la maison paternelle. Dans ce roman on pourrait s'attarder à cet autre personnage de femme, personnage noir à la fois mère et sorcière, personnage religieux nommé significativement La Maussade.

Un autre roman de Robert Charbonneau rappelle l'apprentissage de la crainte de Dieu.







La crainte de Dieu qu'on nous avait inculquée, enfants, était si grande qu'elle n'avait laissé aucune place à l'amour. Je vivais encore dans cette crainte que je croyais intellectuellement devenue inopérante, mais qui subsistait dans le subconscient, barrant la route au divin. (R. CHARBONNEAU, Ils posséderont la terre, p. 58.)

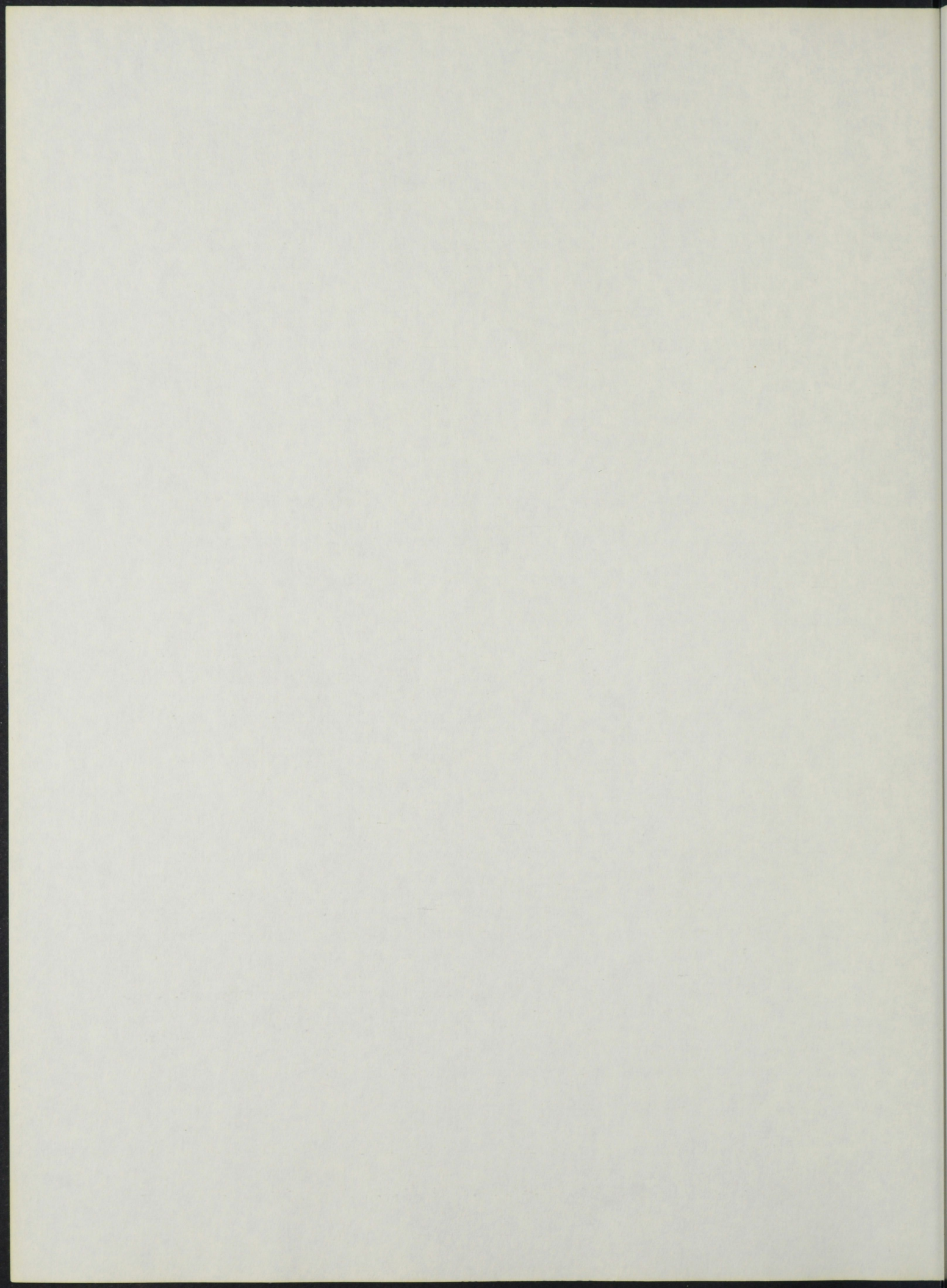
Dans La Minuit, c'est le père mourant qui recommande à son épouse de veiller à ce que leurs enfants soient "craignant Dieu". Dans ce roman, la mort de Gabriel apparaît comme une punition et un rachat pour ce péché qui consiste à se révolter contre la pauvreté. Le père de Geneviève, qui remplace le prêtre dans ce livre, a menacé les villageois, en leur montrant le feu qui les attendait. "C'est attristant parce qu'hier encore, tous craignaient Dieu, pareils à des pépins dans le coeur d'une pomme..." (F.A. SAVARD, La Minuit, 1948.)

Dans Rue Deschambault, l'enfant qui évoque le récit du naufrage du Titanic, interprété par les adultes comme une punition divine, se rappelle en même temps l'image sévère de ce Dieu Providence qu'elle oppose à des images divines familiales.

Dans notre cuisine, au-dessus de la machine à coudre de maman, il y avait Dieu justement, je veux dire le Père. Au bas de l'image se trouvait la Sainte Famille; Jésus était jeune; Marie et Joseph assis; ils avaient l'air de gens comme nous contents d'être tous trois ensemble; et parfois je m'imaginai que la chaleur de notre gros poêle les réjouissait eux aussi. Mais Dieu se tenait seul dans un nuage. Étaient-ce ses sourcils froncés qui lui donnaient cette expression de toujours vouloir nous prendre en faute? (G. ROY, Rue Deschambault, 1955, p. 81.)

Cette image d'un Dieu qui punit engendre un sentiment d'écrasement:  
(Alexandre Chenevert est dans une cafétéria):







Il ne s'y trouvait pas trop dépaycé, c'est-à-dire point trop éloigné de son dépaycement familier, de la sensation reconfortante sous une voûte profonde, d'être petit, insignifiant et peut-être même invisible parmi les autres, sous le regard de Dieu qu'il imaginait presque toujours mécontent d'Alexandre Chenevert. (G. ROY, Alexandre Chenevert, 1954, p. 57.)

La relation à Dieu ressentie comme un fardeau est exprimée dans plusieurs romans. Ils posséderont la terre, Le poids de Dieu, Le beau risque, Les terres sèches, l'Ampoule d'or, etc. Lorsque cette Providence est rejetée, elle fait parfois place au destin, conçu sous sa forme la plus fataliste. Un passage des Canadiens errants est à cet égard très significatif puisqu'on y passe de l'idée d'un Dieu cruel écrasant, à celle du destin qu'on appelle La Main.

Dieu s'était moqué cruellement du courage des hommes qui était la meilleure chose en eux, leur dignité unique. Il l'avait ironiquement écrasé sous une montagne pour le détruire. Maintenant, Richard était brisé, sa vie n'avait plus de sens. Il était un tout petit homme écrasé sous une montagne et il avait la certitude que s'il essayait encore de se lever, il serait écrasé sous deux montagnes. (p. 139)

(pp. 195-197) passages sur le Destin, La Main, puis:

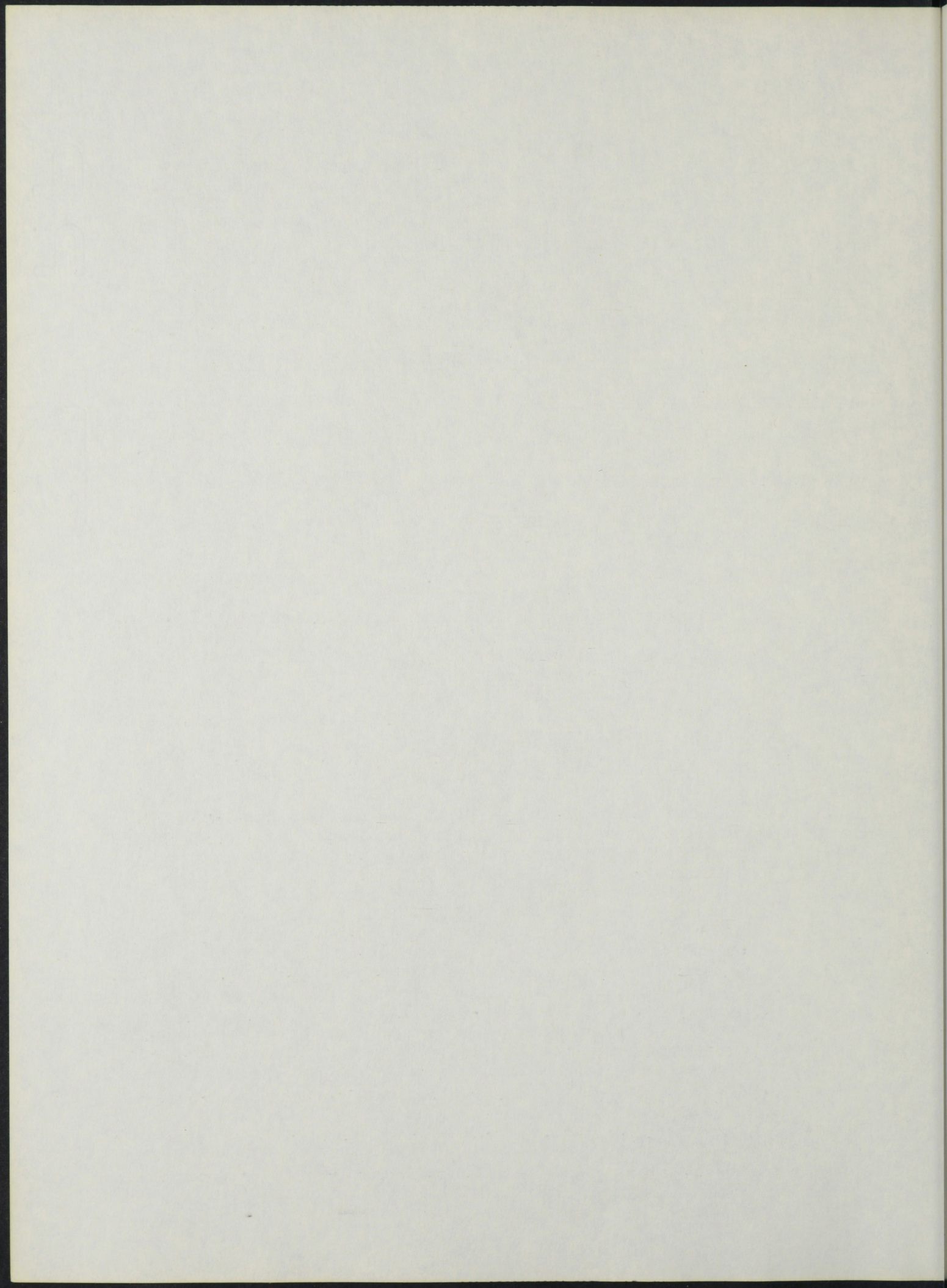
Il aurait voulu interroger Dieu, dans ce ciel impénétrable qu'animaient les étoiles; mais il ne connaissait pas Dieu. D'autres prétendaient communiquer avec lui. Richard n'avait jamais su le faire...

Si Dieu existait, il le jugeait inconnaissable et méprisait toutes les inventions et ratiocinations des théologiens. Si on croyait en Dieu, il valait beaucoup mieux le laisser tranquille. Ceux qui prétendaient expliquer la conduite de Dieu à l'égard des hommes méritaient le fouet.

Il y avait l'homme seul avec son destin, puissance ténébreuse. Il y avait le courage de cet homme, sa grandeur à bouche fermée (...); avoir marché au-devant de son destin pour soumettre sa vie à l'épreuve suprême; s'être battu comme Jacob avec l'ange; - Qu'on eût vaincu ou perdu, cela peut-être était digne d'un homme.

Les romans de Jean Filiatrault et d'André Langevin contiennent des critiques explicites de la vision providentielle du monde ou du Dieu Providence,







alors que leurs héros demeurent soumis à un destin inexorable devant lequel ils sont impuissants.

Parmi les transformations graduelles de cette vision du monde, il faudrait noter cette forme de combat avec la mort dont Les Canadiens errants constituent un exemple mais dont on peut citer d'autres cas, ainsi le geste du médecin de Poussières sur la ville, qui tue un enfant hydrocéphale pour sauver la mère; la lutte victorieuse contre la mort du médecin de L'Interrogation qui a sauvé un enfant (G. CHOQUETTE, L'Interrogation, 1962).

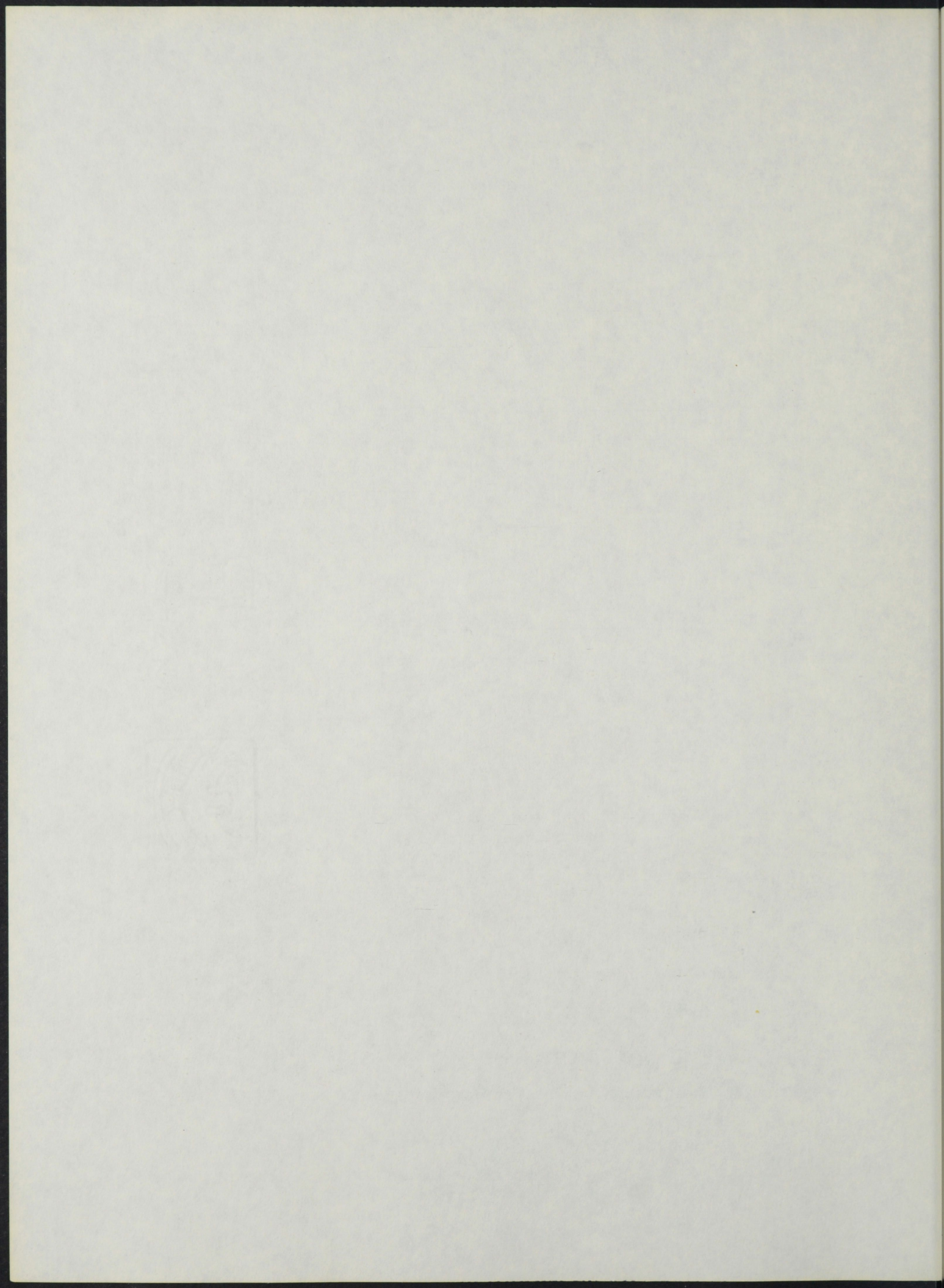
Un sentiment de pitié pour la souffrance des hommes est une attitude qui succède dans certains cas au rejet de ce Dieu cruel. C'est le sentiment qui anime le héros de Poussières sur la ville. Mais notons à quel point ce sentiment l'empêche d'avoir prise sur son destin.

De même, Alexandre Chenevert, après avoir découvert la nuit maternelle et le repos, accède à une image d'un Dieu qui a pitié des hommes.

Par le sommeil Dieu consentait que sa créature arrivât de temps en temps à se croire indépendante... Et si c'était tout simplement pour ne plus voir souffrir la moitié du temps que Dieu avait décidé de ce tour de la terre autour du soleil!

La pitié est aussi un sentiment important dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais. Il faudrait étudier les oeuvres plus récentes pour y chercher l'ébauche de visions du monde nouvelles, de valeurs nouvelles. Si un grand nombre de romans de la période qui nous concerne conteste une vision du monde fataliste d'origine religieuse, les héros de romans en demeurent trop souvent tributaires pour que l'on puisse conclure à un univers disparu. Il reste cependant qu'en nous attachant à étudier la socialisation religieuse, nous avons mis







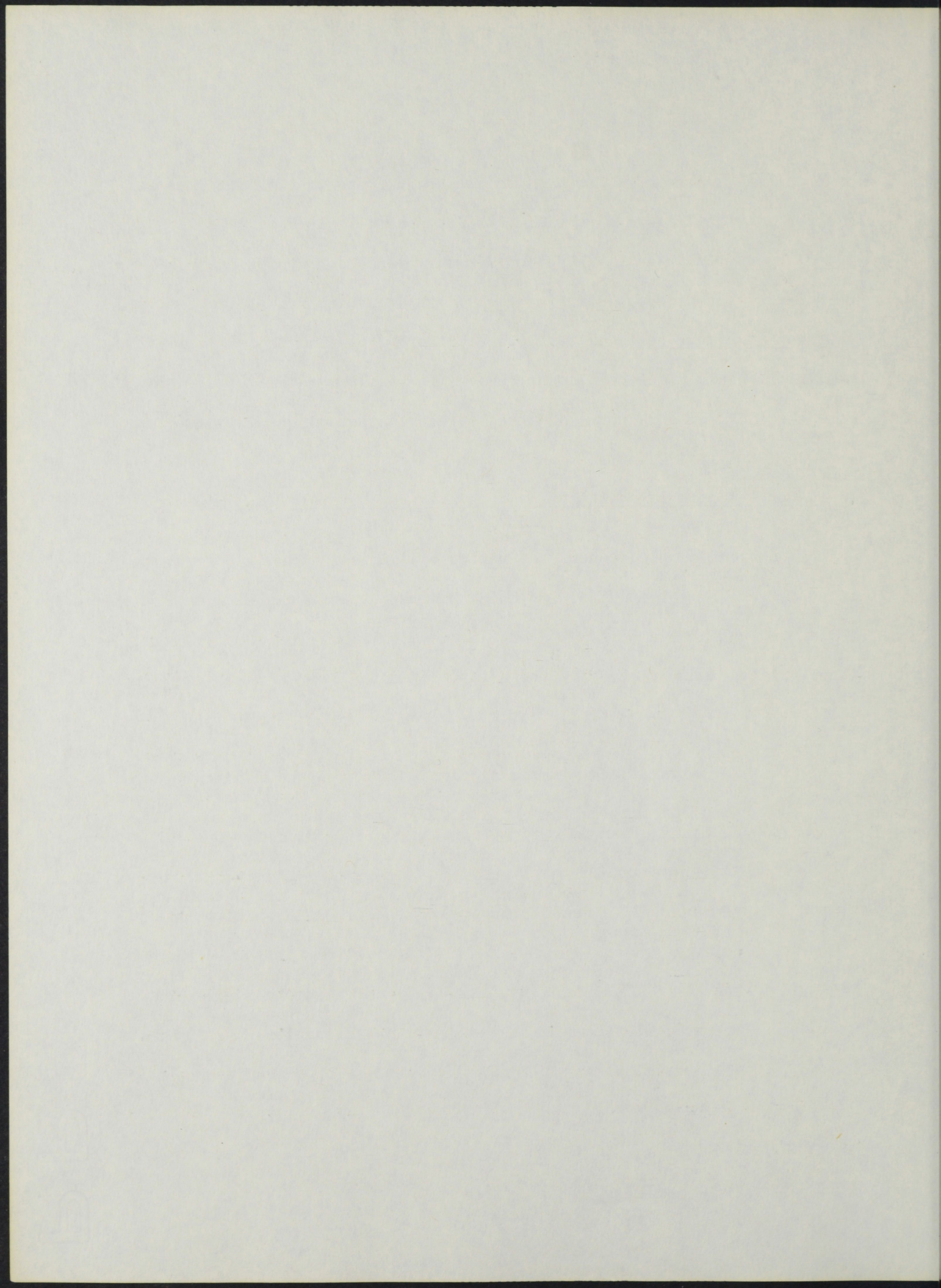
l'accent sur les couches les plus anciennes du comportement. En plus de l'apparition de l'image d'un Dieu plus fraternel, (voir Robert ELIE, Il suffit d'un jour; voir aussi la notion d'amour présentée par des prêtres à des personnages vivant sous l'emprise de l'image d'un Dieu Providence, ex: Le gouffre a toujours soif) il faudrait étudier l'évolution de ces images divines intermédiaires qui cohabitent avec celles du Dieu sévère, celles de la Vierge et de l'Enfant-Jésus, dont les romans contiennent de nombreux exemples.

#### C - La pureté dans la constitution d'un univers culturel dualiste

Un grand nombre de héros de romans canadiens-français sont à la poursuite de valeurs spirituelles se présentant à eux comme complètement opposées à d'autres valeurs de type matériel: le bien et le mal sont deux univers séparés. Ainsi Maurice Tremblay, ce héros peu conformiste du roman de Pierre Gélinas:

Certains jeunes gens ne découvrent pas sans péril l'injustice, l'impunité du crime, la misère des hommes; le choc est d'autant plus rude qu'ils les ont plus longtemps ignorées et que, par ailleurs, leur formation les dispose à l'intransigeance. Maurice avait eu dans l'adolescence une foi qu'on aurait pu qualifier de janséniste mystique. Il n'avait jamais conçu que l'on composât avec le Mal ni même qu'on le tolérât chez le prochain; il n'acceptait pas plus aujourd'hui les circonstances atténuantes qui en changent la nature; le Bien partout menacé exigeait qu'on le défende; la tiédeur et non le doute demeurait pour lui le véritable péché de l'esprit; licencié en sciences sociales, il s'était jeté dans le syndicalisme comme on choisit d'être missionnaire. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi; il accomplissait aux yeux des déshérités un rite d'expiation et de rédemption. Il avait accepté avec enthousiasme de travailler dans les camps; c'était sa première responsabilité d'homme. (P. GELINAS, *Les vivants les morts et les autres*, 1959, p. 10.)







Il ne s'agit que de présenter les motivations de ce personnage car ce roman ne peut en aucune façon être qualifié de dualiste. Certains romans, par contre, situent leurs personnages dans un monde du bien ou un monde du mal. Le meilleur exemple serait Pour la patrie de Tardivel (1895), roman religieux et patriotique dans lequel les démons s'allient aux francs-maçons pour s'attaquer à la catholique province de Québec. On trouve aussi des bribes de dualisme dans Le pèlerin de Ste-Anne de L.-P. Lemay (1877). Dans ce récit, deux auberges se font face, l'Oiseau de proie, lieu de débauche où vont les voleurs et les prostituées et la Colombe victorieuse, tenue par une veuve et sa fille aux moeurs irréprochables. Les chantiers apparaissent comme un lieu de transition entre l'univers des habitants et l'univers des voleurs.

Marcel Faure de Jean-Charles Harvey (1922) constitue un effort de contestation de l'idéologie de la suprématie des Canadiens français dans le domaine spirituel. Le héros se veut le sauveur de son peuple sur le plan matériel; industriel, réformateur du système scolaire, il voit dans l'amélioration du niveau de vie un prérequis nécessaire à toute vocation spirituelle d'un peuple, à toute civilisation. Mais ce livre, dans son intrigue comme dans la psychologie de ses personnages demeure une expression naïve du dualisme. Il y a même de grandes similitudes avec Pour la patrie de Tardivel: il y a un complot des méchants financiers anglais et des syndicalistes pour détruire l'industrie de Marcel Faure et il y a aussi un bon anglais qui aide à déjouer le complot. Enfin, les deux personnages féminins, l'actrice qui représente la passion dangereuse et la soeur Claire, aimée puis épousée quand Marcel apprend qu'elle n'est pas sa soeur, sont caractéristiques des romans dualistes.



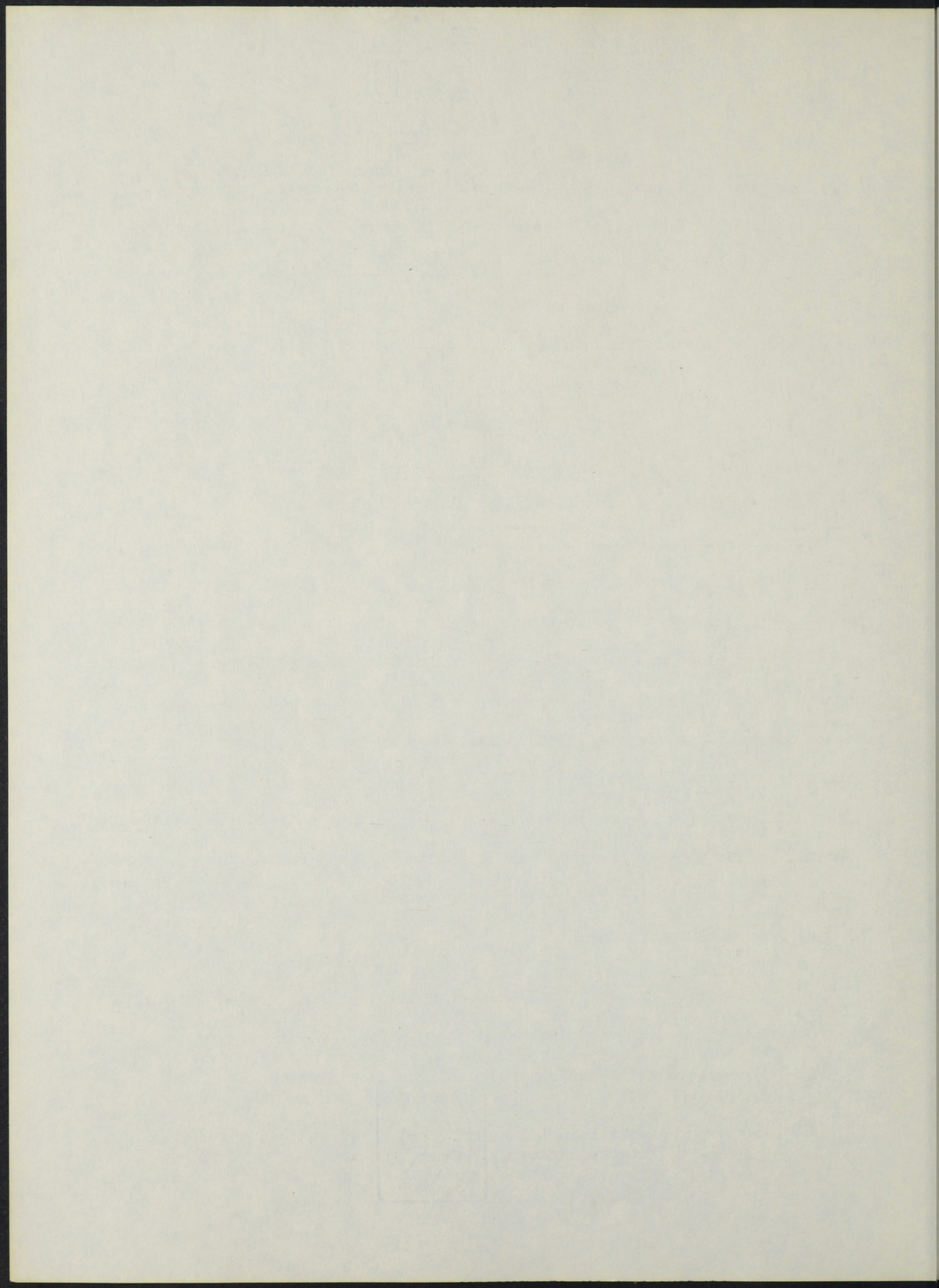




Des versions modernes, et en général critiques, de ce type de vision du monde où s'affronte le spirituel et le matériel, seraient Ils posséderont la terre, L'interrogation, Il ne faut pas sauver les hommes. On a beaucoup écrit sur le caractère manichéiste de notre culture. L'origine historique de ce trait culturel est une question fort complexe que nous laissons à d'autres. Nous interrogeant plutôt sur l'enracinement de ce trait par la socialisation religieuse, nous arrivons à l'hypothèse suivante que l'accent mis sur la pureté dans la religion québécoise avait pour fonction de détourner l'enfant du monde matériel sous ses formes diverses. La pureté serait la correspondante psychologique de l'idéologie de notre mission spirituelle. La pureté définit le Bien et introduit au monde de la religion. Yves Thériault dans Cul-de-sac, a créé ce personnage du père qui se croit bon chrétien parce qu'il est pur alors que les ouvriers de son usine sont exploités. On pourrait rapprocher toute une série de personnages du genre, champions de la pureté ou menant des campagnes contre l'indécence. Dans le genre non plus caricatural mais tragique, on pourrait citer ce héros de Au-delà des visages qui a tué une prostituée après avoir découvert l'amour physique; à travers les réflexions successives des gens de la ville qui ont connu ce jeune homme, on voit apparaître un personnage idéalisé. Citons des extraits de la lettre qu'un prêtre adresse à la mère de Jacques:

Aux yeux myopes de la société, vous êtes la mère d'un paria. Au regard de Dieu, je vous atteste que votre fils est maintenant en communion intense avec le Christ. Vous penserez que j'exagère! Hélas! je mesure au contraire mon incapacité à sonder l'abîme de lumière où baigne l'âme de Jacques. Ici les jugements du monde ne peuvent plus nous satisfaire. Les indifférents s'esclafferaient si je leur disais que, ce qui s'est réellement joué l'autre soir, c'est le drame de la pureté. Mais vous madame, vous comprendrez que si l'intrigue de cette tragédie a été charnelle, l'esprit qui en a inspiré le dénouement est tout spirituel.







(Il présente Jacques comme ayant toujours refusé le mal)...  
Victime de l'éternelle soif du bien et du mal, Jacques a voulu savoir. Mais tandis que les autres ne retenaient que la saveur du fruit défendu, lui, il a violemment vomi cette nourriture empoisonnée. Il a su le mal mais il n'a pas renié le bien.  
(A. GIROUX, Au-delà des visages, 1948, p. 163.)

Non moins étrange est la réflexion du père qui croit que l'acte de son fils est le dénouement fatal d'un acte que lui aurait voulu commettre dans des circonstances semblables. Il va jusqu'à croire qu'il doit raconter cela à l'avocat: (rapprocher ce texte de ceux déjà cités sur le fatalisme des actes).

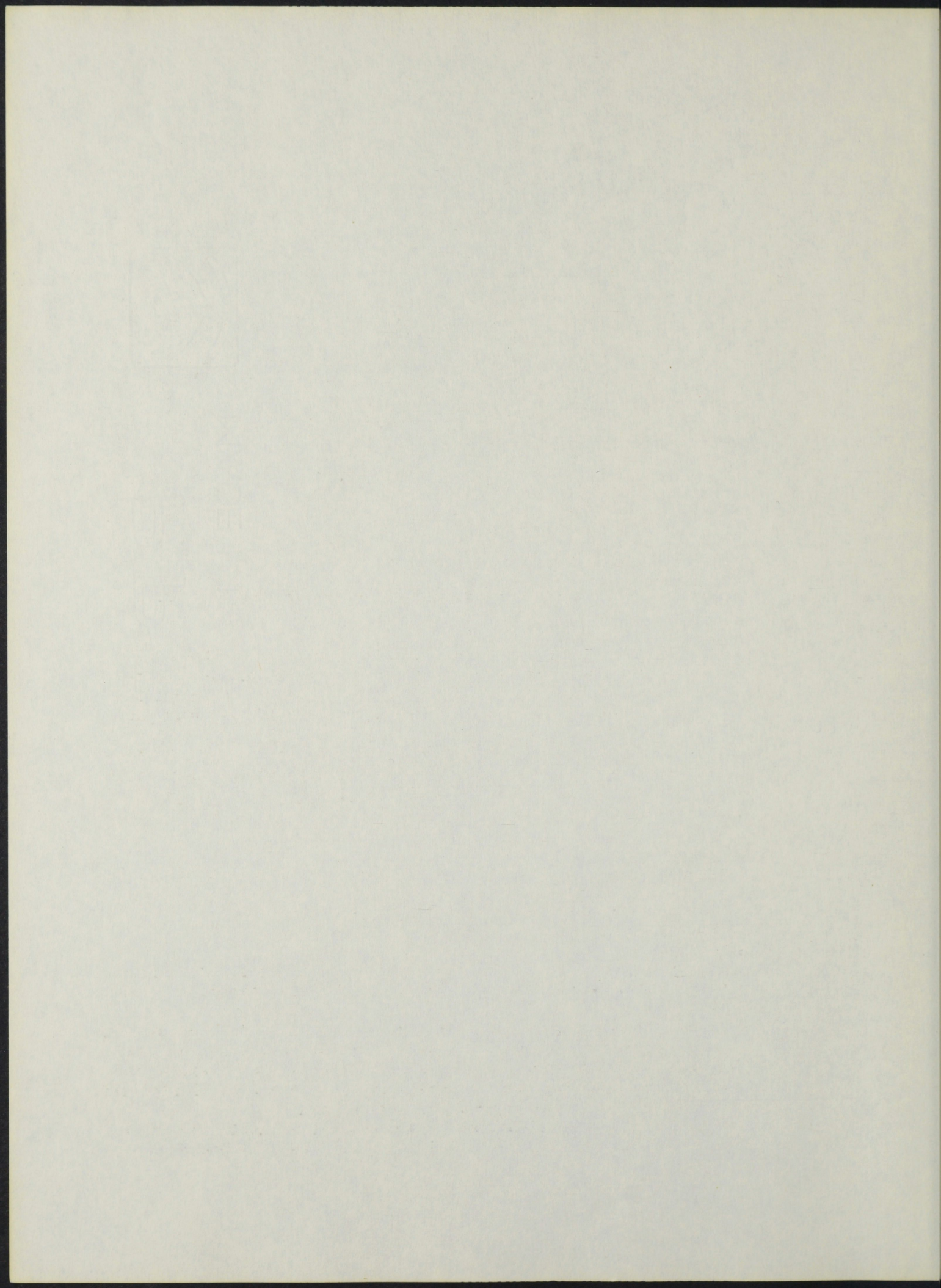
Non! Ce n'est tout de même pas possible que nos actes nous suivent avec cette précision inexorable! Nos actes, d'accord, mais pas nos pensées, pas nos tentations, pas nos hantises, grand Dieu! Absolument les mêmes circonstances! Peut-être aussi le même débat intérieur, le même drame dans le coeur! Qu'est-ce qui m'avait empêché moi, d'aller jusqu'au bout de ma rage, jusqu'à la limite de mon dégoût? Qu'est-ce qui m'avait retenu, moi? Oh! l'étourdissement terrible dont je me suis réveillé à deux pas du meurtre! L'écoeurement monstrueux. Son drame serait-il donc le dénouement fatal du mien? Le coeur de l'honnête homme peut-il si vite oublier sa vertu? Pauvre petit! Se peut-il que nous charrions tous dans notre sang cette fatalité? Cet attrait irrésistible et cette répulsion plus violente encore? Y a-t-il un lien entre nos deux pensées? Entre nos deux coeurs? Moi qui, depuis ce jour ai vécu attentif à fuir le mal, moi qui ai voulu éloigner de mon fils tout ce qui pouvait troubler sa pureté, je suis encore étouffé dans cette chair immonde! L'acte d'aujourd'hui découlerait-il de la pensée d'autrefois? Est-il de moi? (p. 147)

Ils posséderont la terre de Robert Charbonneau (1) présente deux personnages plutôt associés au monde spirituel et deux autres plutôt associés au monde matériel. La "pureté" semble définir Edward et sa cousine Dorothée. L'impureté définit André et sa cousine Ly. Les personnages masculins auront

---

(1) Pour une analyse détaillée de ce roman voir J.-C. FALARDEAU, Notre société et son roman, HMH, Montréal 1967, pp. 135-180.







une évolution spirituelle inverse, et la pureté sera la clef de cette évolution. Quand Edward quitte le noviciat, il veut revoir Ly mais auparavant, il veut conquérir Adrienne:

Cette expédition, c'était autant contre son éducation, contre les enseignements qu'il avait reçus, contre la vie et contre Dieu qu'il l'avait entreprise. En Adrienne, c'était l'impureté que l'ancien novice cherchait. C'était la science du bien et du mal qu'il réclamait à son tour comme le premier homme. Il allait jouer sa jeunesse contre quelque chose. (p. 139)

André fait un cheminement inverse. Se décrivant au début du roman comme méchant, cruel, incroyant, il a des relations amoureuses avec sa cousine Ly. Puis il recherche Dorothee, la jeune fille pure, qu'il ne peut imaginer que mère. Son amour pour elle correspond à ses relations avec Dieu:

Cette soirée, suivant les longues heures de solitude des huit derniers jours, lui faisait regretter sa pureté perdue. Peut-être se disait-il, est-ce Dorothee qui a raison et son apparente froideur n'est-elle que la réserve naturelle d'un coeur pur?

Il se sentait coupable envers elle, mais ne l'était-il pas plus envers Dieu. La perte de Ly qu'il pressentait déjà à l'espacement de ses appels et à nombre d'autres signes, le ramenait malgré lui à Dieu. (R. CHARBONNEAU, Ils posséderont la terre, 1941, p. 161.)

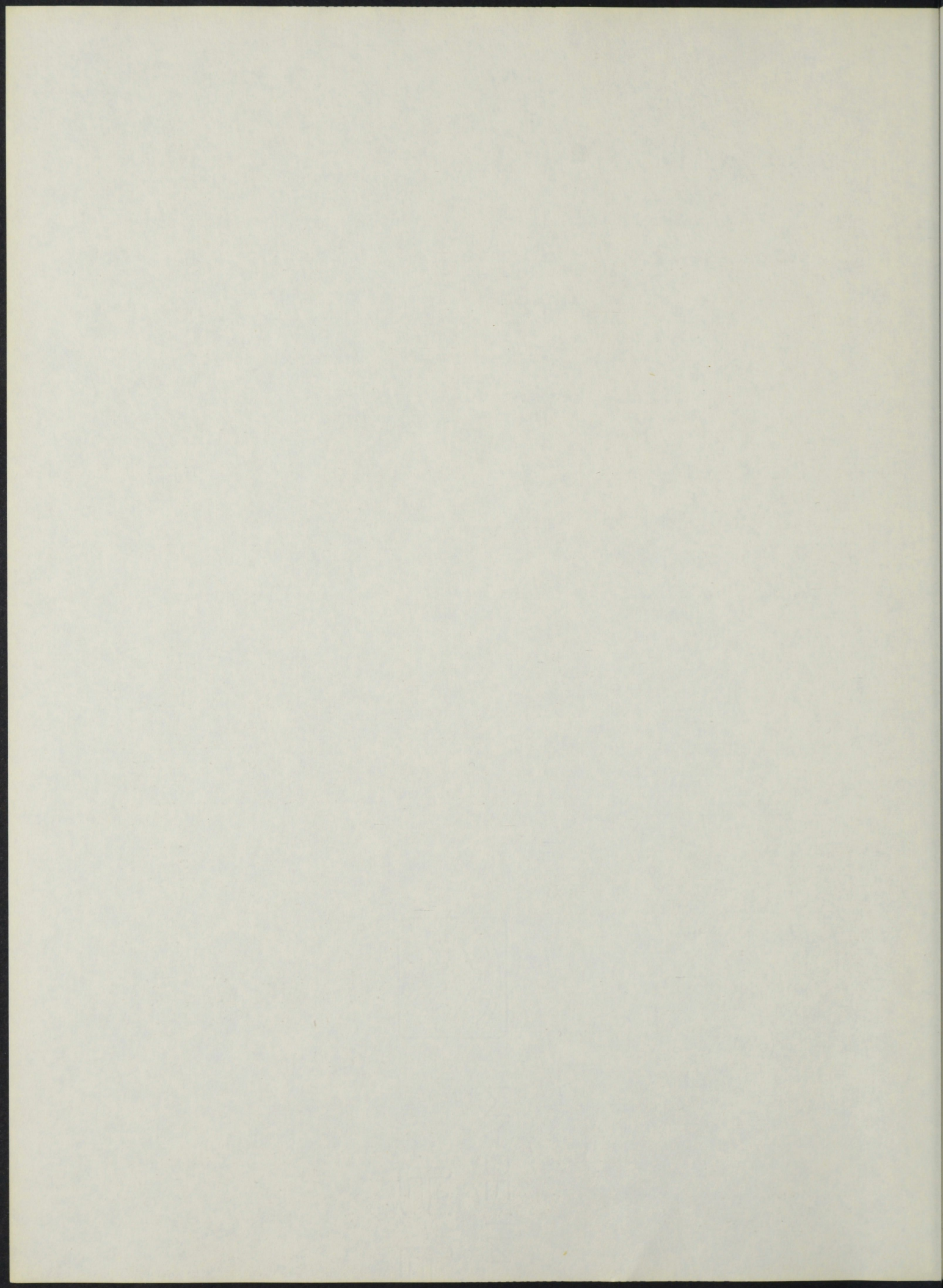
La pureté est donc ce qui définit le bien et l'impureté est ce qui définit le mal. Revoyons ce texte déjà cité de Cul-de-sac:

Si j'avais parlé de liberté à mon père et à ma mère, ils eussent compris, dans le contexte de leur langage à eux, "la liberté de faire le mal".

Or, il y avait pour eux deux sortes d'actes: les actes purs, les actes impurs. Tout ce qui était pur par définition de pudicité était forcément bien. Un péché d'orgueil, par exemple, un péché de superbe, ne leur fut pas apparu condamnable: il n'y avait pas d'impureté ou de danger d'impureté en cause.

La liberté, cela signifiait l'occasion de commettre le mal à l'insu des parents. Le devoir des parents étant de protéger leurs







enfants contre le péché, et le péché d'impureté étant...  
quod erat. On n'en sortait pas. (Op. cit. p. 28)

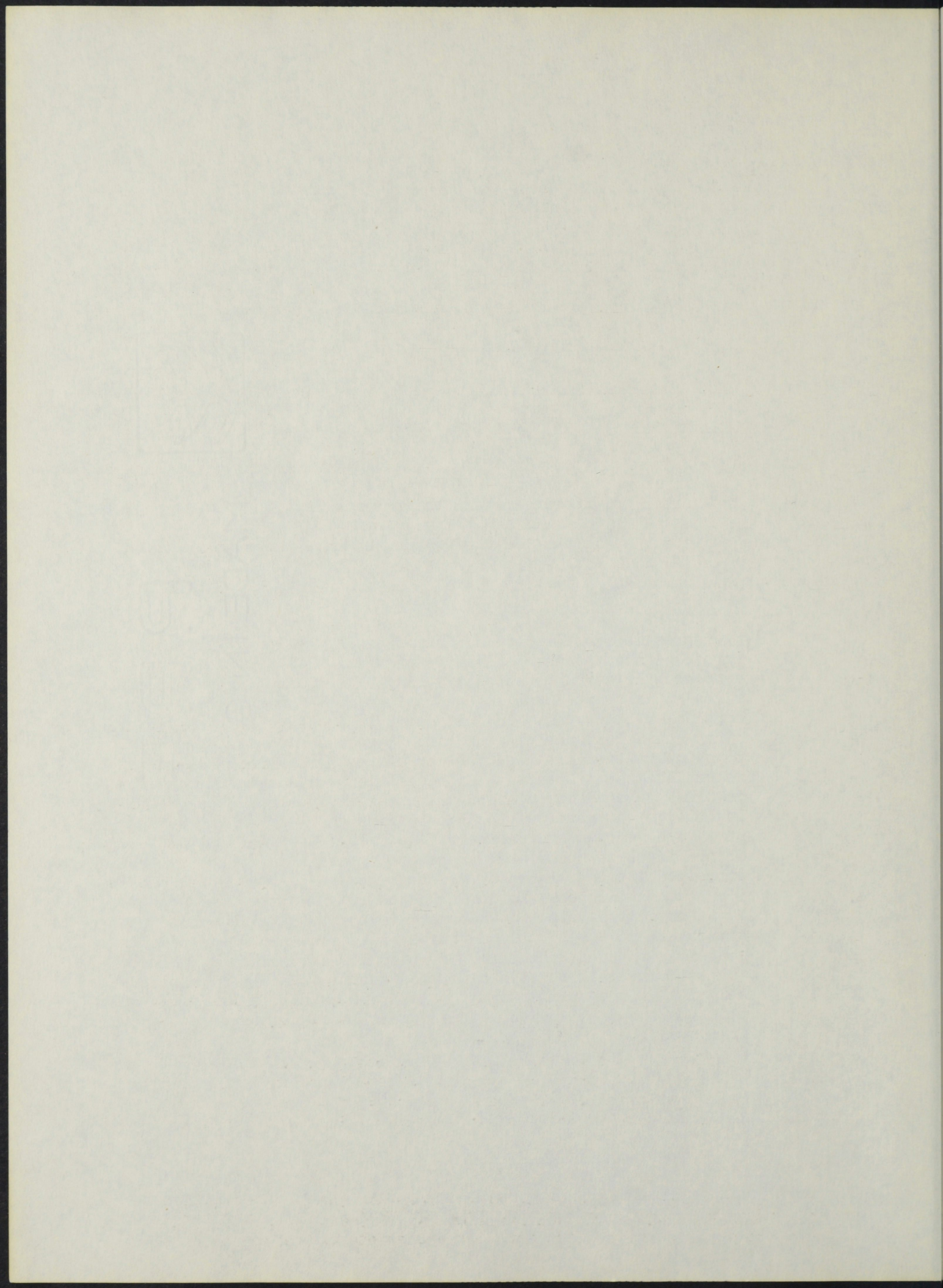
La pureté comme définition du bien, renvoie au type d'éducation sexuelle qui devient ainsi partie de l'éducation religieuse. Des textes déjà cités, on voit qu'il s'agit "D'éloigner (de mon fils tout) ce qui pouvait troubler sa pureté". (Le gouffre a toujours soif) ou de protéger leurs enfants contre l'impureté. (Cul-de-sac). Le père dans le roman d'André Giroux parle aussi du silence entre lui et son fils(1). C'est aussi l'attitude des parents de ce héros de Claire Martin qui décrit son éducation sexuelle. On voit s'y ajouter une forme de suspicion de la part du confesseur, en même temps qu'un transfert d'informations d'un enfant à l'autre.

... Après le problème David, il y a eu naturellement le problème pureté. Là au moins, je n'étais pas seul. La pureté, c'était pour nous le commencement et la fin. Mes parents croyaient s'en tirer en agissant comme si nous étions des esprits. Pour eux, le corps n'existait pas. En fait d'éducation sexuelle, je suis arrivé à l'adolescence avec un mince bagage de connaissances, toutes plus incertaines les unes que les autres, grapillées au hasard des chuchotements pendant les récréations. J'avais un peu plus de dix ans quand mon confesseur, après avoir écouté les broutilles que je lui réservais chaque semaine, me jeta un "Etes-vous pur?" que je reçus comme une giffle. Je pense que j'ai cessé d'être pur à ce moment-là. Je croyais savoir qu'être pur c'est être ignorant des choses de la chair, au reste sur toutes choses, j'entendais plus souvent parler de ce qu'on doit ignorer que de ce qu'on doit savoir. Je plongeai vivement, dans ma petite conscience, et je fus troublé d'y trouver le souvenir d'une récente conversation avec un camarade dont la mère attendait un enfant. - C'est pour cela qu'elle a un gros ventre, m'avait-il expliqué. A la maison, on ne m'en avait jamais dit autant et les rares questions posées ne m'avaient attiré que silences outragés et regards foudroyants. - Non, je ne suis pas pur, me crus-je obligé de répondre au confesseur.

---

(1) Voir Colette MOREUX, La fin d'une religion, P.U.M. 1969. Le ch. V porte sur la morale familiale et sexuelle de la femme. L'auteur note l'importance quasi exclusive de ce type de morale (363-364). L'éducation sexuelle dans le milieu étudié, semble toujours servir à préserver l'innocence et l'ignorance des enfants.







Les questions qui suivirent m'apprirent en détail ce qu'il aurait fallu que je fasse pour ne pas être pur. A quoi je gagnai un peu de précocité car ce ne fut que deux ans plus tard que la pureté se mit à me peser vraiment. Quand, à seize ans, je m'accusai d'avoir été caressé et embrassé par Annie qui m'avait trouvé seul à la maison, je bénéficiai cette fois encore, d'une série de questions qui ne me laissèrent rien à apprendre des hors d'oeuvre de l'amour. Si bien qu'Annie fut fort étonnée de mes progrès quand l'occasion se renouvela.

Après cela, je ne retournerai à confesse que peu de fois. Mais de dix à seize ans, que d'aveux pénibles et que de nuits sans sommeil où la peur de mourir et d'être damné - j'ai cru à l'enfer bien plus longtemps qu'au ciel - me terrifiait jusqu'au moment où je n'avais plus, pour me consoler, qu'à me réfugier dans les délices qui étaient la cause même de mes frayeurs... (C. MARTIN, Quand j'aurai payé ton visage, C.L.F. 1962, p. 36.)

On commence à mentionner ce sujet dans les romans après 1945. C'est l'époque où chacun commence à s'interroger sur son enfance et sur son éducation et où se publient un bon nombre des romans sur l'enfance.

Dans Pieds nus dans l'aube (Félix LECLERC, 1947) des enfants parlent de la mort d'un nouveau-né anormal et disent que la cigogne est venue la porter (1). Ringuet, dans Le poids du jour décrit une scène où l'on se moque d'une petite fille qui demande à quoi on reconnaît une chatte; la servante répond que c'est par les dents. (1949, p. 161). "La mère avait ri, le père n'avait soufflé mot;" enfin, ce même roman mentionne les jeux sexuels des petits enfants et les histoires que se racontent les écolières:

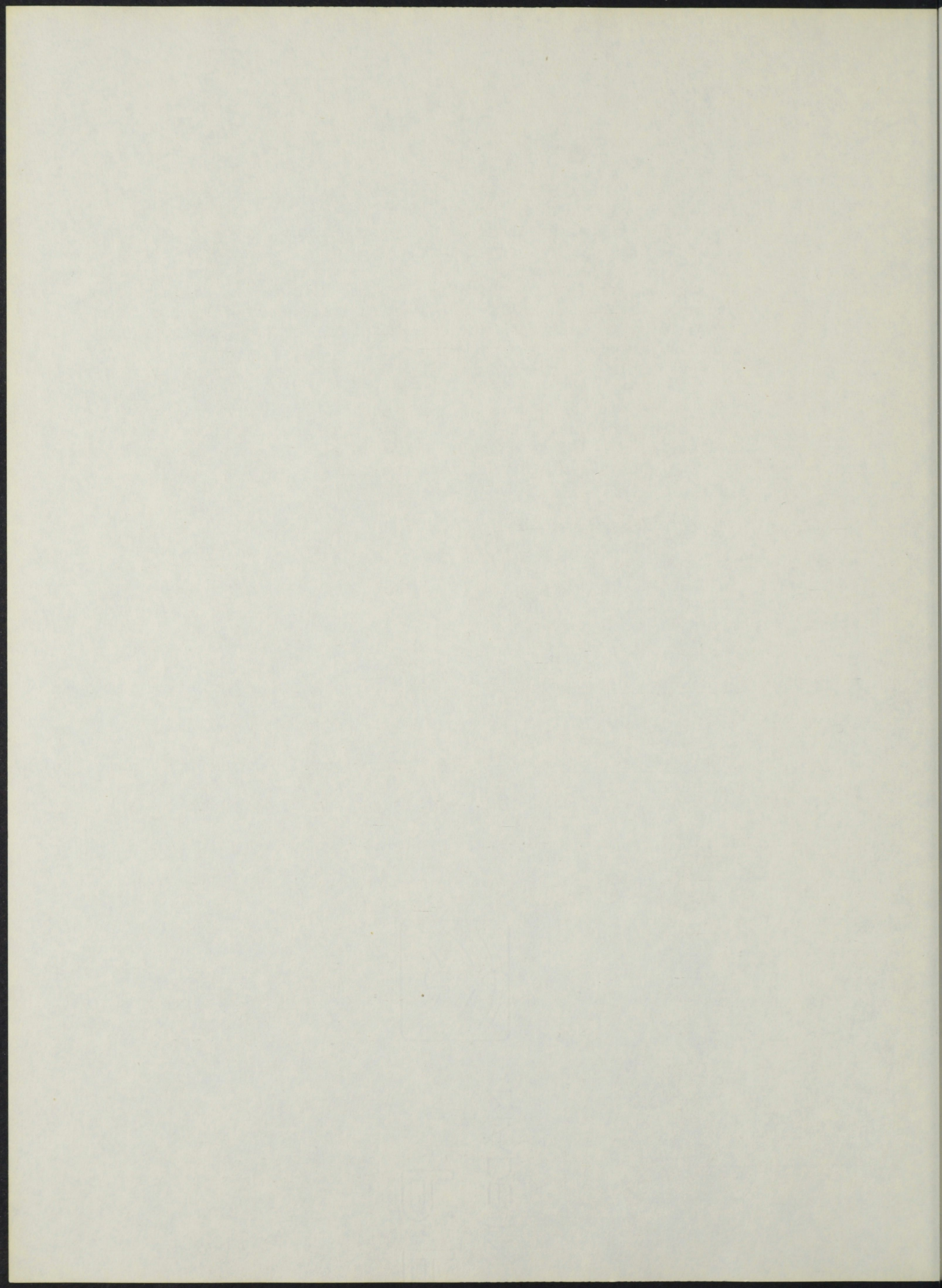
Enfin, très loin dans le fond des premiers âges, les apartés avec les petits garçons; les jeux, innocents et impudiques à la fois, que provoquait leur naïve curiosité; plus tard, les premières amours enfantines...

... Marie-Blanche, racontant à voix basse des histoires qui les faisaient toutes s'esclaffer de confiance, mais qu'Hortense n'avait vraiment compris - en rougissant - que beaucoup plus tard, quand elle était devenue "grande fille" et même après. (p.180)

---

(1) Paul de MARTIGNY, Les mémoires d'un garnement, 1947. Ici les enfants parlent des indiens venus battre une femme et lui laissant un enfant (93). C'est une explication qui revient dans les études ethnographiques.







On voit dans Rue Deschambault la mère couvrir les yeux de sa petite fille pour qu'elle ne voit pas les couples danser le tango.

Alors, ils dansèrent quelque chose de pire encore: un tango. Je sentais maman près de moi toute raidie. Ma tête était au creux de son épaule. Elle mettait sa main sur mes yeux pour m'empêcher de voir les danseurs. Mais à travers ses doigts, je voyais les ombres sur le mur... (G. ROY, Rue Deschambault, 1955, p. 55.)

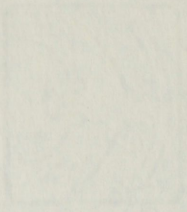
Dans Le Diable par la queue, la mère s'inquiète pour ses enfants qui ont assisté à une réunion où les gens ont bu et dansé et où leur père est en état d'ébriété. Alors que l'enfant est troublé par ce qu'il a vu, elle se rassure en se disant: "Ils sont bien jeunes, pensa-t-elle. Je me tourmente peut-être pour rien." (pp. 67-76, Jean PELLERIN, 1957). C'est la même attitude, tenter de maintenir l'ignorance des enfants (ou d'y croire), que révèle ce passage de Marie-Didace:

Apercevant leur fils Tit-Come, elle se mit à crier:  
 - Eloigne les enfants. Eloigne Tit-Come qu'il ait pas connaissance de rien.  
 - Quoi c'est? demanda à Tit-Come, Marie-Didace qui avait devancé le couple.  
 D'une voix flutée, trahissant une légère suffisance, il expliqua avec condescendance:  
 - C'est la vache qui vient d'avoir son veau. (G. GUEVREMONT, Marie-Didace, 1947, p. 150.)

Cette attitude qui vise à maintenir l'ignorance des enfants en matière de sexualité s'appuie sur une croyance en la pureté des enfants. L'enfant soupçonné d'activité sexuelle (jeux d'enfants, masturbation) est sévèrement puni.

Sur la sexualité je n'ai dit qu'un mot. Là, ajouterai-je, rien n'est plus néfaste que certaines suggestions, que certaines méprises telles que celle dont je fus, au commence-







ment de mon cours d'études, le malheureux objet.

C'était l'hiver. La grande salle était froide. Malgré la consigne, je m'y promenais de long en large, les deux poings dans mes poches. Tout à coup le surveillant s'approche de moi, qui ressort mes mains aussitôt:

- Que teniez-vous là? me demande-t-il l'air furieux.

- Je ne tenais rien.

- Vous mentez!

- Mes poches sont vides.

- Vous me cachez quelque chose.

- Mais fouillez-moi.

- Petit insolent!

- Ne me frappez pas!

- Avouez, sinon!...

J'allai faire part de ma perplexité au préfet qui, loin de me rassurer, m'apprit que mon dossier était chargé et qu'il étudierait mon cas.

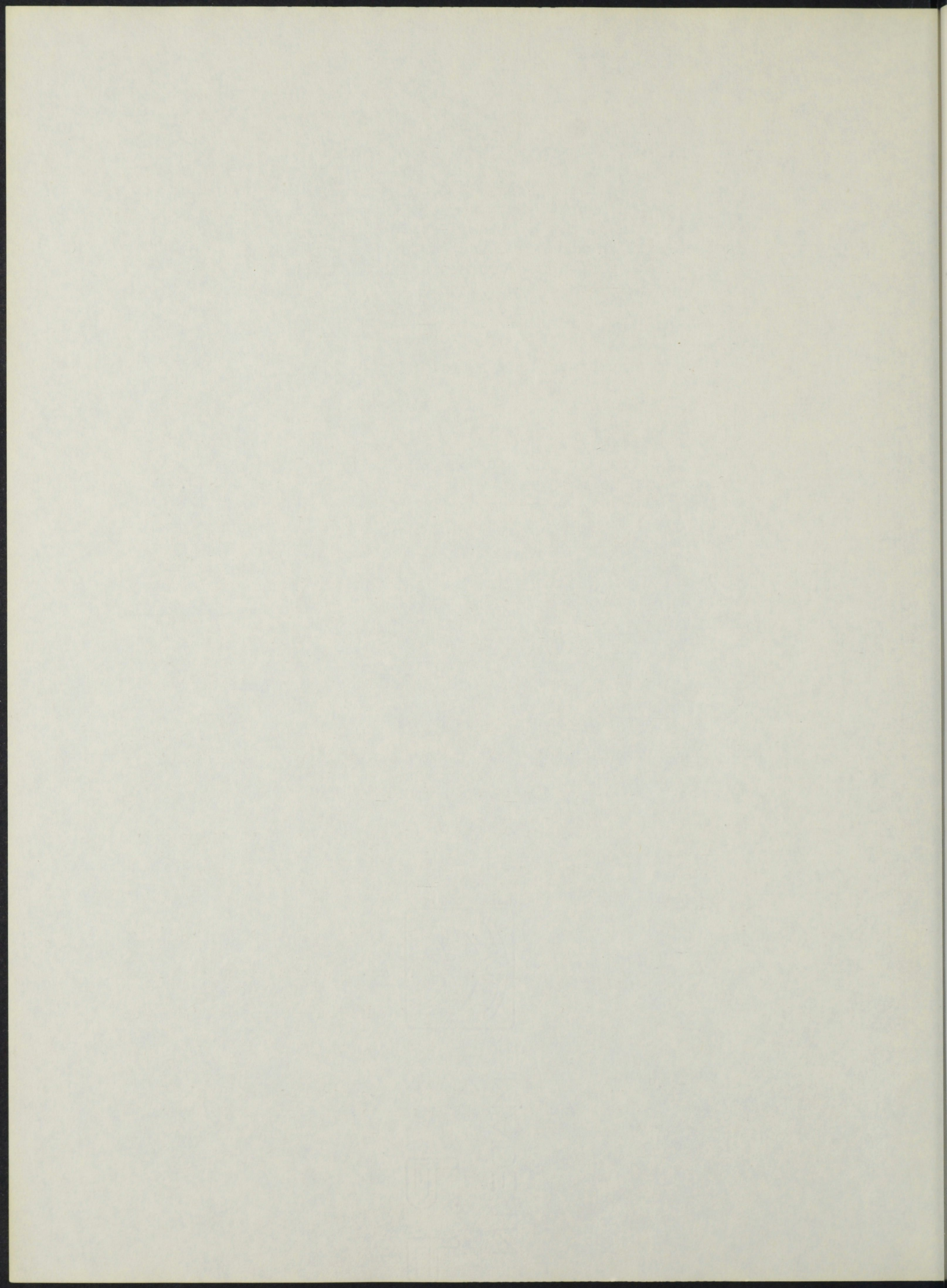
C'est longtemps après que je compris l'odieuse soupçon que j'avais fait naître dans l'esprit du surveillant. Maintenant j'en ris, aussi qu'elle ne fût pas alors mon angoisse d'être un petit niais! Comme quoi il faut toujours donner à l'enfant le bénéfice du doute. (P. BAILLARGEON, Les médisances de Claude Perrin, 1945, p. 95.)

Dans Fontile de R. Charbonneau (1945), on adopte une petite fille pour tenir compagnie à un enfant. Lorsqu'on apprend qu'elle s'enferme avec lui et se déshabille, on la renvoie à l'orphelinat après deux ou trois corrections. (p. 32)

Enfin Jean Simard, dans cette description humoristique de l'éducation d'un enfant intitulée Félix (1947), raconte comment l'enfant ayant été surpris à boutonner le pantalon récalcitrant d'une fillette, fut mis en quarantaine par les voisines qui sommèrent la mère de rosser et de séquestrer son satyre.

Deux romanciers ont décrit les réactions d'un enfant dont des camarades se chargent de faire l'éducation sexuelle.







Dans Le Diable par la queue de Jean Pellerin, ce chapitre succède à celui où l'on voit la mère se rassurer en se disant que ses enfants sont encore jeunes. Un camarade plus déluré fait l'éducation sexuelle de Picot:

Ce Turenne n'est certes pas le mauvais garnement qu' imagine Picot. C'est un gigolo encore tout près de ses origines paysannes et qui tire un excellent parti de ses connaissances du sexe. C'est un spécialiste en la matière. Avec des airs dégagés, il raconte ce qu'il a vu jadis à la ferme de son père. Ces récits le rendent très populaires.

- Toi, le jeune, dit-il un jour, t'es aussi cave qu'une poulette qui sort du couvent. Tu sais pas où le chat a mis ça!

- Non, fait Picot, cédant à une curiosité qui lui paraît énorme et diabolique.

- Si c'est pas triste! A ton âge, croire encore aux feuilles de choux et aux cigognes... C'est bien plus émoustillant que ça! Turenne n'épargne aucun détail. Ses grosses lèvres ont des torsions sataniques et l'oeil porcine lance des éclairs. Tout haletant, Picot a l'impression de sombrer en eaux troubles. Le sang chaud bourdonne à ses tempes; le voilà rouge jusqu'à la racine des cheveux. Tout tourne dans sa tête.

Il voudrait s'enfuir mais ses pieds sont de plomb. La grosse face de Turenne avec ses tavelures et ses rictus pâteux danse confusément devant ses yeux troublés. En esprit il revoit les corps désarticulés de la Cossin et d'Evelyne.

- T'imagines Olive dans le paysage, remarque à la fin Turenne. Picot a l'impression de retomber sur ses pieds. Un sentiment de révolte et de répugnance l'éveille à la réalité.

- Olive? Une belle chatte! poursuit Turenne en se purléchant les babines.

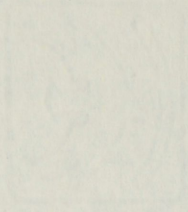
Cédant à un emportement soudain, Picot fond sur son compagnon et le frappe à la figure. (Il s'ensuit une bataille et une poursuite). (J. PELLERIN, Le diable par la queue, 1957.)

Notons dans ce texte, la façon dont est décrit Turenne: il est laid, associé au monde animal et à Satan, tandis que Picot se sent coupable de sa curiosité qu'il croit énorme et diabolique. L'allusion à la danse (1) comme

---

(1) Voir la signification de la danse dans le roman de Suzanne PARADIS: Il ne faut pas sauver les hommes. Ce roman crée deux mondes, la louvetière et le monde des hommes.







quelque chose de laid (les corps désarticulés) et enfin l'attitude de refus de Picot qui se bat avec Turenne.

Le roman d'Antonine Maillet, On a mangé la dune, recrée un monde vu à travers les yeux d'une petite fille de huit ans qui se voit forcée de quitter l'enfance. La maladie du père qui ne peut plus travailler, est le premier événement qui commence à détruire le monde des jeux et des contes qui définit cet univers enfantin. Le début d'une série de départs qui tous signifient quitter l'enfance; un certain nombre d'événements, le mariage d'une soeur aînée, la naissance d'une petite nièce, une éducation sexuelle faite par des adolescentes font découvrir à Radi la sexualité.

Radi et Marie-Zoé assistent en fraude aux courses, mangeant de la réglisse. Elles rencontrent trois adolescentes qui leur apprennent comment se font les enfants. Dans le récit, "les grandes filles noires" sont associées à la réglisse. Les fillettes retournent chez elles se sentant coupables et ayant mal au coeur. Chez Radi, c'est la fête, le vingt-cinquième anniversaire de mariage des parents. Il y a des friandises, de la musique et de la danse. Des histoires qu'on ne raconte pas devant les enfants... Radi voit sa mère danser. Elle vomit et c'est la réalité de la vie adulte qu'elle vomit.

Et le swing emporte sa mère qui tourne, tournaille, tourbillonne, dansant des pieds, dansant du ventre... dansant du ventre... Ah! la grande fille noire, noire comme la réglisse, elle a dit... Non!... Radi ne veut plus voir, plus voir la danse, ni sa mère, ni les filles grandettes, ni les cheveux...

Plus voir sa mère... plus voir le ventre de sa mère...

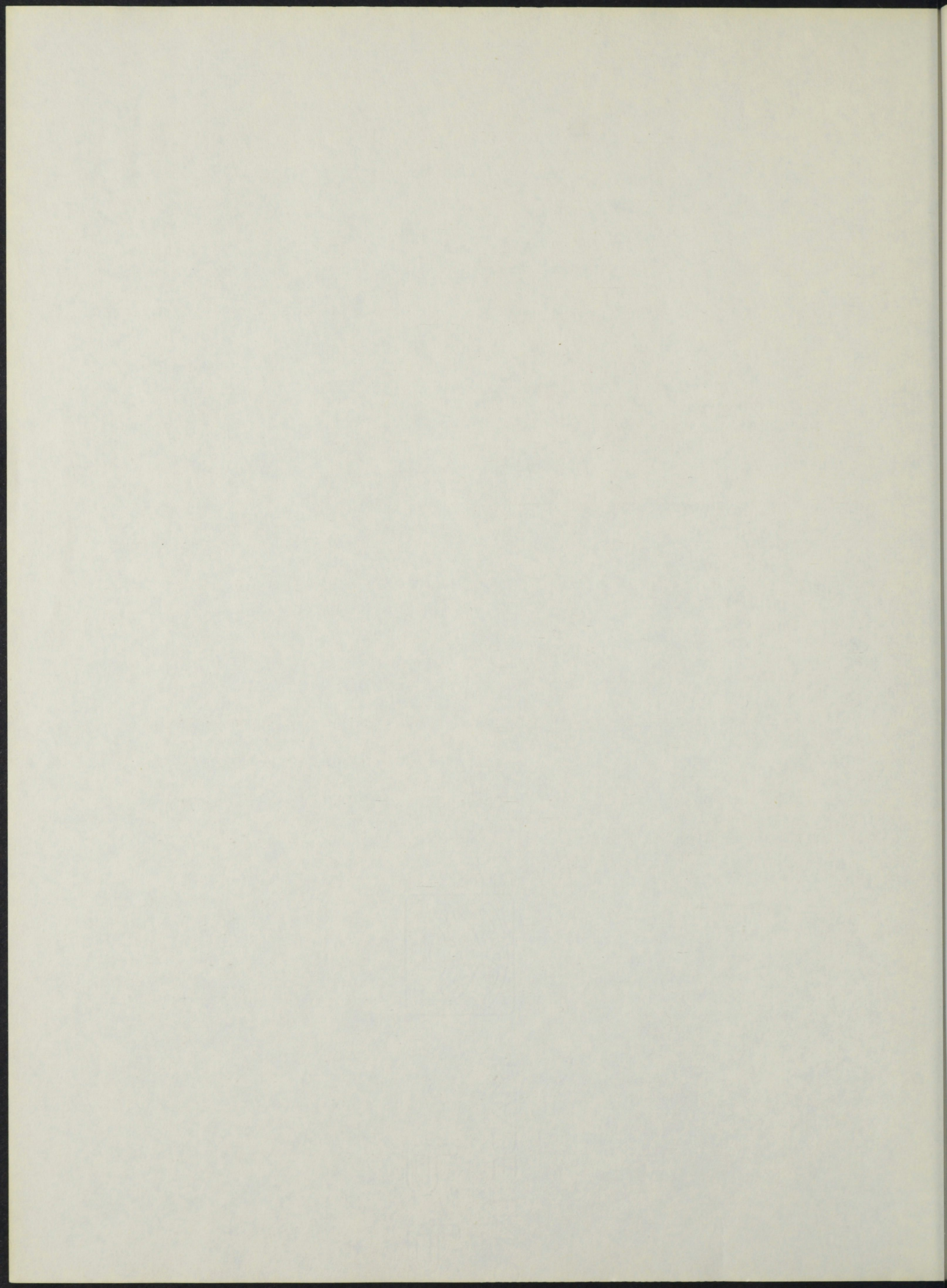
Et soudain n'en pouvant plus:

- Je vas-t-y rien que mourir quand je serai vieille? qu'elle s'écrie.

Mais à l'instant même, une grande secousse l'ébranle de la tête aux pieds et elle vomit.

C'est fini. La lutte de Radi est finie. La réglisse noire, et







les grandes filles noires et les noirs pressentiments sont vomis. Demain elle ira dans l'anse avec Christin. A travers le brouillard qui glisse entre la fête et ses yeux suants, Radi ne voit plus qu'une foule grouillante de parents et d'amis s'acharnant autour d'elle, à la plaindre et à la débrouiller. L'air est pur, maintenant la fête et la vie sont douces. (A. MAILLET, On a mangé la dune, 1962, p. 175.)

La pureté est donc l'un des traits qui dans beaucoup de romans définit l'enfance. En même temps, c'est ce qui définit le bien. Dans Le temps des hommes d'André Langevin, un personnage dit que l'enfant ne peut être coupable de la faute originelle parce qu'il est pur. (1956)

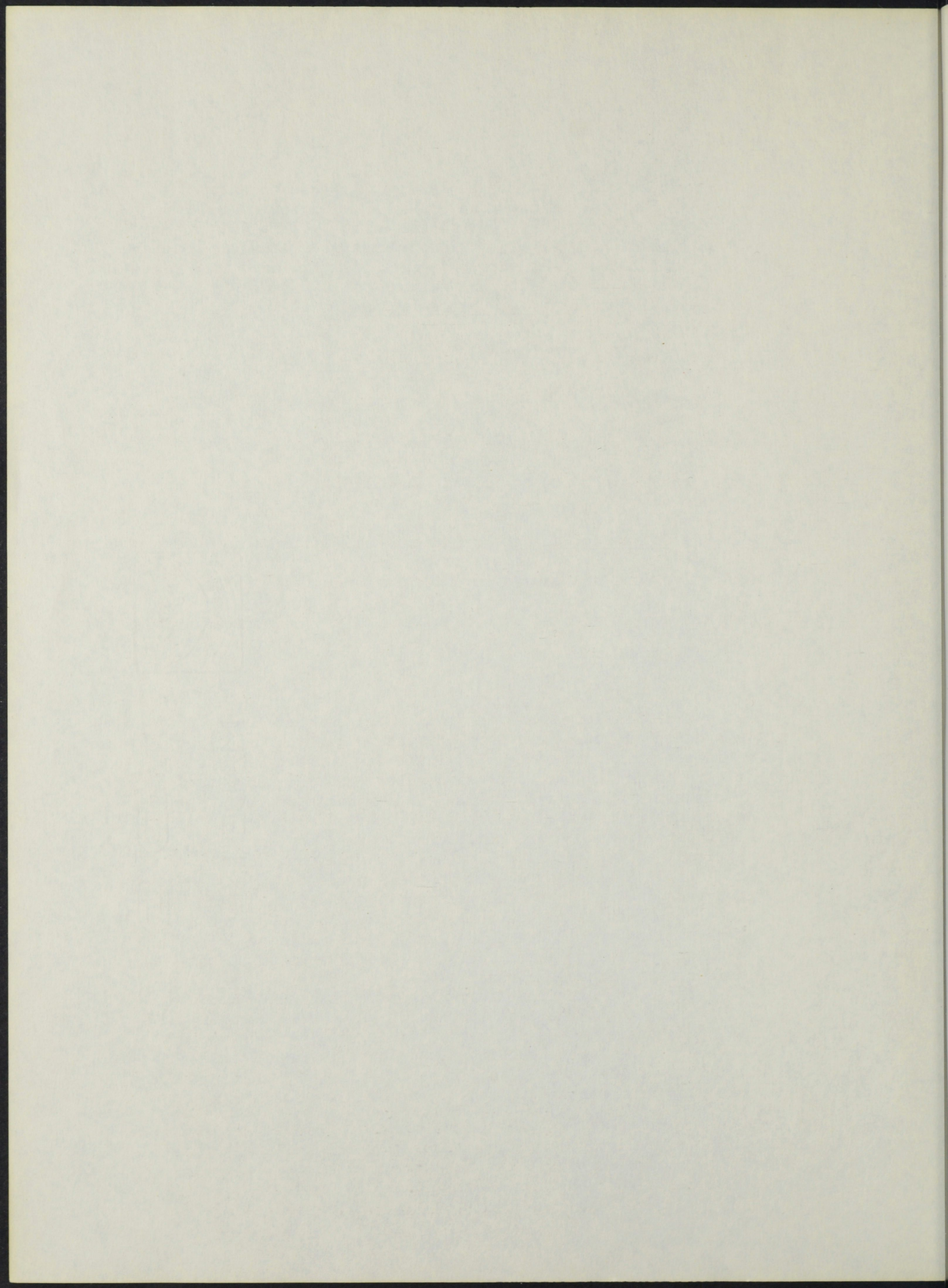
Le héros de La fin des songes, de Robert Elie tente de se débarrasser de la façon négative dont son éducation lui a fait percevoir le corps. L'image de la danse est une image clef dans ce texte. C'est la pureté du corps de l'enfant qu'il évoque d'abord:

Il y avait si longtemps que je n'avais assisté à cette fête étonnante qu'est la cérémonie du bain. Mes yeux sont trop avides pour ne pas gêner, oh! avides de pureté, de beauté claire comme le jour, même si le coeur chavire souvent et ne résiste pas à d'autres appels. Quel miracle que le corps d'enfant, et celui d'une femme! Peut-être n'ai-je jamais su voir cette beauté avant aujourd'hui, après toutes les profanations, et les pires, celles de l'imagination. Petit, on m'a appris à associer l'idée du mal à celle du nu et je me souviens du trouble qui me saisissait quand j'allais chercher dans le bureau de mon père le programme d'un cabaret de New York où l'on voyait des danseuses à peine voilées. Je hais ceux qui ont profané mon désir, ces moralistes qui n'ont jamais connu l'innocente chair...

Petit corps d'enfant si frêle, et pourtant d'une beauté si parfaite qu'il désarme la raison! Avec quel plaisir tu te débarrasses de ton dernier vêtement, quel cri de victoire pour sauter dans le bain. Tu ne connais plus l'immobilité: tout est danse pour toi, dans la joie, et ton regard n'est pas plus transparent que ton corps. (1950, p. 175.)

Un autre personnage de roman, à la veille de mourir, ayant vécu sous







l'empire d'une gêne qui l'a empêché d'exprimer ses sentiments à ses proches, imagine les gestes qui eussent changer leurs relations, évoque la pureté de l'enfant:

Il aurait enlacé sa femme, devant eux, aurait posé la main sur son ventre devant eux, et personne n'aurait rougit. Ce ventre qui a porté Claude. Il se serait agenouillé devant Claude, devant la pureté de Claude. Ces paroles authentiques, ces gestes si simples, vrais comme la terre, il ne les a jamais osés. Et ils sont tous là, au point d'arrivée, au point de départ. Ils n'ont pas fait un pas, les uns vers les autres, le tout petit pas qui franchit les frontières.  
(A. GIROUX, Le gouffre a toujours soif, 1953, p. 134.)

La pureté définit aussi l'enfance dans Le fou de l'île, de Félix Leclerc (1958) où un étranger arrive on ne sait d'où, à la recherche d'une chose qui vole, sorte de symbole de l'idéal. Cette recherche influence peu à peu d'autres personnages qui se mettent à chercher eux aussi ou bien veulent faire arrêter cet homme. Le tout se termine par une lettre du héros devenu moine. L'idée de la mort souhaitée, la contemplation de Dieu, tel est le message du fou de l'île. Hors, les enfants dans ce récit sont associés au monde de l'idéal soit parce qu'ils comprennent le fou de l'île soit par des symboles, comme ces enfants qu'il rencontre au phare ou ce Henriot qui ne veut pas ressembler à son père et qui reçoit le message du fou à la fin du livre.

A part les enfants et les arbres, personne ne guette...

(Au joueur de guitare:)

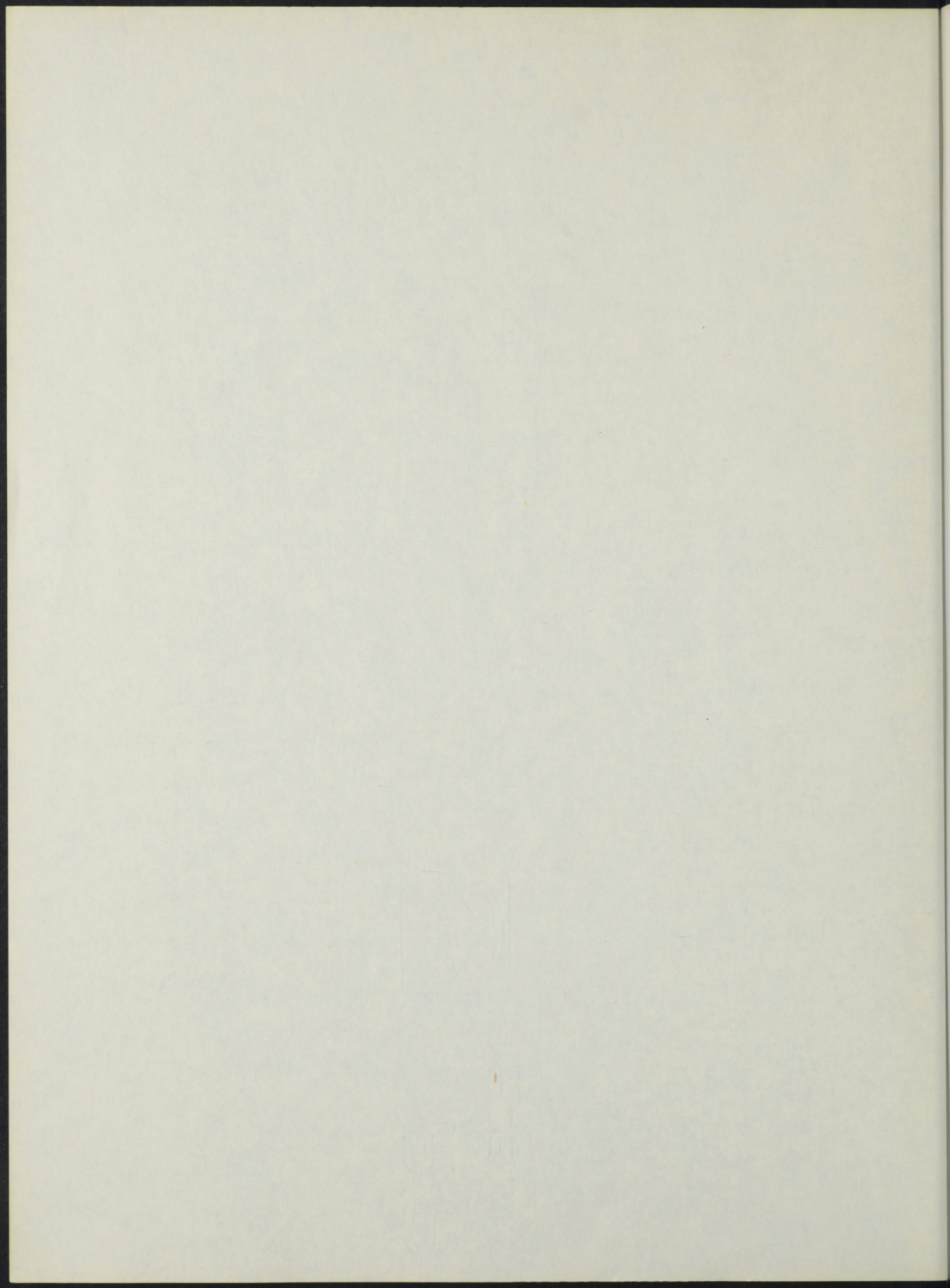
Il paraît que vous gardez une étoile derrière un globe de verre.

Le petit homme fait "chut". Cette question semble le bouleverser profondément.

- Non. Ce n'est pas vrai, dit-il songeur. Autrefois quand j'étais pur, mais aujourd'hui... et puis, je suis saoul!

... Et un bon jour forgeron, après un lourd coup de marteau sur une idée têtue et dure, tombera à nos pieds, comme une amande, comme un noyau, la chose que j'ai perdue et qui fait que je marche avec, au fond de la gorge, un violent goût







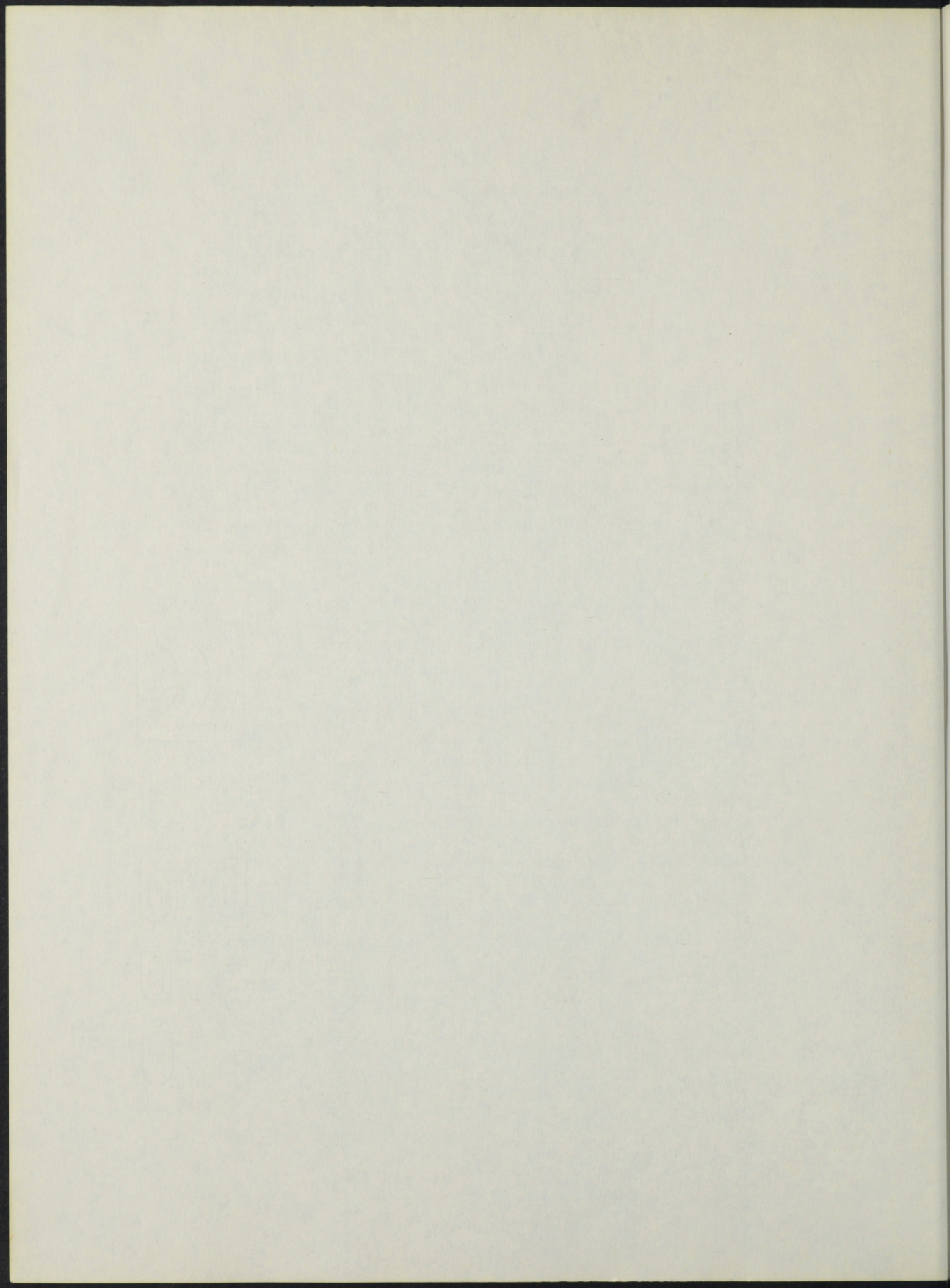
d'enfance, de pureté et de travail. (p. 110)

L'enfance est aussi un signe de douceur. La recherche de la chose qui vole oscille entre les symboles d'enfance et les désirs de mort. Voici le texte que l'enfant Henriot a reçu:

... En refaisant le chemin de ma jeunesse, je vois combien j'ai été seul. Ne me disent rien les amis, les discussions et les bouteilles que l'on débouche gaiement un soir de fête. Comme je méprise tout ce que je possède! Comme est pauvre ce qui est humain. Le bonheur que je cherche me fait mourir. Je m'en irai par le sentier inconnu, je gravirai la montagne chauve et sur un caillou élevé d'où on voit la terre à ses pieds, je chanterai la richesse de celui qui n'a rien. Oh! un coeur libre, habité par personne. Ne pas être torturé par la femme, l'or, le savoir, mais lentement être consumé par la chose qui vole. Quitter la vie sans fracas ni témoins comme l'aigle qui décolle, emporter ses cris et ses chefs-d'oeuvre, être oublié, ne plus revenir, laisser derrière soi le goût de l'Abîme qui est en haut. (p. 188)

Les auteurs plus récents, Réjean Ducharme et Marie-Claire Blais, se sont plu à démystifier cette image de l'enfant bon et pur. Ils créent des enfants cruels à la vie sexuelle précoce et souvent perverse. Mais les univers fantastiques où ils vivent émergent directement du type de religion déjà existant dans les oeuvres romanesques antérieures. Mais ce n'est plus la pureté qui introduit au monde de la religion, c'est son inverse, la perversité et surtout celle des enfants qui jointe à ce type de religion en crée une image négative extrêmement forte, détruisant l'ancienne vision du monde.







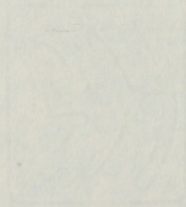
## Conclusion

On retrouverait la plupart des éléments de notre analyse sur la religion dans les livres de spécialistes de la littérature, par exemple J.-C. Falardeau (Notre société et son roman, éd. H.M.H. Montréal, 1967) et Gilles Marcotte, (voir en particulier La religion dans la littérature canadienne-française contemporaine, dans Recherches sociographiques, 1964, v. 1-2, P.U.L. Québec). Ce document de travail est peut-être susceptible d'apporter une dimension nouvelle en autant qu'il est centré sur la socialisation de l'enfant; mais, comme on pouvait s'y attendre, il rejoint les études précédentes.

Au chapitre de la socialisation religieuse, il faudrait pour compléter le tableau, rassembler des données sur les jeux d'inspiration religieuse décrits dans les romans, la participation des enfants aux divers rites ainsi que la socialisation religieuse par l'école. Quelques romans mentionnent un type assez particulier de lectures faites aux enfants, les vies de saints (G. ROY, Rue Deschambault, op. cit.) et les vies des martyrs (R. de ROQUEBRUNE, Les dames Le Marchand, 1925). On ne s'étonnera pas de trouver dans les souvenirs d'enfance de Michèle Le Normand (Autour de la maison, 1916) ces jeux de martyrs avec des poupées de papier où le sadisme des enfants se marie à l'imagination dans l'invention des supplices. Ces lectures pourraient bien être l'une des sources de ce désir de martyr exprimé par plusieurs héros de roman.

On voit des enfants jouer au prêtre (R. de ROQUEBRUNE, Les dames Le Marchand, 1925) ou aux religieuses (A. MAILLET, On a mangé la dune, 1962).





U  
U

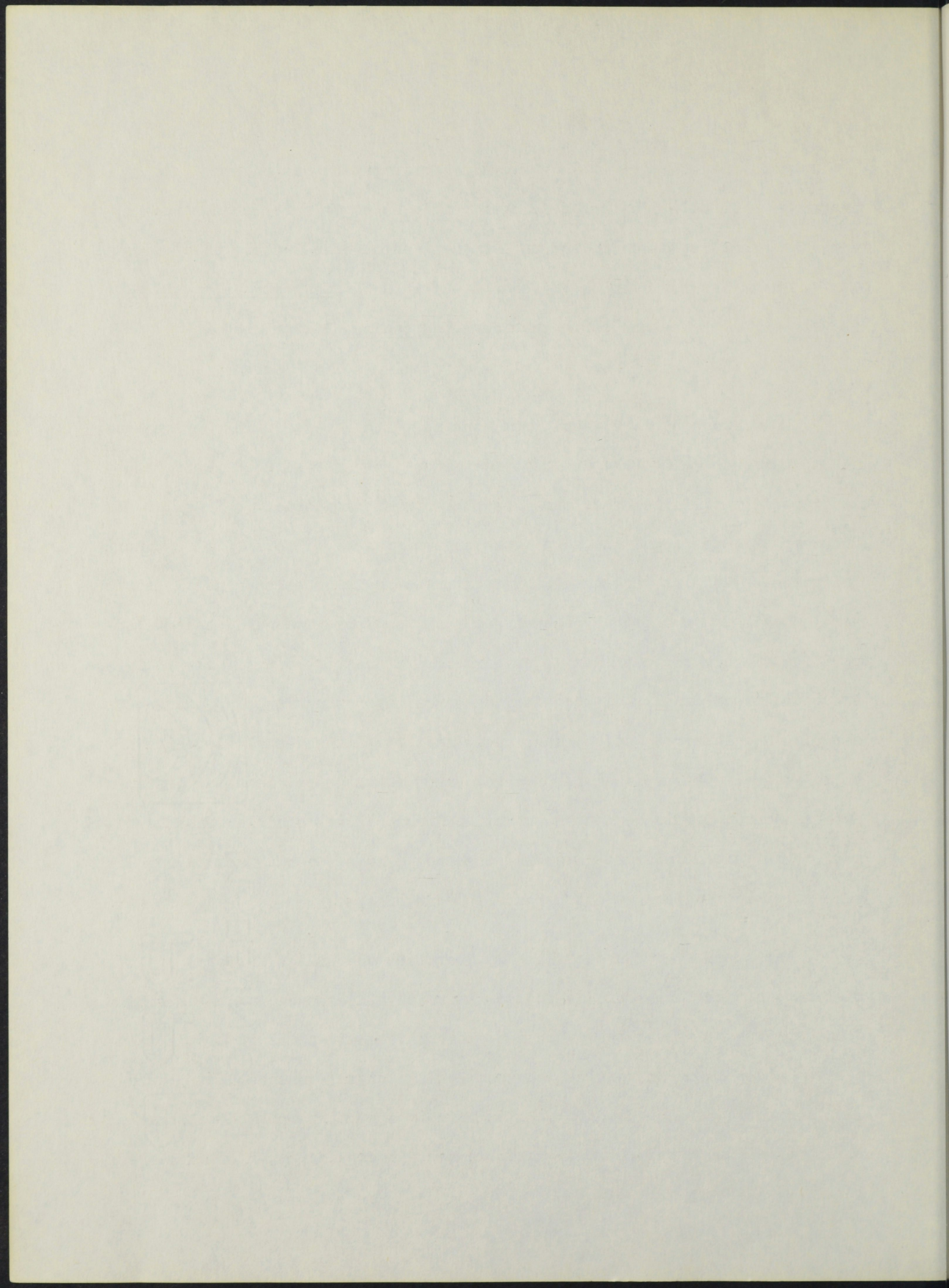


A mi-chemin entre le jeu et le culte, la participation des enfants à la messe, avec le rôle d'enfant de chœur semble en avoir fasciné quelques-uns. La première communion est un événement entouré de mystère et d'attraits surtout dans les romans plus anciens (C.-H. GRIGNON, Un homme et son péché, 1933). On en trouve une caricature dans La Scouine d'Albert Laberge (1918-p. 15).

Nous avons cherché avant tout dans ce texte à refaire le cheminement de l'expérience religieuse des héros de roman dans leur enfance, de façon à dégager des similitudes culturelles et leurs significations. Ce point de vue comporte une lacune que nous avons déjà signaler; il nous fait rejoindre les couches les plus anciennes de la culture religieuse et en général, sauf par le biais d'une critique de cette culture, ne permet pas de déceler l'apparition de valeurs nouvelles. Par ailleurs, l'avantage d'une telle analyse est peut-être d'établir des continuités entre les romans les plus anciens et les plus nouveaux. En effet, sans avoir fait ici l'analyse de l'évolution des thèmes dans le temps, le simple rapprochement de thèmes traités par différents auteurs nous a permis de mettre en relief leurs racines sociologiques communes (ce qui est de moindre intérêt) et surtout, nous a permis de dégager les sens multiples du vécu qu'ont perçus les écrivains.

Par exemple, voyons ce thème du "vertige" que Gilles Marcotte avait si bien retenu comme une sorte de "cause générale" à l'absence, dans nos romans, d'images vives saisissantes du milieu géographique et social du Canada français. Ce sentiment de vertige, tout en soulignant sa présence dans des romans anciens (chez Laure Conan), il en faisait surtout un phénomène moderne et le reliait en partie à la disparition des valeurs anciennes (famille-religion-attachement à la terre-amour de la paix). Hors, il me semble que l'on





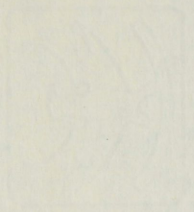


pourrait voir dans ce phénomène une variante moderne d'une certaine définition verticale de l'espace qui aurait sa source dans notre vision du monde la plus traditionnelle. Le héros du Fou de l'île de Félix Leclerc ne parle-t-il pas "d'un abîme vers le haut" (1958, p. 188). Il y aurait une étude fascinante à faire sur les dimensions de l'espace et les symboles correspondants (montagne, crevasse, abîme) dans les romans, surtout ceux qui traitent de la religion, que ce soit pour l'exalter ou la contester.

On retrouverait les deux aspects de cet espace vertical, inscrits dans le paysage et dans la psychologie de l'héroïne de l'Ampoule d'or de Léo-Paul Desrociars (1951), roman d'inspiration religieuse. Par ailleurs deux romans où la religion traditionnelle est rejetée conservent cette définition verticale de l'espace, de même que leurs héros respectifs conservent, l'un son orientation spirituelle devenue recherche d'idéal, et l'autre son sentiment aigu de l'absence de liberté. (Il s'agit de L'interrogation de Gilbert Choquette, 1962 et de Cul-de-sac d'Yves Thériault, 1961). Le héros athé de L'interrogation est devenu médecin dans les Andes et les symboles d'attirance vers le haut prolifèrent dans ce roman (montagne, oiseaux, gratte-ciel, cathédrale). Le héros de Cul-de-sac est coincé dans une crevasse et attend la mort. Ici c'est le vide, la mort qui écrase ce héros tandis que ses souvenirs d'enfance nous renseignent sur le type de religion qui l'a façonné.

Quels sont les rapports de cette religion littéraire avec la religion vécue? Dans une étude très intéressante faite en 1964-65, auprès de 90 femmes d'une paroisse canadienne-française en transition entre le village traditionnel et la banlieue-dortoir, Mme Colette Moreux analyse les relations entre les types de pratique religieuse d'une part, les attitudes religieuses, les







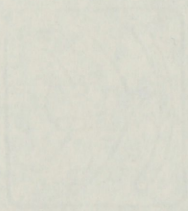
croyances et l'éthique d'autre part, des personnes rencontrées appartenant à différentes catégories d'âge et aux divers types de population de cette paroisse.

Hors, elle retrouve peu dans ses entrevues, ce sentiment de peur et de culpabilité lié à l'enseignement sur l'enfer et le péché, quoique les informatrices parlent de ce type d'enseignement de leur enfance:

Il y a loin de ces déclarations aux sentiments affreux de culpabilité qui auraient dévoré tout un peuple jusqu'à ces toutes dernières années. Assistons-nous à une période de détente après deux siècles de tension? Si cette hypothèse était vraie, il n'y aurait guère que les très jeunes filles pour se montrer aussi désinvoltes à l'égard des fins dernières or même des femmes dépassant la cinquantaine expriment leurs doutes et, plus, leur indifférence. Certes l'Eglise a longtemps prêché l'enfer et la crainte, mais qui la prit vraiment au sérieux? La mode était à la terreur mais, comme le disait Mme Cloutier: "On se demande si on avait vraiment peur." Un état constant de tension psychologique n'est guère possible pour un individu, moins encore pour plusieurs millions de personnes ensemble. Face aux valeurs officielles, la conscience collective se forge alors des moyens détournés pour libérer une angoisse autrement insoutenable. Par exemple, nous avons vu comment Mme Capitant rassemblait dans un même stock légendaire les souris, les rats, le bonhomme sept-heures et le péché: parler de sa peur, la grossir, la chansonner font partie de ces moyens... (Mme Collette MOREUX, Fin d'une religion, monographie d'une paroisse canadienne-française, P.U.L. Montréal, 1969.)

Nous apportons cette citation surtout parce qu'elle pose un problème intéressant en ce qui concerne les rapports de la littérature et de la société. Nous ne croyons pas que les écrivains font ou doivent faire une peinture réaliste de la société. Tout de même, on retrouverait dans une autre partie du travail de cet auteur, matière à soutenir l'existence des structures répressives dénoncées par les romanciers canadiens-français: la sexualité semble toujours entourée d'interdits et tout concourt à tenir les enfants, les filles surtout, à l'abri de la sexualité et à faire que l'enfant donne l'image





U.S. DEPT. OF AGRICULTURE

OFFICE OF

FOREST SERVICE



de l'innocence (op. cit. p. 373). Nous laissons cette question ouverte tout en retenant l'hypothèse de cette fonction possible de la littérature: les écrivains ont certes pu contribuer à libérer l'angoisse engendrée par un type d'enseignement religieux qui exploitait la peur en même temps qu'ils ont contribué à en désamorcer l'efficacité, et à le faire modifier.

La monographie de Mme Moreux, fait ressortir sur plusieurs points, l'union très marquée entre les institutions religieuses et familiales. Le rôle de la mère dans la socialisation religieuse de la petite enfance et de la période pré-scolaire (p. 247), la collusion des valeurs religieuses et des valeurs familiales (p. 338), la confusion entre modèles religieux et modèles familiaux, Dieu étant parfois perçu comme une mère (p. 339), et enfin la confusion entre religion et morale, cette morale étant conçue d'une façon étroite comme "un corps de règles propres à organiser la vie familiale et sexuelle du groupe", (p. 340, voir le ch. IV). Il semblerait alors que les liens entre famille et religion dans les romans ne sont pas seulement l'expression d'une idéologie mais émergent d'un type particulier de religion dont il faudrait retracer les changements les plus récents.

Rappelons en terminant que notre documentation s'arrêtait en 1962 et que l'étude sociologique citée ici a été faite en 1964-1965. Déjà on peut mesurer le chemin parcouru depuis. La religion du peuple elle-même est en train de se modifier quoique plus lentement, comme il se doit, de celle des élites davantage contestataires et réformistes.



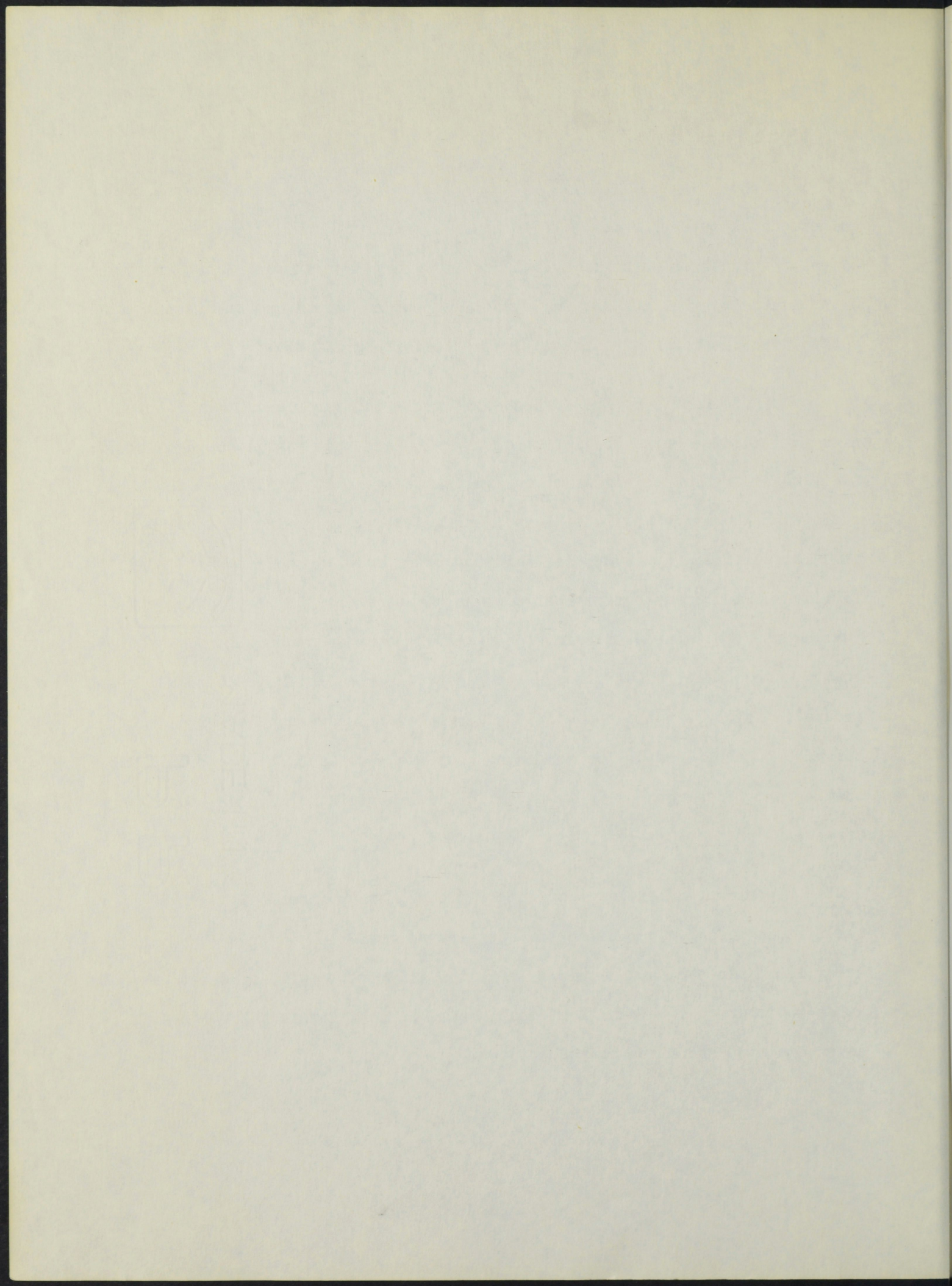




TABLE DES MATIERES

	Pages
Avant-propos . . . . .	2
I. LA FAMILLE ET LA RELIGION DANS LES ROMANS . . . . .	5
A.Confusion entre famille et religion (p. 5). B.Rôle de la mère dans la socialisation religieuse (p. 7). C.Une structure familiale symbolique (p. 16).	
II. UN TYPE DE SOCIALISATION ORIENTE VERS LE SPIRITUEL . . . . .	29
A.Nos actes nous échappent (p. 29). B.La peur dans l'apprentissage de la religion (p. 35). C.La pureté dans la constitution d'un univers culturel dualiste (p. 43).	
CONCLUSION . . . . .	57
TABLE DES MATIERES . . . . .	62



18-1-08

BHSH-Don







BIBLIOTHÈQUES-UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL



3 1225 03977630 3